BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

I 46
86.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

Par MM. les Membres de la Société du Magnétisme.



Spes boni.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan).

1818.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

SUR LES FAITS QUI SEMBLENT PROUVER UNE COMMUNICATION DES SOMNAMBULES AVEC LES ÊTRES SPIRITUELS, ET SUR LES CONSÉQUENCES QU'ON PEUT TIRER DE CES FAITS.

(Extrait d'une lettre de M. ***, à M. Deleuze.)

N'ÉTANT rien moins que médecin, mais m'occupant de l'histoire de la philosophie et des religions anciennes, ainsi que de tout ce qui est relatif à la nature morale de l'homme, c'est principalement sous ce point de vue que j'envisage les phénomènes magnétiques, et me trouvant à portée de comparer la manière

dont ils sont traités en Allemagne avec celle dont ils le sont en France, je ne puis me dissimuler une grande différence d'intérêt qui, sous le rapport de l'observation de l'homme moral, est presque toute en faveur de la première. Je n'ignore point combien il faut de précautions dans un pays où le ridicule est l'écueil le plus dangereux, et où le matérialisme est encore, à certains égards, la philosophie dominante. J'admire, au contraire, avec tous les lecteurs, votre prudence à ce sujet. Mais il me semble que du moins il ne serait pas impossible de préparer, en quelque sorte, la voie à une philosophie plus élevée, en présentant les faits qui y conduisent, tels qu'ils sont donnés par ceux qui en ont été témoins; ce qui n'implique pas la nécessité de paraître y croire, mais peut se faire en se renfermant dans la stricte impartialité de l'historien, qui doit donner des erreurs et même des folies pour ce qu'elles sont, et non en altérer le récit.

Dans vos derniers numéros, vous cherchez à préserver vos lecteurs contre *le système* des magnétiseurs du Nord, qui admettent des puissances spirituelles comme intermédiaires de certains phénomènes magnétiques.

Je prendrai la liberté de vous faire observer, qu'autant que je sache, ce n'est point là un système de leur part, mais bien le simple énoncé du fait : qu'un grand nombre de leurs somnambules, élevées à un haut degré de clairvoyance, ont dit être éclairées et conduites par un guide spirituel. Il s'agit, à la vérité, d'examiner si ce fait doit être considéré comme une erreur de l'imagination, ou s'il prouve une sorte de révélation de ce que nous ne voyons et ne sentons point dans l'état ordinaire. Mais la plupart des magnétiseurs de l'Allemagne peuvent d'autant moins être considérés comme ayant d'avance cette dernière hypothèse, ou même comme portés à répéter trop légèrement une telle déclaration, qu'ils sont presque tous protestans, et par conséquent peu disposés à admettre des faits contraires à leur doctrine et très-favorables à celle de l'Église catholique, qui donne à chaque homme un guide spirituel dans la personne de son ange tutélaire, auquel vos livres de prières ordonnent même d'adresser des invocations.

Je reviens aux somnambules et au fait en lui-même. S'il est vrai, comme un assez grand nombre d'expériences semblent le constater,

que des clairvoyantes ont vu quelquefois des évènemens éloignés ou futurs, ou même si l'on est forcé d'admettre en général ce qui est, ce me semble, un des phénomènes fondamentaux du magnétisme; que les personnes en crise voient l'intérieur de leur corps et celui du corps d'autres personnes, et prévoient assez souvent les crises futures des maladies, n'est-ce point la perception intellectuelle et non physique qui se montre sous une forme extraordinaire?

Le matérialiste ne doit-il pas, une fois le fait constaté, y trouver une grande incompatibilité avec son système, et s'il aime la vérité, un puissant motif de soumettre sa manière de voir à un nouvel examen? et le spiritualiste ne doit-il pas y trouver une puissante confirmation de sa croyance à une substance spirituelle, existant dans l'homme et séparable du corps? car qu'y a-t-il de plus semblable à une preuve directe de l'existence d'une âme séparable du corps et capable d'une manière de percevoir purement intellectuelle, qu'un état où l'intelligence perçoit, indépendamment des sens, ce qui est séparé de nous par d'autres corps, ou même par une distance telle qu'aucun moyen de communication physique

ne saurait la franchir? comme dans l'exemple rapporté par Arndt, où une somnambule voit, à différentes reprises, son père éloigné de plus de soixante et dix milles d'Allemagne, nager dans le sang, et apprend, plusieurs semaines après, que, ce même jour et à la même heure, il avait fait une chute qui lui avait causé une hémorrhagie dont il avait failli mourir. Les matérialistes rejettent ces récits, quelque constatés qu'ils soient, parce que tout leur système en est ébranlé; mais si les spiritualistes dédaignent également d'y faire l'attention qu'ils semblent mériter, ne serait-ce point, au moins en partie, parce que tout cet ordre de faits ne leur a point encore été présenté sous le point de vue le plus intéressant; qui est, ce me semble, non seulement la preuve de la spiritualité qui paraît en résulter, mais encore l'espèce d'analogie qu'il paraît naturel de supposer entre la manière de voir du principe intellectuel, rendu jusqu'à un certain point indépendant des organes corporels par les procédés magnétiques, et celle que l'on peut supposer être accordée à ce même principe tout à fait dégagé du corps grossier auquel il se trouve lié pendant la durée de la vie.

Mais une fois que l'existence d'un principe

spirituel, dont la manière de percevoir est différente de celle du corps, et qui peut en conséquence s'en séparer et y survivre, est établie soit par le raisonnement, soit par des preuves religieuses qui, selon nos traditions sacrées bien entendues, sont aussi en partie des preuves de fait, ou qu'elle est, du moins jusqu'à un certain point, rendue probable par les faits extraordinaires produits par le magnétisme; quelle absurdité y a-t-il à supposer qu'une âme, pour ainsi dire à demi dégagée du corps par le somnambulisme magnétique, puisse se trouver dans une sorte de communication avec des âmes entièrement dégagées de ce lien périssable? Et si un grand nombre de somnambules, qui ne se connaissaient point et n'ont pu se concerter, disent éprouver de ces communications, ce dire même n'est-il pas un fait qui mérite quelqu'attention? Si, de plus, comme dans l'histoire d'une demoiselle Müller, de Carlsrouhe, qui vient d'être imprimée à Stuttgard, chez le libraire Metzler, 1818 (1), et qui, rédigée en forme de journal et

---

(1) Elle est rédigée par le docteur Meïer de Carlsrouhe, et l'éditeur en est le docteur Klein, conseiller médicinal de sa majesté le roi de Wurtemberg.

pour ainsi dire de procès-verbaux successifs, porte un grand caractère d'authenticité, la somnambule donne des preuves de vue lointaine, ou même d'effets sensibles produits à distance, et dit que feu sa mère est son guide spirituel dans ses voyages intellectuels ; faut-il rejeter sans examen ces déclarations comme superstitieuses; ou ne trouvera-t-on point plutôt dans ce dégagement du principe pensant, agissant alors d'une manière plus indépendante de l'espace et du temps, une explication à la fois plus naturelle et plus intéressante de ces phénomènes merveilleux, que toutes celles que l'on pourrait tirer d'un éther subtil, d'un fluide hypothétique, ou de toutre autre cause occulte et purement matérielle?

Qu'y aurait-il donc de si odieux, ou même de si ridicule, à revenir, par la voie très-philosophique des faits, à la croyance de nos pères? lesquels, soit sans preuves suffisantes, soit par des raisonnemens que nous n'apprécions plus à leur ancienne valeur, soit enfin, comme j'ai lieu de le croire, à la suite des faits que nous méconnaissons à tort, croyaient tout bonnement avoir une âme qui, après la mort du corps, s'élevait dans des régions aériennes et pouvait même, dans cer-

taines circonstances extraordinaires, ou selon leur terminologie, fort respectable quand elle est bien entendue, lorsque Dieu le permettait, donner encore aux vivans quelques preuves de sa persistance? Si nos ancêtres joignaient à cette croyance des idées dangereuses ou superstitieuses, gardons-nous bien de reprendre ces erreurs; mais soyons du moins fidèles à nos meilleurs principes, et respectons les faits, quand toute notre philosophie, tant en plus qu'en moins, ne reconnaît point d'autres bases. Il est bien vrai que les faits ont besoin d'être constatés avec la plus scrupuleuse sévérité, avant de pouvoir servir de base à une opinion quelconque, à plus forte raison pour conduire à la conviction. Mais ne faut-il pas pour cela commencer par les examiner, et en conséquence par les connaître et les envisager sans prévention, ni pour ni contre? Or, cette même histoire de mademoiselle Müller contient un fait du genre de ceux que je viens de supposer, ou du moins s'en approchant beaucoup, qui paraîtra sans doute être au nombre des plus extraordinaires aux personnes qui ne se sont jamais arrêtées aux témoignages des faits analogues ou même plus merveilleux, recueillis en grand nombre, mais

auxquels on s'est, pour ainsi dire, donné le mot, depuis une centaine d'années, de ne plus faire aucune attention, ou même de les regarder comme d'absurdes folies, quoique, pendant six mille ans, ils aient fait la principale base de plusieurs religions, y compris la nôtre, et qu'ils soient attestés par un grand nombre d'historiens, de philosophes, de pères de l'Église, et d'autres écrivains estimables de tous les siècles.

Cette demoiselle, lorsqu'elle était dans le somnambulisme magnétique, tombait quelquefois dans un état léthargique pendant lequel son âme, guidée par sa mère, disait-elle, errait à des distances considérables. Un jour qu'elle avait promis une visite à une de ses amies qui demeurait dans une maison éloignée, elle lui apparut tout à coup, et la guérit d'une rage de dents. L'amie, qui avait été effrayée, et qui donne sur cette vision des détails fort curieux, se présente chez elle le lendemain, et apprend que la somnambule n'a point quitté son lit; mais cette dernière savait fort bien que son moi spirituel avait fait cette visite, et dit, toujours en crise, qu'elle avait fait ce chemin, comme suspendue entre le ciel et la terre. Il

y a sans doute là de quoi se récrier bien fort sur la crédulité des magnétiseurs du Nord, quoique Carlsrouhe soit absolument sous la même latitude que Paris, et renferme vraisemblablement moins de personnes crédules.

Mais ne vaudrait-il pas mieux se demander s'il ne serait pas au moins possible que nos fortes têtes du dix-huitième siècle, qui malheureusement n'étaient rien moins qu'infaillibles, se fussent trompées, en niant tout ce qui s'est passé d'analogue pendant tous les siècles précédens, et même au milieu d'eux, puisqu'entr'autres, mademoiselle Clairon, qui pourtant n'était pas une personne à préjugés, raconte, dans ses mémoires, un fait encore plus merveilleux, dont elle dit que beaucoup de personnes ont été témoins.

Il est du moins bien certain que notre âme, une fois son existence admise, agit, et cela par des moyens qui nous sont tout à fait inconnus, sur nos organes, et par conséquent sur des objets matériels, à chaque acte de sa volonté; pourquoi n'aurait-elle aucun moyen d'agir sur d'autres organes semblables, ou même sur d'autres objets matériels, lorsqu'elle a quitté sa prison? Et en retournant le raisonnement, une fois qu'il est prouvé qu'il

y a eu des exemples d'âmes faisant des impressions sensibles sur les organes d'autres personnes, l'existence de l'âme et sa persistance après la mort du corps, n'est-elle pas prouvée par le fait? Sans doute ces impressions peuvent très-souvent avoir été de simples illusions ; mais s'il se trouvait qu'il y en a un certain nombre dont la vérité a été constatée par des preuves et des témoignages irrécusables, serait-il raisonnable de persister à les nier; soit simplement parce que telle est la mode ; soit parce que ces faits ne se présentent pas tous les jours à chacun de nous ; soit même parce que nous n'en comprenons pas le *comment*, que nous ignorons pour presque tous les phénomènes de la nature ?

Je ne vous ennuierai point de l'énumération d'un grand nombre de faits de ce genre, qui me sont attestés par les témoins oculaires les plus respectables; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que rien ne se rattache plus directement à tout ce qu'il y a à la fois de plus merveilleux et de plus important dans nos livres saints ; de sorte que l'ensemble de ces faits conduit à une manière assez nouvelle, au moins pour nos jours, d'envisager les traditions sacrées, où le philosophe

peut trouver une longue suite de faits constatant par des preuves en quelque sorte matérielles, ses spéculations les plus sublimes, et formant à eux seuls une sorte de religion universelle; puisque l'immortalité de l'âme une fois prouvée, non seulement par le raisonnement, mais encore par le fait, et notamment par une suite de faits constatés par les traditions religieuses, le plus simple raisonnement fait voir que la conscience et le sentiment du devoir, qui ne résident point dans le corps, doivent subsister avec l'âme et lui créer un ciel ou un enfer, par-tout et en quelqu'état qu'elle puisse se trouver.

Je serais trop long, si je voulais développer toutes mes idées à ce sujet, et je vous prie d'excuser les lacunes qui peuvent se trouver dans mes raisonnemens. Mon seul but était de vous faire voir jusqu'où il est possible que conduisent des rapprochemens de faits, que je n'oserais point vous engager à recueillir avec trop d'empressement, mais que je vous verrais avec peine écarter tout à fait de votre intéressant recueil.

Réponse de M. Deleuze.

. . . . . .

. . . . . .

Je suis de votre avis, monsieur, et sur les bases de votre théorie, et sur les derniers résultats auxquels elle vous conduit ; et si mon opinion diffère de la vôtre, c'est seulement parceque les faits que nous admettons tous deux, me semblent pouvoir tenir à d'autres causes que celles dont vous les faites dépendre. A cet égard, ce qui est clair pour vous, est extrêmement douteux pour moi. Ainsi, nous partons du même point, nous arrivons au même but, mais nous ne suivons pas la même route.

Les phénomènes du somnambulisme me semblent prouver clairement la spiritualité de l'âme, ou la distinction de l'âme et du corps, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. Ils me semblent prouver aussi que l'âme qui, dans l'état habituel, se sert de certains organes, peut dans un autre état avoir des sensations et des idées sans le secours de ces organes;

que nos idées ne nous arrivent pas uniquement par les cinq sens, et que ces sens réveillent ou font naître les idées dans notre âme plutôt qu'ils ne les produisent. Ce principe une fois reconnu, la plus forte objection, la seule même qu'on puisse faire contre l'immortalité de l'âme se trouve anéantie. Je ne prétends point que cette preuve suffise seule pour démontrer l'immortalité de l'âme, mais elle donne aux autres preuves une grande force, en levant toutes les difficultés. En effet, c'est beaucoup d'avoir incontestablement établi que l'âme peut sentir, penser, connaître et raisonner sans le secours des organes corporels, et que ces organes dont elle se sert comme d'instrumens dans l'état ordinaire, mettent souvent obstacle aux connaissances qu'elle pourrait acquérir, si les notions lui arrivaient directement, et sans être altérées par les sens qui les lui transmettent.

L'immortalité de l'âme une fois reconnue, la possibilité de la communication des âmes séparées des corps, avec les âmes qui sont unies à un corps, en est une conséquence nécessaire : je crois l'avoir dit dans ma *Digression sur les doctrines mystiques, Hist. crit.* 1. 260. Il est évident que ceux qui nient

cette possibilité, ne sont pas convaincus de l'immortalité de l'âme, ou que, retenus par un préjugé, ils rejettent sans motif et sans examen ce qui découle incontestablement du principe qu'ils admettent.

Mais la possibilité d'un fait n'en prouve nullement la réalité : elle doit seulement nous déterminer à faire des recherches plus ou moins suivies, plus ou moins sérieuses, selon que les faits dont nous voulons nous assurer, sont plus ou moins importans.

Nous voilà, ce me semble, d'accord sur les bases. Je conviens avec vous que notre âme existe après la mort ; qu'au lieu d'avoir perdu les facultés qu'elle avait pendant notre vie passagère, elle en a acquis de nouvelles; que du moins, elle peut bien plus facilement faire usage de celles dont elle est douée; qu'elle ne trouve plus les mêmes obstacles à leur exercice; qu'elle n'est plus limitée de même par l'espace, et que l'avenir n'est pas pour elle enveloppé de la même obscurité. Je conviens que notre état après la mort, doit être heureux ou malheureux, selon la conduite que nous aurons eue pendant notre vie; je conviens que les âmes peuvent conserver des affections et des sentimens, parce qu'elles conservent le sou-

venir; je conviens enfin, qu'il n'est nullement contraire à la saine philosophie de supposer qu'elles ont la faculté d'agir sur d'autres âmes, de leur communiquer immédiatement des pensées, de leur faire des révélations, et, à plus forte raison, d'entendre nos vœux et de pénétrer le fond de nos idées.

Maintenant, il est question de savoir si cette communication des âmes séparées de la matière, avec celles qui sont unies à la matière, se réalise dans certaines circonstances. Pour cela, il faut examiner les faits qui semblent la prouver. Ces faits sont innombrables, je le sais : ils sont liés à toutes les religions, ils tiennent à la croyance de tous les peuples, ils sont consignés dans toutes les histoires, on peut en recueillir dans la société, et les phénomènes du magnétisme en présentent un grand nombre. Les philosophes qui les ont rejettés ne se sont point donné la peine de les discuter, ils les ont attaqués par le ridicule, ou combattus par des principes qui tiennent à la doctrine du matérialisme; et c'est seulement depuis le milieu du dix-huitième siècle, qu'on est généralement convenu de traiter avec mépris des opinions reçues jusqu'alors, et que ceux qui sont restés persuadés de ces opinions n'ont plus

osé les soutenir. Je conviens de tout cela, et cependant la question me semble encore douteuse : je vais vous exposer les motifs de mon scepticisme.

Je crois devoir écarter d'abord les faitsqui nous sont connus par les livres sacrés, parce que ces faits sont dans l'ordre miraculeux, et ne prouvent nullement que des faits semblables ayent lieu dans l'ordre naturel, et parce que s'il est permis de discuter les fondemens de la religion, une fois qu'on l'admet, on ne peut plus soumettre à la discussion ce qu'elle propose à notre croyance sans s'exposer à l'impiété. D'ailleurs, le philosophe écrivant pour ceux qui admettent les bases de toutes les religions, l'existence de Dieu, la providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses après la mort, il doit laisser aux théologiens le soin d'expliquer l'Ecriture d'après les décisions de l'Eglise. Ce qui est révélé n'est plus du domaine de la raison.

Voyons donc ce que nous devons penser des communications avec les Intelligences ou Esprits, en ne nous arrêtant point à ce qui est consigné dans les livres sacrés. Les faits seront encore assez nombreux; car, ceux qui sont admis également dans toutes les religions, ont

leur source dans des croyances étrangères à la révélation.

Mais ces faits sont-ils suffisans pour établir votre système? Les uns ne sont pas prouvés; les autres tiennent peut-être à des causes physiques dont nous n'avons pas étudié la puissance. La plupart de ceux qui sont recueillis dans l'histoire, ont été reçus dans des temps de crédulité et de superstition: ceux qu'on raconte dans la société le sont presque toujours par des personnes d'une imagination mobile et susceptible d'illusions; ils sont souvent accompagnés de circonstances inadmissibles, et si on voulait les dépouiller du merveilleux qu'y joint l'imagination du narrateur, ils ne seraient plus que des phénomènes physiologiques et psychologiques, d'un ordre fort singulier, mais nullement d'un ordre surnaturel.

Les faits les plus remarquables sont ceux qui ont été observés depuis qu'on se livre à la pratique du magnétisme. Un grand nombre de somnambules ont affirmé qu'ils s'entretenaient avec des Intelligences, qu'ils étaient inspirés et guidés par elles. Cela paraît d'abord bien clair: mais lorsqu'on approfondit la chose, on trouve de nouvelles raisons de douter.

On se demande, 1° Pourquoi l'état de somnambulisme, qui est ordinairement la suite d'une maladie, et qui cesse avec la guérison, est une des conditions qui facilite ces relations avec des Intelligences ?

2° Pourquoi tout les somnambules, parmi ceux qui sont les plus lucides et les plus isolés, ne sont pas susceptibles de ces mêmes relations? Pourquoi ils ont, à ce sujet, des opinions très-différentes?

3° Pourquoi les opinions et les idées qu'ils ont en somnambulisme paraissent souvent être la suite de celles qu'ils avaient dans l'état de veille, tandis qu'elles sont quelquefois entièrement opposées?

4° Pourquoi divers somnambules se disent éclairés d'une manière différente ? Les uns voient les objets comme s'ils leur étaient présentés ; d'autres entendent une voix intérieure ; d'autres croyent avoir la certitude d'une chose, sans savoir comment ils l'ont acquise, et si on les interroge, ils répondent seulement, *je le sais, j'en suis sûr ;* d'autres se croyent inspirés par un saint, par un ange, ou par plusieurs intelligences ; d'autres sont instruits et guidés par l'âme d'un mort qui vient s'unir à eux et qui parle par leur organe ;

d'autres enfin ont vu le diable, en ont eu peur, et ont demandé des prières et des cérémonies pour le chasser.

5° Pourquoi ces opinions se trouvent appartenir à certaines écoles; c'est à dire à la plupart des somnambules d'une ville, d'une société, de certains magnétiseurs, tandis qu'elles sont absolument étrangères à ceux d'une autre école ou société? Ainsi un grand nombre de somnambules de Stockholm ont présenté ce phénomène qu'on n'a point vu dans l'école de Mesmer.

6° Pourquoi l'on voit dans le somnambulisme une faculté se développer tandis que d'autres facultés demeurent inertes, tellement que la sensibilité paraît se concentrer dans un organe, qui alors semble s'enrichir de ce que perdent les autres, et qui acquiert une susceptibilité et une activité prodigieuse? Pourquoi une série particulière d'idées, d'intérêts et d'affections occupe ordinairement le somnambule, tandis qu'il devient indifférent à toute autre série, ce qui fait qu'il est aussi borné sur certains points qu'éclairé sur d'autres? Pourquoi enfin le mode de perception, les connaissances, le caractère, l'imagination varient à l'infini d'un somnambule à

l'autre, et dans le même somnambule selon l'état de sa santé et la disposition nerveuse dans laquelle il se trouve?

En effet, il y a des somnambules qui sont parfaitement isolés, qui ont perdu l'usage de tous les sens extérieurs, tandis que d'autres sont sensibles aux sons, aux odeurs et en rapport avec tout le monde; il y en a dont les sens paraissent entièrement engourdis et qui cependant sont susceptibles des impressions les plus délicates, lorsqu'elles leur sont transmises avec de certaines conditions. Ainsi j'en ai vu qui n'entendaient absolument rien de ce qu'on disait autour d'eux, à moins que ce ne fût à eux qu'on adressât la parole; j'en ai vu qui n'entendaient pas le bruit le plus fort, tandis qu'ils entendaient la musique à laquelle ils étaient très-sensibles. Chez plusieurs d'entre eux le sens de la vue et celui de l'ouïe sont transférés à l'épigastre; chez d'autres ils restent fixés aux yeux et aux oreilles, quoique les yeux soient fermés et que les oreilles n'entendent que certains sons. Il y a des somnambules qui peuvent se mettre eux mêmes dans l'état de somnambulisme; d'autres sur qui un seul magnétiseur peut agir; d'autres que tout le monde peut mettre

en crise ; les uns sont mobiles à la volonté de leur magnétiseur, les autres ont leur volonté propre : il y en a qui jugent très bien les maladies et les remèdes et qui se bornent là ; d'autres se transportent mentalement dans des lieux éloignés, et voyent ce qui s'y passe : d'autres prévoyent jusqu'à un certain point les évènemens à venir en indiquant les conditions qui doivent les empêcher ou les réaliser : il y en a qui lisent dans la pensée de ceux avec qui ils sont en rapport, qui voyent distinctement au travers d'un corps opaque, qui rendent compte de ce que contient une lettre cachetée : il y en a qui parlent des langues qu'ils ont sues imparfaitement, et dont ils ont entièrement perdu l'usage ; d'autres deviennent poëtes ; d'autres vous étonnent par leur logique et leur sagacité dans la discussion des plus hautes questions de la métaphysique : il y en a qui deviennent étrangers à tous les sentimens qu'ils avaient dans l'état de veille ; d'autres chez lesquels ces sentimens prennent plus de force ; la plupart montrent une bonté admirable, quelques uns sont égoïstes. Il y en a qui se trouvent avertis, sans savoir comment, de ce qui leur est nécessaire, et chez lesquels cette faculté très singulière se

montre encore après qu'on les a réveillés. Il y en a qui voudraient rester très-long-temps dans l'état de somnambulisme, qu'ils trouvent infiniment heureux, tandis que d'autres demandent qu'on les réveille au bout de quelques minutes, et ne veulent être endormis qu'à de longs intervalles. Il y en a qui en sortant de l'état de somnambulisme sont dans un état de demi-crise qui dure quelquefois jusqu'à la guérison, et après lequel ils perdent le souvenir de ce qui s'est passé. Je n'en finirais pas si je voulais signaler tous les phénomènes : vous connaissez assez l'histoire du magnétisme pour vous rappeler des exemples de tous ceux que j'ai cités.

Maintenant si nous voulons expliquer les phénomènes dont je viens de vous parler, il faut les ramener tous à une même cause, c'est-à-dire qu'il faut que nous découvrions une cause générale qui se montre dans tous, quoique dans chacun d'eux elle soit accompagnée de modifications et de circonstances particulières. Cette cause pourra bien être occulte pour nous, c'est à dire que nous en connaîtrons l'existence sans en déterminer la nature. Quelque ingénieuse que soit une hypothèse, nous devons la rejetter si elle

ne s'applique pas également à tous les cas.

Vous savez qu'on a distingué plusieurs degrés dans le somnambulisme, depuis le simple assoupissement jusqu'à l'extase. M. le comte de Lutzebourg est, je crois, le premier qui ait fait cette classification adoptée par le docteur Klugge. Il y a très loin sans doute du premier degré au septième, et même du troisième au cinquième : ce sont des états qui ne se ressemblent point. Mais ces degrés se nuançent comme les couleurs, et du troisième au quatrième le passage est imperceptible : on ne peut dire à quel point il faut placer l'intervention d'une nouvelle cause. Le même principe auquel vous attribuerez les derniers phénomènes du troisième degré doit vous servir à expliquer les premiers phénomènes du quatrième. On ne peut disconvenir de cela.

Si donc nous avons recours à la communication avec des Intelligences, au *Deus in machinâ*, pour expliquer par exemple la prévision d'un évènement éloigné, et qui nous semble indépendant des causes connues, pourquoi n'y aurons nous pas recours pour expliquer l'annonce d'un accès de fièvre qui doit avoir lieu le lendemain ? Si nous expli-

quons par une intelligence étrangère l'indication de ce que contient une lettre cachetée, il faudra expliquer de même la lecture faite en épelant de quelques lignes parcourues avec le bout des doigts : car bien que l'un de ces phénomènes soit infiniment plus surprenant que l'autre, tous deux sont également impossibles par le secours des organes dont nous nous servons dans l'état naturel.

Après vous avoir exposé succinctement la nomenclature des phénomènes dont le tableau se trouve dans plusieurs ouvrages ; phénomènes que j'ai vus, observés, constatés, et que vous avez sans doute vus comme moi; je dois vous exposer aussi l'hypothèse que je me suis faite, pour les lier ensemble.

Je suppose que dans l'état de somnambulisme, il se développe chez l'homme une nouvelle faculté, dont toutes celles que nous avons dans l'état de veille ne sont que des modifications; que cette espèce de sens intérieur est le centre de tous les autres, qu'il en réunit les avantages, qu'il n'éprouve plus les mêmes obstacles à son exercice, et qu'il perçoit les objets par des organes qui, dans l'état ordinaire, ne sont ni doués de la même irritabilité ni employés au même usage ; que ce mode

de perception est aussi différent de celui que nous avons par tous nos autres sens, que celui que nous avons par les yeux l'est de celui que nous avons par les oreilles, et que nous ne pouvons pas plus le comparer aux autres qu'un aveugle de naissance ne peut comparer la vue à l'ouïe. Pour un aveugle de naissance, il n'est pas plus concevable qu'on puisse déterminer la forme d'un objet éloigné que prévoir un évènement futur : le temps et l'espace sont pour lui deux obstacles du même ordre. Cependant l'aveugle reconnaît la réalité du phénomène, quoiqu'il ne puisse le concevoir, et il attribue à une même cause occulte pour lui tout ce qu'on lui raconte des connaissances acquises par la vision. Il n'a nulle idée des couleurs; mais il sait qu'il existe à la surface des corps, et même dans l'air ambiant, des modifications imperceptibles pour lui, et très-distinctes pour les autres hommes. Nous sommes, à l'égard des somnambules, ce que les aveugles-nés sont pour nous, et nous devons attribuer comme eux à une cause dont l'existence nous est démontrée, mais dont la nature nous est inconnue, tous les phénomènes que nous ne pouvons expliquer. Ne faisons pas comme

l'aveugle qui conviendrait qu'on peut sentir la forme d'un objet placé à dix toises, mais qui dirait qu'il n'y a qu'une intelligence d'un ordre supérieur qui puisse avoir la sensation d'un objet placé dans l'espace, à une distance qui excède celle du diamètre de la terre.

Vous voyez, monsieur, qu'en dernière analyse, j'en viens à dire comme Socrate, et comme je l'ai souvent entendu répéter au célèbre La Grange : *Je ne sais pas.*

Mais il faut que je vous explique, d'après ma manière de voir, comment les phénomènes se présentent à nous sous des formes si singulières, et comment nous sommes exposés à prendre des illusions pour des réalités.

Dans notre état habituel nos perceptions sont toujours revêtues de certaines formes qui tiennent au rapport établi entre nos sens et les objets. Les sons ne sont point dans le corps sonore ; les couleurs ne sont point dans les corps colorés, mais certaines modifications des corps excitent dans notre âme les sensations de la couleur et du son. Tout cela suit un ordre déterminé, parce que dans l'état de veille tous les hommes étant organisés à peu

près de la même manière, leurs organes apprécient de même les impressions qu'ils reçoivent. Mais il y a une infinité de modifications dans les corps que nous ne pouvons percevoir, parce qu'elles ne sont pas en rapport avec nos organes, et quelques-unes de ces modifications, imperceptibles pour nous, sont sensibles à certains animaux. Dans l'état de somnambulisme les sensations arrivent à notre âme par une autre voie que celle des cinq sens, et elles sont non seulement modifiées différemment, mais souvent d'une autre nature. Il en est une infinité que nous découvrons pour la première fois, et qui nous étaient absolument inconnues. Le somnambule saisit des rapports innombrables, il les saisit avec une extrême rapidité, il parcourt en une minute une série d'idées qui exigerait pour nous plusieurs heures : le temps nous semble disparaître pour lui : lui-même s'étonne de la variété et de la rapidité de ses perceptions; et comme elles lui arrivent sans qu'il sache comment, et d'une manière à laquelle il n'est pas accoutumé, il est porté à les attribuer à l'inspiration d'une autre intelligence. Son imagination donne tout de suite une forme quelconque à cet être avec lequel il se croit en communi-

cation, et bientôt toutes ses perceptions s'unissent à cette idée. Tantôt c'est en lui-même qu'il voit cet être nouveau; il se considère lui-même en somnambulisme comme une personne différente de lui-même éveillé, il parle de lui-même éveillé à la troisième personne, comme de quelqu'un qu'il connaît, qu'il juge, à qui il donne des conseils, à qui il prend plus ou moins d'intérêt : tantôt il entend une Intelligence, un Ange, une Ame qui lui parle, qui lui révèle une partie de ce qu'il veut savoir ; tantôt il a recours à la prière, et se croit exaucé par l'Etre qu'il invoque ; tantôt il voit les objets éloignés ou les faits à venir comme présens, sans s'inquiéter de savoir ni comment ni pourquoi il les voit. Ce sont les divers modes de perception dont je vous ai parlé ; et s'il m'est permis de faire une comparaison, ce sont comme les divers langages dont il faut que la pensée soit revêtue, non seulement pour que nous puissions nous faire entendre aux autres, mais pour que nous puissions nous entendre nous-mêmes. Le langage n'est que l'expression de la pensée, qui est nécessairement antérieure à la phrase par laquelle nous l'exprimons ; et cependant nous ne concevons

pas qu'il nous soit possible de penser sans le secours du langage.

L'étendue, la variété et la rapidité des perceptions du somnambule nous paraissent un phénomène merveilleux, parce que nous n'avons pas l'habitude de l'observer; mais il ne l'est pas beaucoup plus que celui de la parole, par laquelle nous exprimons nos idées en employant une infinie variété de sons, dont chacun est choisi et déterminé par la volonté, sans que nous ayons la conscience de l'action de cette volonté, qui imprime un mouvement si rapide et si précis à nos organes.

Une chose digne d'attention, c'est que dans l'état de somnambulisme les objets sont souvent représentés à l'imagination d'une manière différente de ce qu'ils sont réellement, quoique les résultats auxquels arrive le somnambule soient exacts. Ainsi plusieurs somnambules sentent leur mal et voient le remède; mais demandez-leur la description des organes affectés, ils les décriront d'une manière fausse. Ils attribueront la douleur qu'ils éprouvent et la guérison qu'ils doivent obtenir à une cause qui ne peut exister. Tel somnambule a un dépôt dans la tête qu'il

rendra par le nez; tel autre a un ver dans le cerveau; tel autre a un ver qui lui pique le cœur, etc. Que des anatomistes entendent ces explications, ils diront avec raison que ce sont des rêveries; et cependant le somnambule indiquera avec précision les crises qu'il doit avoir, le remède qui doit opérer sa guérison. Pourquoi? c'est qu'il éprouve une sensation semblable à celle que produirait un ver qui piquerait le cœur, ou qui serait dans le cerveau, etc.

Les deux phénomènes les plus merveilleux du somnambulisme, les deux qui ont porté à croire aux communications avec des êtres spirituels, sont la vision de ce qui se passe au moment même dans des lieux éloignés, et la vue de l'avenir ou prévision.

Le premier de ces phénomènes (connu chez les montagnards d'Ecosse sous le nom de *seconde vue*), tient à ce que notre âme est en rapport avec tout ce qui existe dans le monde, de manière que tous les objets peuvent agir sur elle comme les objets visibles agissent sur nos yeux, et que tous ces objets peuvent être aperçus, lorsque nous ne sommes plus distraits par les sensations que nous éprouvons dans notre état habituel; lorsque concentrés en nous-mêmes, nous fixons notre

attention sur les impressions que nous éprouvons intérieurement. Il paraît que cette communication avec les objets éloignés a lieu par l'intermède d'un fluide infiniment plus subtil que la lumière, et qui traversant les corps opaques comme la lumière traverse les corps transparens, vient agir immédiatement sur l'organe de l'âme.

La faculté de prévision est bien plus étonnante, et nous ne pouvons pas plus la concevoir que les aveugles-nés ne conçoivent celle que nous avons de distinguer à distance la forme des objets. Cette faculté appartient à l'âme humaine, mais elle ne se réveille que dans certains cas et dans un certain état. Sa réalité ne peut être prouvée par le raisonnement ; elle l'est uniquement par les faits ; mais ces faits sont si nombreux, si constatés, qu'on ne saurait la nier.

Pour l'expliquer on a recours à la communication avec des êtres spirituels, et l'on ne fait pas attention qu'on recule la difficulté sans l'atténuer. L'âme humaine est spirituelle, elle est de même nature que les Esprits séparés des corps; et si les Esprits peuvent prévoir l'avenir, l'âme humaine peut le prévoir également : il suffit pour cela qu'elle se con-

centre, et qu'elle ne soit pas asservie par les organes corporels. Toutefois, il faut bien se garder de croire que cette faculté soit très-étendue; elle a nécessairement des limites comme nos autres facultés, et comme toutes les autres, elle ne s'exerce qu'avec certaines conditions, qui ne sont pas encore bien déterminées.

La vue du passé, dont on n'a nulle connaissance, est un phénomène du même genre que celle de l'avenir.

Dans l'état habituel nous avons un certain ordre d'idées; les sensations que nous éprouvons continuellement de ce qui nous entoure, nos besoins, l'éducation que nous avons reçue, la langue que nous parlons, nos communications avec nos semblables, le mode déterminé de nos perceptions, nous tracent une route dans laquelle nous marchons sans jamais nous en écarter. Dans l'état de somnambulisme, l'homme sort de cette route, il voit tout en lui-même, il est affranchi de toute dépendance extérieure; le mode de perception est nouveau et totalement différent, et s'il sort de cet état de concentration pour communiquer avec nous, il est obligé de revêtir ses idées d'une forme insolite, étrangère à celles qu'il emploie dans l'état habituel.

S'il adopte une forme particulière, il l'applique à tout, comme nous exprimons toutes nos pensées par le langage que nous avons appris daus notre enfance.

Maintenant il faut expliquer pourquoi ces formes, qui peuvent varier d'individu à individu, sont cependant analogues dans les divers somnambules d'une même école, et très-différentes dans ceux des diverses écoles.

Pour rendre raison de ce phénomène je ne saurais mieux faire que de vous engager à méditer la théorie de Van-Helmont ; ce philosophe, malgré les erreurs qu'on peut lui reprocher, n'en était pas moins un homme de génie, et l'on trouve chez lui des aperçus très lumineux. Il prétend que, lorsque nous avons une pensée, nous la revêtons d'une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit, et que lorsqu'elle a pris une forme, nous pouvons l'envoyer au dehors, la diriger et la fixer sur tel objet par notre volonté. Ne vous laissez point rebuter par ce que ce sentiment présente de bisarre, voyez le fond du système, voyez les faits.

Si l'on veut bien comparer l'état magnétique à l'état naturel, on reconnaîtra peut-être que l'un n'est pas plus incompréhensible

que l'autre, et que le phénomène de la communication des sensations et des idées est moins compliqué dans le premier que dans le second. Dans l'un, l'action se porte immédiatement sur l'organe intérieur de l'âme (1), tandis que dans l'autre elle n'arrive à cet organe que par le secours des organes extérieurs. Dans l'un, le principe qui transmet à l'âme l'impression reçue par les organes agit hors de nous comme au dedans de nous; dans l'autre il emploie un intermédiaire pour agir au dehors. Voilà toute la différence.

Je vais tâcher de me faire entendre en faisant l'application de ce que je viens de dire aux deux principaux moyens par lesquels nous communiquons nos idées à nos semblables.

Lorsque je parle, je forme d'abord une pensée. En conséquence de cette pensée, je

(1) Je crois inutile d'expliquer ce que j'entends par *organe intérieur*. Tout le monde sait que nous n'éprouvons aucune sensation, lorsque la communication des nerfs avec le cerveau est interrompue par une ligature ou par une paralysie d'une portion du nerf. Dans la goutte-sereine, par exemple, l'appareil de l'œil est sain; mais la paralysie intérieure du nerf optique empêche la vision.

mets en action mes organes, lesquels en imprimant à l'air un ébranlement déterminé, le font parvenir modifié d'une infinité de manières à celui qui m'écoute. Les oreilles de celui-ci en recevant des impressions simultanées ou successives les transmettent distinctement au cerveau par un autre principe, qui n'est plus l'air lui-même. L'air est seulement l'intermédiaire ou l'instrument qui a servi de conducteur à ma pensée, depuis l'organe de ma voix jusqu'à l'organe de l'ouïe de ceux qui m'entendent.

Dans l'action magnétique ma pensée modifie l'organe intérieur, lequel imprime un mouvement au principe que nous désignons sous le nom de fluide magnétique; et ce fluide, traversant tous les corps, parvient directement à l'organe intérieur de celui qui est en rapport avec moi. Il y produit immédiatement toutes les modifications qui ne l'auraient été que par un intermédiaire.

Lorsque j'écris, j'ai d'abord une pensée, je donne un mouvement à ma main, et je trace des caractères sur un papier. La lumière est ici le fluide conducteur du signe qui transmet ma pensée par l'organe de la vue; et cette pensée reste fixée sur le papier.

En magnétisant j'imprime de même ma pensée sur un objet que je touche, et cet objet la communique sans le secours de la lumière, mais par le fluide magnétique.

La communication magnétique suppose dans celui qui agit une volonté assez prononcée pour lancer et diriger le fluide; dans celui qui reçoit l'action, une irritabilité particulière de l'organe intérieur qui le rende susceptible de recevoir les impressions.

De ces deux moyens de communication, l'un ne nous paraît plus merveilleux que l'autre que parce qu'il n'appartient pas également à tous les instans de notre vie.

Dans ce que je viens de dire je n'ai fait que développer l'idée de Van-Helmont, qui, envisagée sous son vrai point de vue, me semble conduire à l'explication de plusieurs phénomènes.

Un magnétiseur agit à distance sur un être avec lequel il est en rapport; il lui fait éprouver des sensations, il lui communique des idées; il donne à un morceau de métal ou de papier, à un verre d'eau la vertu de produire un effet déterminé; il fera trouver à son somnambule telle odeur, tel goût à telle ou telle substance; il l'endormira en lui faisant

regarder un objet, ouvrir une lettre, sentir une fleur : cela est rare, mais cela n'en est pas moins certain : c'est qu'il a imprimé sur tel ou tel objet telle ou telle idée par sa volonté ; ou si vous voulez exprimer la chose d'une manière sensible, quoique plus hypothétique, c'est qu'il a attaché à ces objets des molécules d'un fluide subtil, capable d'agir sur telle ou telle fibre du cerveau, pour réveiller certaines idées, pour produire certains effets.

Je ne serais point surpris que dans un appartement où un magnétiseur mettrait en somnambulisme, ensemble ou successivement, plusieurs individus, tous eussent à-peu-près le même ordre d'idées, et les rendissent à-peu-près de la même manière, et dans le même langage. Le système du premier magnétiseur, l'action exercée par un somnambule plus énergique que les autres, l'uniformité des procédés, l'eau magnétisée, les meubles mêmes de l'appartement, et, si j'ose m'exprimer ainsi, l'atmosphère magnétique imprimeront une certaine direction au somnambulisme, et tous les somnambules qui auront eu avec un autre des relations directes ou indirectes paraîtront marcher dans le même sens.

Il résulte de là que les diverses manières dont les notions se présentent aux somnambules, pourraient bien n'être qu'une forme dont leurs idées sont revêtues, forme qui s'applique à tout, dont les principaux linéamens sont toujours les mêmes, quoique les détails soient variables. Il en résulte encore que le choix de telle ou telle forme pourrait bien leur être suggéré par une cause que nous ne connaissons pas, et qui se trouve être la même dans des circonstances semblables.

Jadis, dans les temples d'Isis, de Sérapis, et d'Esculape, c'étaient ces divinités qui révélaient aux malades et le caractère de leur maladie, et les remèdes qu'ils devaient faire; dans d'autres tems et d'autres lieux des révélations semblables ont été attribuées à d'autres puissances qui n'avaient pas exercé plus d'influence.

Je dois vous dire à present pourquoi je n'ai pas cru devoir insister sur les faits qui semblent prouver la communication des hommes avec des Intelligences. C'est que cette croyance qui s'empare aisément de l'imagination, peut troubler la raison humaine et conduire à des conséquences dangereuses. Une fois qu'on est entré dans cette carrière, on ne sait plus où

s'arrêter. Si tel somnambule voit un ange, tel autre verra le diable : bientôt on arrivera à croire à la magie ; et vous savez dans quel égarement cette croyance peut entraîner.

Dieu nous a donné les sens pour connaître les objets ; la raison pour combiner les résultats de nos sensations : servons-nous de ces instrumens qui nous sont donnés pour toute la vie, et ne cherchons point à leur substituer d'autres instrumens dont l'usage ne nous est pas bien connu, dont nous pouvons abuser, et dont nous ne sommes doués que passagérement et dans certaines circonstances. Ce n'est pas que nous ne puissions profiter des notions que le somnambulisme nous fait acquérir ; mais il est à propos de les prendre telles qu'elles sont, sans en rechercher la cause, sans en tirer des conséquences, parce que nous n'avons pas pour les perceptions somnambuliques les mêmes moyens de comparaison.

Ainsi, monsieur, je ne rejette point vos opinions comme fausses, mais comme douteuses. L'hypothèse que je leur substitue n'est peut-être ni plus vraie ni mieux prouvée ; mais je la préfère parce qu'elle se lie mieux aux autres phénomènes du monde physique, et qu'elle ne me jette pas dans un labyrinthe

où la raison et l'expérience ne pourraient plus me servir de guides. Je vais résumer cette hypothèse en peu de mots.

On peut considérer trois choses dans le somnambule.

1° La manière dont il reçoit les impressions ;

2° La nature des notions qu'il acquiert par ce nouveau moyen;

3° Les formes diverses sous lesquelles il présente ces notions aux autres.

Je suppose qu'il reçoit les impressions par un fluide infiniment subtil, et qui, traversant tous les corps, vient agir immédiatement sur l'organe de l'âme. J'ignore la nature de cet agent auquel je donne le nom de fluide, parce que ce n'est pas un solide. Je ne sais s'il a les propriétés de la matière ; s'il est le même que le fluide nerveux : je sais seulement qu'il est l'instrument que la volonté met en action. Je serais porté à croire qu'il ne diffère pas du principe vital, c'est-à-dire du principe qui excite et entretient la vie.

Quant aux notions qu'acquiert le somnambule, elles résultent de l'ébranlement excité dans l'organe de l'âme : elles sont infiniment plus variées et plus étendues que celles que

nous recevons par les organes extérieurs, mais elles peuvent également être erronées, si l'âme ne fait pas usage de sa raison pour les combiner et les comparer.

Quant au moyen de les communiquer, il faut, pour que cette communication ait lieu, que le somnambule les présente sous une forme perceptible pour ceux à qui il s'adresse, et auxquels le mode de perception qu'il éprouve est absolument étranger. Il est donc obligé de renoncer à l'exactitude pour se rendre intelligible. Il ne pourrait même saisir et combiner ses idées hors de lui, ni les comparer avec celles qu'il a acquises dans l'état de veille, s'il ne les individualisait en quelque sorte, en se les représentant sous une image sensible.

Si vous voulez bien, monsieur, suivre les conséquences de l'hypothèse que j'ai adoptée, vous trouverez qu'il est peu de phénomènes auxquels on ne puisse en faire l'application. Le développement ou l'exaltation d'une faculté dans un somnambule, présente des effets extrêmement singuliers, et dont je vous ai fait une énumération succincte ; mais dans le cas fort rare où plusieurs facultés se développent à la fois, il y a une apparence de merveilleux,

et cependant tout découle du même principe, et rien ne sort de l'ordre naturel.

Voici, par exemple, comment je m'explique le fait qui semble le mieux prouver votre théorie. Je me serais bien gardé de publier ce fait, il y a quelques années, s'il s'était présenté à moi, et que j'en eusse été seul témoin ; mais puisqu'il est connu et qu'on en a rapporté plusieurs du même genre, il n'est plus temps de garder le silence. Je vais donc essayer d'en rendre raison en le rapprochant des autres, sans admettre ni l'intervention d'un esprit étranger, ni la supposition que, dans le somnambulisme, l'âme peut se séparer momentanément du corps.

Mademoiselle Muller, sans quitter son lit, apparaît à son amie dans une maison éloignée: elle la guérit d'une rage de dents, et elle affirme que son *moi* spirituel a fait cette visite, et qu'il était conduit par l'âme de sa mère.

Il y a ici deux phénomènes :

1° L'opinion de mademoiselle Muller, qui dit avoir été conduite par l'âme de sa mère ;

2° L'apparition de mademoiselle Muller à son amie, et l'action qu'elle exerce sur cette amie.

Le premier est une illusion. C'est la forme

sous laquelle la somnambule s'est représenté à elle-même la cause des sensations qu'elle éprouvait.

Le second exige une explication particulière.

Vous savez qu'un bon magnétiseur agit à distance sur ceux avec lesquels il est en rapport, et que plusieurs magnétiseurs ont mis leurs malades en somnambulisme de très-loin, et sans les avoir prévenus. Il y a tant d'exemples de ce fait, qu'aucun de ceux qui connaissent le magnétisme ne peut le révoquer en doute. L'action sur les personnes très-sensibles et très-susceptibles ne se borne pas là : elle peut être si forte, que la personne magnétisée de loin croye voir ou sentir devant elle son magnétiseur.

L'un et l'autre de ces deux phénomènes se sont plusieurs fois présentés isolément ; et ce qui donne une apparence de merveilleux à l'histoire de mademoiselle Muller, c'est qu'ils se trouvent réunis.

Nous publierons bientôt, dans notre Bibliothèque, deux relations très-curieuses. L'une sur les somnambules qui se transportent mentalement dans des lieux éloignés ; l'autre sur une somnambule qui a cru voir, près d'elle, la

personne qui la magnétisait de loin : et dans ces deux cas, ni les magnétiseurs ni les somnambules n'ont eu aucune idée de l'intervention des esprits.

Voici, monsieur, une bien longue lettre. Il me faudrait un volume pour développer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. J'abandonne ces développemens à votre sagacité. Je vous demande seulement la permission de m'arrêter encore un moment à considérer les résultats de la connaissance du magnétisme, c'est-à-dire l'utilité que nous pouvons en retirer, et les inconvénieus auxquels il nous expose.

Sous le rapport de la santé, nul doute que le magnétisme, administré avec prudence par des personnes éclairées et bien intentionnées, peut rendre les plus grands services. Il serait à désirer que l'emploi en fût dirigé par des médecins ; car il est souvent nécessaire de l'associer aux remèdes ; et dans certains cas et sur certains individus, si l'on en fait usage sans précaution, il peut faire du mal.

Le somnambulisme est toujours utile à celui qui l'éprouve, lorsque le magnétiseur sait en profiter pour le bien du malade, en s'interdisant toute expérience de curiosité. Le som-

nambule qui s'occupe uniquement de son état et dont on suit exactement les prescriptions, réussit presque toujours à se guérir, si la guérison est possible. Relativement à l'utilité dont les somnambules peuvent être aux autres, nous sommes certains qu'ils voient souvent la nature, la cause et le remède des maladies: les exemples de cette clairvoyance sont tellement nombreux, qu'il est impossible de les attribuer au hasard. Mais il arrive souvent aussi que les somnambules ne voient rien du tout, ou qu'ils voient imparfaitement, ou, ce qui est pire, qu'ils voient mal. Si nous les croyons aveuglément, nous courons risque d'être trompés. Le seul moyen d'éviter ce danger, c'est d'avoir auprès du malade un médecin éclairé, et de lui soumettre la consultation du somnambule. Sa manière de consulter peut aussi fournir des moyens de déterminer notre confiance. Si le somnambule devine le siége et la nature des douleurs, s'il les éprouve sympathiquement, s'il décrit la marche antérieure de la maladie, c'est une raison pour s'en rapporter à lui. Il n'y a nul doute que le médecin pourra tirer les plus grandes lumières de ses avis. S'il se trompe, s'il balance, si l'on est obligé de rectifier ses

idées, il serait imprudent de se laisser guider par ses conseils. Il ne faut point le mettre à l'épreuve par des questions : il faut simplement l'écouter, et fixer son attention sur l'objet essentiel.

Voilà pour la santé. Venons à un autre ordre de connaissances.

Il est certain que l'examen des phénomènes magnétiques et particulièrement des phénomènes du somnambulisme, nous ouvre une nouvelle carrière pour la psychologie et la métaphysique, qu'il démontre l'action à distance par la volonté, la spiritualité de l'âme, la possibilité d'avoir des connaissances par une autre voie que celle dont nous faisons usage dans notre état habituel. La manière dont les notions arrivent aux somnambules prouve évidemment que notre âme se sert des organes des cinq sens comme d'autant d'instrumens, et qu'au défaut de ces organes, elle trouve le moyen de se servir d'autres organes qui sont inertes dans l'état habituel. Mais comme les organes des cinq sens la conduisent souvent à des erreurs, il n'y a pas de raison de croire que d'autres organes la rendront infaillible. Avec un autre mode de perception elle aura sans doute des sensations et

des notions nouvelles ; mais avec ces sensations et ces notions nouvelles, arriveront également de nouvelles vérités et de nouvelles erreurs. Il faudra toujours que la raison, faculté constante dans tous les périodes de notre existence, vienne juger et comparer les notions reçues.

Mais, dira-t-on, la raison elle même n'est-elle pas exposée à s'égarer ? sans doute, et bien plus encore dans l'état de somnambulisme que dans l'état de veille. Voyons comment nous pouvons éviter ce danger.

Pour éclaircir ce point, je dois d'abord distinguer la raison du raisonnement. Le raisonnement est l'instrument que la raison emploie, pour arriver, par des moyens rigoureux, des principes aux conséquences. Si les principes sont faux, le raisonnement le plus juste conduira à l'erreur. La raison doit donc examiner d'abord les principes ou faits primitifs, qui servent de base au raisonnement. Ces principes nous viennent de trois sources. 1° L'évidence ; elle appartient aux principes qui naissent du sentiment intérieur, et dont la certitude résulte pour nous de la nature même de notre entendement. 2° Les notions acquises par le témoignage de nos sens, ou l'observation

et l'expérience. 3° La manière de voir des autres hommes et nos communications avec eux.

On évite l'erreur en jugeant la concordance d'un nouveau principe ou d'un nouveau fait, avec un principe ou un fait déjà reconnu vrai, soit par l'évidence ou le sentiment intérieur, soit par l'observation et l'expérience, soit par les témoignages des hommes éclairés. Plus on a de notions et de témoignages de ce genre, plus on a de moyens de ne pas se tromper, pourvu qu'on les examine avec attention et qu'on les compare avec ordre.

Je crois que le somnambule est à cet égard dans une situation moins avantageuse que l'homme éveillé, et voici pourquoi.

Le somnambule concentre ordinairement son attention sur certains objets, sur un seul ordre d'idées : quelques unes des facultés que nous avons dans l'état de veille étant engourdies, il ne reçoit plus les mêmes sensations ; il ne peut comparer comme nous les témoignages qui lui arriveraient par différentes voies. Il ne peut juger si telle notion qui s'offre à lui est en accord avec d'autres notions, qui pour le moment sont presque effacées : il n'a ni le même desir d'examiner, ni les mêmes moyens

d'examen. Il va plus loin dans la route qui s'est ouverte à son intelligence, mais il ne voit pas également de tous les côtés. Pour tirer de lui toute l'instruction possible, nous devons en quelque sorte réunir ses facultés aux nôtres, et profiter de la clairvoyance dont il est doué sans perdre les avantages de notre propre expérience. En un mot, notre raison doit combiner et comparer les notions du somnambule avec celles que nous avons acquises nous mêmes, et se servir des lumières que lui donne son nouvel état pour répandre plus de clarté sur les objets que nous voyons moins bien que lui.

Passons aux conséquences morales de l'emploi et de l'étude des phénomènes magnétiques.

Il est reconnu que le magnétiseur exerce un grand empire sur le somnambule, d'où il suit que, pour faire du bien, le magnétisme doit être exercé avec des intentions pures, et par des gens essentiellement vertueux. L'influence du magnétisme se fait sentir dans le moral comme dans le physique : il développe l'intelligence, et ce développement se manifeste encore dans l'état de veille ; il influe sur le caractère, sur les gouts, sur les affections :

j'en ai plusieurs exemples très remarquables, d'où il suit qu'il faut bien prendre garde au caractère moral de celui à qui l'on se confie pour être magnétisé.

Dans le somnambulisme se développe souvent la vision à distance. Si le somnambule voit de lui-même et naturellement ce qui se passe dans un lieu éloigné, s'il s'occupe d'une personne avec laquelle il est en rapport, s'il est appelé à fixer son attention sur cette personne par l'intérêt qu'il prend à elle; si vous ne l'influencez point, il ne se trompera pas. Mais si vous l'interrogez, si vous excitez sa vanité, si vous voulez le conduire plus loin qu'il ne peut aller, il mêlera des rêveries à des aperçus très-justes.

C'est bien autre chose pour la prévision. Cette faculté se montre quelquefois spontanément et d'une manière surprenante : elle peut être utile : mais il faut écouter le somnambule, et ne lui faire aucune question de curiosité. Ses prévisions se manifestent quelquefois sous des formes variées plus ou moins singulières; et si vous ne distinguez pas la forme de ce qui est essentiel, vous serez exposé à toutes sortes d'illusions. Si vous demandez au somnambule comment il sent,

comment il voit un évènement à venir, il ne pourra vous l'expliquer, et quand il vous l'expliquerait, vous ne comprendriez pas mieux son explication qu'un sourd-muet ne peut vous comprendre quand vous lui expliquez la communication qu'on a avec des hommes qu'on ne peut voir.

Il y a encore des considérations d'un autre ordre. La religion défend la divination : elle condamne cette curiosité qui nous fait chercher à pénétrer dans l'avenir, autrement que par les moyens du raisonnement et des conjectures. Lorsqu'un somnambule aperçoit un évènement à venir, soit par une combinaison rapide des évènemens actuels, soit par une cause occulte pour nous, cet aperçu lui est donné : vous pouvez l'écouter ; vous suivez toujours l'ordre établi par la Providence : mais si vous l'interrogez pour découvrir l'avenir, vous exercez un art défendu ; vous n'êtes plus dans la ligne de vos devoirs ; vous n'avez plus ce désintéressement, cette pureté d'intention que le magnétiseur doit toujours conserver ; vous vous livrez à de vaines recherches ; il est juste que votre curiosité soit punie par l'erreur. Mais il est bien peu d'hommes d'une conscience assez scru-

puleuse pour être retenus par des considerations de ce genre.

Soyez sûr, monsieur, que si on présente le magnétisme comme un moyen de lire dans l'avenir, on en abusera; que si on le présente comme un moyen d'entrer en communication avec les esprits, on renouvellera les extravagances de la magie, et qu'on s'exposera aux suites funestes de ces préjugés.

La religion chrétienne dans sa pureté nous offre les dogmes de la foi et les régles de la morale : renfermons-nous dans les limites qu'elle nous a tracées : nous n'avons pas besoin d'aller au-delà; et depuis le commencement du monde, les hommes qui se sont livrés aux sciences occultes, qui ont cru ou prétendu avoir un commerce avec des intelligences, qui se sont fait, d'après ces idées, un système particulier de religion et de morale, n'ont été ni plus éclairés, ni meilleurs ni plus utiles au genre humain que ceux qui ont suivi tout simplement la route tracée par la religion. Je vois bien que la croyance au commerce avec des êtres surnaturels a servi à faire adopter des erreurs annoncées par des fourbes, ou par des hommes trompés eux-mêmes; je vois qu'elle a servi à fonder l'autorité de quelques

autres ; mais je ne vois pas qu'elle ait jamais servi à découvrir et à établir des vérités physiques et morales, d'un avantage général pour le bonheur et la vertu, ni à terminer les dissensions qui s'élèvent entre les hommes.

Les phénomènes que le magnétisme produit journellement sous nos yeux se sont présentés de tout temps, et ils ont été considérés sous divers points de vue et diversement expliqués, selon les préjugés de ceux qui en étaient témoins, ou qui les entendaient raconter. Comme ils sont d'un ordre différent de celui des autres phénomènes physiques, on les a d'abord rapportés à des causes surnaturelles : dès lors, il n'y a plus eu de bornes à la crédulité. On a cessé d'examiner la réalité des prodiges, et l'on sent combien les enthousiastes, les charlatans et les fanatiques, ont abusé de cette disposition des esprits. Cette période a été fort longue, et quelques génies privilégiés ont seuls échappé à l'erreur générale.

Lorsque l'étude des sciences a amené l'esprit philosophique, tout a changé : mais les hommes savent rarement se contenir dans de justes limites, et se défendre de conclure du particulier au général. Après avoir reconnu la fausseté de plusieurs faits merveilleux, et

prouvé le danger des opinions superstitieuses auxquelles on les avait associés, on a nié sans discussion tout ce qui semblait s'éloigner de la marche ordinaire de la nature; il s'est alors manifesté une opposition très-vive entre ceux qui admettaient une partie des anciennes croyances et ceux qui les rejettaient toutes. Cependant, au commencement du dix-septième siècle, quelques hommes éclairés ont eu occasion d'observer certains phénomènes, qu'aucune des lois physiques ne peut expliquer; et ne pouvant les révoquer en doute, ils les ont attribués à un principe qui agit dans la nature, quoiqu'il ne soit pas soumis aux lois déterminées de la matière et du mouvement. Ils ont donné à ce principe le nom de *Magnétisme*, et ils ont fondé sur son action une théorie très-ingénieuse. Van-Helmont est celui qui a le mieux exposé cette théorie. On lui a du moins l'obligation d'avoir réfuté victorieusement l'influence du diable, d'avoir tout ramené à l'ordre naturel, et d'avoir également écarté le matérialisme et l'intervention des esprits. Malheureusement il avait encore adopté beaucoup de chimères; et la physique, en expliquant plusieurs des phénomènes qu'il attribuait au magnétisme, en montrant que plusieurs autres

n'élaient que des illusions, a fait abandonner sa théorie, et conduit à regarder comme fabuleux les principes et les faits.

Enfin, Mesmer a de nouveau rappelé l'attention sur ces faits, et pour les lier entr'eux il a imaginé un système qui embrasse tout le mécanisme de l'univers. Avant lui on s'était trop livré au spiritualisme; il a donné dans l'excès opposé, et comme Epicure, il a tout ramené à la philosophie des atômes. Pour établir sa doctrine, il a d'abord étonné le public par des guérisons surprenantes et des crises extraordinaires; il a ensuite formé des élèves à qui il a enseigné le moyen de reproduire les phénomènes dont il les avait rendus témoins, en leur cachant sous des procédés compliqués la condition essentielle au succès; condition dont il ne sentait peut-être pas encore toute l'importance. Les expériences se sont multipliées, d'abord en France, puis dans toute l'Europe. Le système est tombé en ruines, mais il est devenu impossible de nier des faits innombrables et parfaitement constatés. Peu à peu, les procédés indiqués ont été considérés comme des accessoires inutiles, ou comme des formes variables, et le principe d'action a été dévoilé. Le magnétisme ne peut désormais

être replongé dans l'oubli. Il fallait il y a quarante ans prouver la réalité d'un agent nouvellement reconnu, faire des prosélytes à la nouvelle doctrine, répondre aux objections de ceux qui la repoussaient, s'armer contre les traits du ridicule, et l'on était même excusable d'exciter l'enthousiasme pour l'opposer à l'esprit de parti. Aujourd'hui qu'une foule de gens se livrent á la pratique du magnétisme, nous avons une autre tâche à remplir : c'est d'en diriger l'usage vers le bien, d'en empêcher les abus, d'en prévenir les dangers.

Mais, dira-t-on, si l'on peut abuser du magnétisme, s'il présente du danger, pourquoi donc en propager la connaissance? Parce que quand on n'en connaissait ni la théorie ni le nom, on en abusait tout de même; parce que la connaissance qu'on en acquiert en l'étudiant, donne le moyen d'en écarter les dangers; parce que cette connaissance bien approfondie peut détruire toutes les superstitions qui naissaient d'une connaissance imparfaite.

Mais pour atteindre le but qu'on se propose, il faut agir avec circonspection : il faut avoir égard au caractère, au genre d'instruction, aux préjugés mêmes de ceux à qui l'on s'adresse. Il faut commencer par bien établir, en

les isolant de toute circonstance accessoire, les faits les plus simples et les plus ordinaires, ceux qui forment les bases de la science et qui démontrent l'existence d'un agent particulier, et ne s'avancer vers un autre ordre de faits, que lorsque les premiers ne sont plus contestés par les gens de bonne foi qui ont bien voulu donner quelque attention à en examiner les preuves.

En France, le moment n'est peut-être pas venu d'envisager le magnétisme dans son ensemble; de montrer le rôle qu'il joue dans la nature; de publier ceux de ses effets qui ont une apparence de merveilleux; d'expliquer par son influence plusieurs phénomènes du monde physique et du monde moral; de signaler les dangers auxquels on s'expose en en faisant un usage indiscret. Deux circonstances me font penser que nous avons encore besoin de réserve : la première, c'est que les médecins et les philosophes ne s'étant point assez occupés du magnétisme, beaucoup de gens doutent encore de sa puissance ; la seconde, c'est que le système de philosophie le plus généralement reçu n'offre aucune base sur laquelle la théorie du magnétisme puisse s'appuyer. Il me paraît donc plus sage de se borner à faire bien

connaître cette partie du magnétisme qui est relative au soulagement et à la guérison des maladies, de le présenter seulement comme une médecine de famille qui doit servir d'auxiliaire à la médecine ordinaire, et d'indiquer les précautions essentielles, mais bien faciles, avec lesquelles on en évite tous les inconvéniens. C'est ce que j'ai cherché à faire dans mon ouvrage.

En Allemagne, des savans distingués ayant examiné les faits, et ayant fixé sur ces faits l'attention du public, et la philosophie régnante pouvant se prêter à l'explication des phénomènes magnétiques, on s'est trouvé placé bien plus favorablement pour tr[illegible]er les questions les plus importantes et les plus difficiles. Je crains cependant qu'on ne soit allé trop vîte, et que l'association du magnétisme avec la philosophie transcendante, et surtout avec les doctrines mystiques, n'ait bien plus d'inconvéniens que d'avantages. Une théorie vaste et brillante a sans doute plus d'attraits qu'un simple exposé d'observations; mais ce sont des vérités pratiques et positives qu'il faut chercher. Plus on s'élève et plus on voit de pays, mais les objets sont moins distincts. En oubliant les principes de la physique expérimentale pour s'attacher à des principes abstraits, on court

risque de s'égarer. On fait comme un navigateur qui s'engageant daus des mers inconnues, négligerait l'observatiou des étoiles et le secours de la sonde, pour se diriger uniquement par une boussole, sans connaitre les déclinaisons de cet instrument.

On ne peut disconvenir que les somnambules voyent des choses qui nous échappent ; mais s'ensuit-il qu'ils voyent l'ensemble des objets ? S'ensuit-il que leur vue puisse s'étendre à tout ? L'instrument est excellent sans doute, pourvu qu'on ne l'applique que daus les cas et avec les précautions convenables. Une bonne lunette nous fait distinguer, à une grande distance, des objets que nous ne verrions pas à l'œil nud : mais si nous voulions placer cette lunette sur nos yeux pour regarder autour de nous, nous ne distinguerions plus rien.

Avant d'établir aucun système sur le degré de confiance que méritent les somnambules, il faut savoir quelle est la portée de cet instrument : sans cela il sera pour nous comme le prisme, qui décompose les couleurs et nous donne des notions sur la lumière, mais qui change pour nous la forme et les couleurs des objets.

Faites parler un somnambule de métaphysique; il créera un système brillant, ingénieux; mais comment saurez-vous si ses principes sont exacts? De religion, il expliquera les mystères, mais il vous entraînera dans des hérésies. Consultez-le sur le passé, il vous étonnera par quelques découvertes, mais il y mêlera des rêveries : sur l'avenir, il se présentera à lui sous des formes si étranges, que vous serez exposé à des millions d'erreurs en interprétant ses visions.

Il y a dans plusieurs contrées du Nord une disposition à l'illuminisme. Cette nouvelle philosophie tend à ne faire compter pour rien les notions appuyées sur l'expérience des siècles, à leur substituer des opinions produites par une imagination exaltée : et si vous voulez bien considérer combien de rêveries ont été soutenues par des gens de bonne foi, vous vous méfierez beaucoup de ces prétendues inspirations.

Le somnambulisme est un nouvel instrument qui nous offre son secours lorsque les autres instrumens nous abandonnent; mais il ne faut pas le prendre pour guide dans le cas où les autres instrumens bien connus suffisent pour nous diriger.

L'ordre social repose sur la morale, sur la religion; les connaissances sont le fruit de l'observation et de l'expérience. Je sais bien que plusieurs de nos premières connaissances nous sont venues par l'instinct, ou, si vous voulez, par les vues des somnambules : mais c'est l'expérience qui vérifie, qui combine, qui compare ces notions isolées; et, comme je vous l'ai dit, c'est la raison qui doit constamment nous servir de guide.

Je ne nie point l'existence du monde des esprits. Mais pendant cette vie, ce n'est point dans ce monde purement spirituel que nous existons. Notre âme est unie à un corps; si elle s'en dégageait, elle ne serait plus en rapport avec les êtres qui existent autour d'elle; et c'est avec ces êtres qu'elle a des relations constantes; c'est envers eux qu'elle a des devoirs à remplir; c'est d'eux qu'elle attend des services.

Nous n'avons pas toujours la puissance de découvrir la vérité; nous avons rarement la certitude de l'avoir découverte : destinés à agir plutôt qu'à méditer, nous avons constamment la puissance de faire le bien : profitons-en pendant que nous sommes sur la terre. Les connaissances que nous aurons acquises ne seront

peut-être rien pour nous, lorsque, dans une autre vie, nous serons éclairés d'une nouvelle lumière. Les bonnes actions que nous aurons faites seront une richesse que nous ne perdrons jamais, et qui fixera notre rang dans la hiérarchie de la création.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

DELEUZE.

SUR QUELQUES EFFETS DU MAGNÉTISME

OBSERVÉS A BERLIN.

PAR M. PIERRE THÉOPHILE BROSSE,

Docteur en médecine de Riga, en Russie (1).

Le magnétisme devrait fixer l'attention de tous les observateurs de la nature, et sur-tout celle des médecins, pour qui c'est un devoir

(1) M. Brosse, médecin russe, et M. Muck, médecin bavarois, qui ont fait un long séjour à Berlin et sont maintenant à Paris, m'ont fait l'honneur de venir me voir, pour s'entretenir avec moi du magnétisme. Leur couversation m'ayant beaucoup intéressé, je les ai priés de rédiger par écrit, une note des faits qu'ils m'avaient racontés, pour que je pusse la présenter en leur nom à la Société du Magnétisme, à laquelle ils désiraient être associés. Ils m'ont en conséquence remis les deux articles suivans, que la Société s'empresse de faire imprimer, en se félicitant d'en compter les auteurs au nombre de ses correspondans. (*Note de M. Deleuze.*)

d'étudier l'économie animale, ou les lois des fonctions vitales dans l'état de santé et dans l'état de maladie.

Des expériences suivies pendant plusieurs années ont constaté la réalité du magnétisme, et son efficacité dans diverses maladies; elles ont prouvé aussi qu'il agit sur les forces vitales du malade, qu'il soutient l'effort que fait la nature pour rétablir la santé. Quelle différence entre cette action et celle des médicamens, qui, étant des corps étrangers à l'organisme, n'agissent que d'une manière indirecte et lorsqu'ils ont été préparés par le travail de la digestion! Le malade lui-même ne semble-t-il pas désirer l'action d'une volonté compatissante, lorsqu'il s'entretient de ses maux avec ses amis ou avec son médecin, et n'est-il pas reconnu que la confiance du malade au médecin ajoute à l'efficacité des remèdes?

Les adversaires les plus opiniâtres du magnétisme n'osent plus aujourd'hui en nier les effets: mais il y a des médecins qui, craignant de renoncer à leurs préjugés, et de donner une nouvelle direction à leurs idées, repoussent le magnétisme sans vouloir l'étudier: ce qu'on en raconte leur parait trop extraordinaire

pour être adopté sur parole, et ils attribuent à l'action spontanée de la nature ou de l'imagination les guérisons qu'il a opérées. Observez et agissez vous-mêmes, leur dirai-je, et vous serez convaincus de son influence salutaire dans la plupart des maladies.

En Prusse, en Russie, et dans plusieurs parties de l'Allemagne, la pratique publique du magnétisme est exclusivement confiée aux médecins : plusieurs d'entr'eux ont établi des traitemens réguliers où se rendent un grand nombre de malades; des savans distingués s'occupent avec beaucoup de zèle et de persévérance à recueillir les faits et à les discuter avec la plus sévère critique; et l'on publie des ouvrages périodiques où l'on rend compte exactement des résultats qu'on a obtenus, et des conséquences qu'on peut en tirer pour la médecine, la physiologie, et la psycologie. Il n'y a nul doute que cette marche, suivie dans tout le nord de l'Europe, nous conduira à une méthode plus simple et plus sûre de traiter les maladies, et à des connaissances plus exactes sur les opérations de la nature.

Pendant mon séjour à Berlin j'ai suivi avec beaucoup d'assiduité le traitement de M. Wolfart, et j'ai magnétisé moi-même plusieurs

malades qu'il a bien voulu me confier. Puisque vous le désirez, je vais extraire des notes que j'ai recueillies ce qui me paraîtra le plus propre à vous intéresser.

Je commence par un fait qui prouve qu'une ferme volonté est absolument nécessaire pour produire des effets magnétiques. Je tiens ce fait de M. Klugge, dont l'ouvrage sur le magnétisme, excellent pour le temps où il a été publié, conserve encore beaucoup de réputation, quoiqu'il ne soit plus au niveau des connaissances actuelles.

M. Klugge, quelques années avant la publication de cet ouvrage, fit un voyage de Berlin à Kœnisberg, avec M. le comte de Bruelh. M. de Bruelh s'étant beaucoup occupé du magnétisme, il en raconta les phénomènes à M. Klugge, qui l'écoutait avec beaucoup d'intérêt, mais qui n'ayant point encore fait d'expériences ne pouvait être intimement persuadé.

Arrivé à Kœnisberg, M. le comte de Bruelh magnétisa une malade qui devint bientôt somnambule; il engagea M. Klugge à assister à toutes les séances, et il lui proposa ensuite d'endormir lui-même la malade. M. Klugge essaya plusieurs fois, mais toujours inutile-

ment. M. de Bruelh, impatienté, dit à M. Klugge qu'il ne réussissait point, et qu'il ne réussirait jamais, parce qu'il n'avait ni assez de caractère ni assez de volonté pour agir. Piqué de ces reproches, M. Klugge voulut faire une dernière tentative. Il prit une ferme résolution, et concentrant la force de sa volonté, il s'approcha de la malade. Celle-ci se moqua de lui, l'assurant qu'il n'avait sur elle aucun pouvoir, et qu'il prenait une peine inutile ; mais malgré sa résistance elle sentit bientôt l'action magnétique, la volonté de M. Klugge fut victorieuse, et elle tomba en somnambulisme. C'est à cette expérience que M. Klugge dut sa conviction.

M. Klugge m'a raconté un autre fait extrêmement curieux.

Un jour que M. Wolfart se sentait un peu indisposé, il demanda à M. Klugge, qui était chez lui, de lui magnétiser un verre d'eau ; il le but, et quelques momens après il se trouva très-bien. Il sortit pour aller magnétiser une de ses malades qui était somnambule. Celle-ci étant en somnambulisme lui dit : « Votre action n'est pas la même que les autres jours; je sens une influence étrangère, votre volonté est subordonnée à celle d'un autre. »

M. Wolfart se rappela alors qu'il avait bu un verre d'eau magnétisée par M. Klugge.

Une conviction entière, une volonté forte et bienveillante, une grande confiance en ses moyens sont bien nécessaires pour la pratique du magnétisme, et ces qualités s'augmentent par l'exercice ; la force du corps est bien moins essentielle, et ce n'est pas d'elle que dépend le degré d'activité.

Lorsque je commençai à magnétiser, j'étais convalescent d'un très-violent catharre, et je me sentais encore extrêmement faible. J'eus une bonne volonté, et tous les malades auxquels je donnais des soins s'en trouvèrent bien, même les somnambules. Je gagnai de jour en jour plus d'embonpoint, quoique je magnétisasse journellement vingt ou trente personnes. Cependant une somnambule très-sensible m'éloigna d'elle et ne voulut point que j'assistasse à une crise très-forte pendant laquelle j'aurais pu lui être utile. Elle dit que je lui faisais mal, parce que j'étais frappé de la crainte de devenir phtysique. Il est vrai que j'avais cette crainte, et qu'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration muqueuse m'inquiétait beaucoup. Je fus extrêmement surpris de me voir ainsi découvert et traité de malade imaginaire.

L'influence désagréable de quelques personnes sur d'autres, se montre quelquefois d'une manière bien singulière dans le somnambulisme.

Un jour ayant pris un petit flacon de madame A. pour le magnétiser, je le mis dans ma poche et j'allai chez madame B., ignorant absolument que cette dame et madame A. n'étaient pas bien ensemble. A peine eus-je mis madame B. en somnambulisme, qu'elle me dit : « vous avez sur vous quelque chose qui me contrarie, mettez-le de côté, car je sens que vous me donnez des mouvemens convulsifs. » Je quittai le flacon, et dans l'instant son inquiétud fut calmée.

La confiance que le malade a au magnétisme contribue souvent à en faciliter le succès, et cela a porté les antagonistes du magnétisme à en attribuer les effets à l'imagination.

La futilité de cette objection est démontrée par des expériences innombrables, mais surtout par les effets que le magnétisme produit sur les enfans, dont l'imagination n'est certainement pas susceptible de s'exalter pour une chose dont ils n'ont aucune idée. Je crois utile d'ajouter ici quelques mots sur ce sujet.

On voit souvent des guérisons miraculeuses chez les enfans. Il n'opposent ni doutes ni préjugés à l'influence magnétique, ils sont plus dépendans de la volonté des autres : ils sont plus susceptibles, plus irritables, et la nature plus active chez eux dans toutes les fonctions, est plus disposée à les régulariser pour rétablir la santé.

M. le professeur Wolfart a chez lui, deux fois par semaine, un traitement gratuit pour les enfans. On y mène tous ceux qui sont malades : comme les mères et les nourrices apportent leurs enfans de la campagne, il y en a souvent un grand nombre.

Ces enfans, lorsqu'ils y ont été menés trois ou quatre fois, témoignent un désir extrême d'y retourner : il semble qu'aux jours indiqués, quelque chose les y attire : lorsque l'heure approche, ils montrent de l'impatience, et par leurs pleurs et leurs cris, ils font souvenir leurs mères de les porter ou de les conduire chez M. Wolfart.

A peine sont-ils entrés dans la salle du traitement qu'ils se trouvent bien : ils ne pleurent point et ne font pas le moindre bruit; le calme dont ils jouissent se peint sur leur figure; ils ont l'air riant, et ils suivent des yeux les mou-

vemens du magnétiseur. Plusieurs tendent leurs petits bras vers M. Wolfart, comme ils feraient vers leur mère ou leur nourrice. Après la séance on les ramène chez eux, où ils dorment pendant quelque temps.

Un enfant de dix ans, indifférent à tout, et absolument idiot, fut mené chez M. Wolfart. Au bout de quelques jours il témoigna le désir de retourner au traitement, quand l'heure fixée approchait. Je l'ai vu, lorsqu'il entrait chez M. Wolfart, percer la foule des malades pour s'approcher de lui. Après un traitement de quelques mois, les fonctions des sens et celles de l'esprit se développèrent à merveille.

Un enfant de quatre ans avait été guéri d'une coxalgie par l'application d'un cautère; mais comme on avait plusieurs fois excité ce cautère avec de la poudre épipastique, il souffrait beaucoup; les douleurs cessaient aussitôt que je le magnétisais. La mère ayant essayé de le magnétiser pour l'endormir le soir, elle réussit aussi bien que moi; l'enfant lui disait : « continue, maman, cela me fait du bien. »

J'ai vu des enfans faibles, pâles, maigres, ayant le ventre très-dur et très-gonflé, enfin, dans un état d'atrophie, et chez lesquels le carreau était très-avancé, se rétablir en peu de

temps par le magnétisme. La digestion et la nutrition s'opéraient, le corps prenait de l'embonpoint, les muscles se fortifiaient, et la croissance arrêtée se développait parfaitement.

Quelques personnes prétendent que le magnétisme agit seulement sur les nerfs; mais quand cela serait, qu'en pourrait on conclure? Agir sur les nerfs, n'est-ce pas agir sur tout l'organisme? Les nerfs ne sont pas isolés dans le corps : ils sont les organes essentiels de la vie animale.

Quoique le magnétisme agisse plus évidemment et avec plus de succès dans toutes les nevroses et particulièrement dans 'épilepsie, les convulsions, etc., son action curative se montre également dans les maladies des autres systèmes et même dans les lésions organiques. Je l'ai vu guérir parfaitement des maladies de différens genres, et j'ai toujours remarqué qu'il agissait sur les enfans avec plus de promptitude, de force et de succès.

Je me souviens avec plaisir d'une cure dout j'ai été témoin, et qui m'étonna par sa rapidité.

C'est celle d'une fille de deux ou trois ans. Cette enfant paraisait bien nourrie, elle avait de

l'embonpoint: mais elle ne pouvait se tenir sur ses jambes; lorsqu'on la mettait debout, les genoux ployaient, elle tombait et se mettait à pleurer. Les membres étaient pourtant bien faits; seulement les muscles paraissaient lâches et mous. La seconde fois qu'elle fut magnétisée elle se tint debout, et le troisième jour elle marcha très-bien.

Parmi les maladies dont j'ai vu guérir des enfans par le magnétisme, je puis citer des paralysies des membres, des érysipèles, des maladies de peau, comme dartres, etc., des catharres pulmonaires opiniâtres, et qui faisaient craindre la phtysie muqueuse, des gonflemens des glandes, des dévoiemens, des vomissemens convulsifs, des maladies des yeux, comme inflammations des paupières, inflammations scrophuleuses de la cornée, endurcissemens des glandules de la paupière, et surtout des taches et des leucomes sur la cornée. Dans ce cas la manière dont la nature aidée par le magnétisme rétablit l'organisation de la cornée m'a paru très remarquable. Il se forme d'abord un point d'inflammation autour duquel se montrent de petits vaisseaux rouges; quelque temps après ces vaisseaux rouges disparaissent, et le leucome

est devenu plus mince en cet endroit ; enfin le leucome devient transparent, et le malade voit d'autant mieux à mesure que la transparence augmente.

Les effets du magnétisme ne sont pas moins surprenans dans les difformités du thorax et des autres os, produites par le rachitis. J'ai vu un enfant chez qui une déviation assez considérable de l'épine dorsale diminua de deux ou trois pouces pendant un traitement d'environ trois mois.

Dans les douleurs violentes de la tête, dans les migraines, dans l'hydrocéphale, dans la surdité, j'ai observé des crises très-remarquables par des secrétions et des écoulemens des oreilles, des yeux, du nez, et même par la salivation.

J'ai vu des enfans sourds qui n'entendaient que les sons produits par M. Wolfart, quoiqu'il ne fussent point en somnambulisme. Je pourrais ajouter beaucoup de faits à ceux que je viens de citer, mais en voilà assez pour engager les médecins à observer les effets du magnétisme, et les mères à l'employer pour leurs enfans. Il nous reste beaucoup à faire pour découvrir les loix générales du magnétisme, pour en classer les phénomènes, pour les ramener à une théorie générale : c'est

l'ouvrage du temps ; mais l'efficacité du magnétisme est aujourd'hui bien constatée : la vérité ne peut manquer de triompher des obstacles et des contradictions, le nombre des prosélytes augmente, celui des antagonistes diminue ; et la postérité bénira la mémoire de ceux qui ont propagé une connaissance si utile à l'humanité.

SUR L'ÉTAT DU MAGNÉTISME EN ALLEMAGNE,

ET SUR LE TRAITEMENT PRÉTENDU ÉLECTRIQUE DE M. SOHERR, A VIENNE,

PAR M. FERDINAND MUCK.

(Docteur en médecine et en chirurgie de Rothenbourg, sur le Tauber, en Bavière.)

Le magnétisme étant très-répandu en Allemagne, et les guérisons merveilleuses qu'il a quelquefois opérées ayant excité l'étonnement, des enthousiastes l'ont présenté comme un remède souverain pour toutes les maladies. Pour prévenir à la fois et les suites de cette erreur, et l'abus que des ignorans pourraient faire d'un moyen bon en lui-même, les gouvernemens prussien, bavarois et autrichien ont jugé à propos de réserver exclusivement la pratique du magnétisme à des hommes qui,

après avoir fait leur cours d'études dans les écoles et dans les hôpitaux, et avoir subi leur examen, ont été reçus docteurs en médecine, et qui ont par conséquent des droits à la confiance publique.

Je pense qu'on aurait mieux fait d'ordonner que le magnétisme ne serait exercé que sous la surveillance d'un médecin. On en eût ainsi évité l'emploi secret, qui présente beaucoup d'inconvéniens, et l'on en aurait rendu l'usage bien plus facile. Il y a peu de médecins qui puissent se vouer constamment à une pratique qui exige non seulement beaucoup de temps, de persévérance et d'exactitude, mais encore une constitution physique parfaitement saine, et une grande tranquillité d'esprit; tandis qu'on trouvera toujours un parent ou un ami qui seront disposés à rendre ce service d'humanité sous la direction d'un médecin.

Celui-ci sera capable de juger des effets du magnétisme, d'indiquer les procédés les plus utiles selon les circonstances, de prescrire les remèdes qu'il convient de lui associer, de distinguer les crises qu'il produit de celles qui sont la suite de la maladie, de décider le parti qu'il faut prendre dans le cas où les symptômes deviendraient ef-

frayans. Si le malade entre en somnambulisme, le médecin saura l'interroger; il pourra entendre parfaitement ses réponses, en apprécier la justesse, et décider si ce que le somnambule dit de l'état de ses organes, porte le caractère d'une véritable clairvoyance; il s'opposera enfin à toutes les expériences de curiosité, auxquelles les personnes qui ne sont pas assez instruites se laissent si facilement entraîner.

Cependant le magnétisme se propage en Allemagne de la manière la plus satisfaisante; presque par tout on s'y livre en silence comme à tout ce qui est vraiment bon; seulement dans quelques villes on l'a profané en montrant les somnambules en public, et en faisant sur eux des expériences pour satisfaire la foule des curieux : par là on a aggravé les maladies sans convaincre les incrédules; mais j'espère que mes chers compatriotes, devenus sages par l'expérience, éviteront désormais ces spectacles dont le but et les moyens paraissent également équivoques. Le magnétiseur ne doit s'occuper que du bien de ses malades; la prudence et le désintéressement ne sont pas moins nécessaires à ses succès que le zèle et la conviction.

M. Wolfart, à Berlin, a, comme vous savez, un traitement fort nombreux; il en permet l'entrée à tout le monde, afin qu'on puisse s'assurer par soi-même des effets du magnétisme : seulement il a soin d'écarter les malades trop sensibles, lorsqu'il reçoit des étrangers. Il désire que ceux qui veulent fixer leur opinion assistent à plusieurs séances; c'est ce qu'il n'obtient pas toujours; plusieurs de ceux qui ont été conduits chez lui par la curiosité ne reviennent point : les uns parce que n'ayant considéré que les dehors de la chose, ils ne la jugent pas digne d'attention; les autres parce qu'ils ont peur d'être convaincus. Cependant les antagonistes du magnétisme n'osent plus en nier la réalité : voyant qu'ils ne peuvent en arrêter les progrès, ils prennent le parti de se taire. Le nombre des partisans de cette découverte augmente tous les jours, et l'on compte parmi eux des médecins très-éclairés, et qui, certainement, n'admettent rien qu'après l'examen le plus sévère. Le magnétisme ne périra jamais; et les lumières qu'il a déjà répandues auront une influence salutaire, non seulement sur la médecine, mais sur plusieurs branches des connaissances humaines.

Des personnes de tout âge se rendent au traitement de M. Wolfart : il est remarquable que les enfans en éprouvent sur-tout d'heureux effets (1).

Quelques personnes qui ont étudié le magnétisme depuis plusieurs années, ont publié des ouvrages remplis de détails très-curieux et très-exacts. Je crois cependant que ces écrits ont paru trop tôt, qu'ils sont trop répandus, et qu'ils ont induit en erreur ceux qui n'avaient pas les connaissances nécessaires pour saisir l'enchaînement des faits, et pour n'en tirer que des conséquences justes.

Les faits rapportés dans ces ouvrages sont pour la plupart relatifs aux maladies chroniques, parce qu'on n'a eu recours au magnétisme qu'après avoir épuisé les ressources de la médecine ordinaire ; aussi est-il souvent arrivé que l'emploi trop tardif du magnétisme n'a pas eu le succès qu'on en attendait.

Il n'y a aucun traitement aussi nombreux que celui de M. Wolfart ; et il y en a peu dans

---

(1) Il y avait ici sur le traitement des enfans, des détails que nous avons jugé à propos de supprimer, parce qu'ils sont les mêmes qu'on vient de lire dans l'article précédent. (S. M.)

le même genre, c'est à dire où l'on agisse à la fois sur plusieurs malades réunis dans une même salle : le baquet n'est employé que dans quelques endroits, et l'on a rarement fait usage des arbres magnétisés.

Beaucoup de médecins regardent le somnambulisme comme une maladie nerveuse : aussi la plupart des magnétiseurs ne recherchent point cette crise ; mais si elle se présente, on en profite, et l'on suit le somnambule avec beaucoup de vigilance. Ordinairement on ne consulte les somnambules que sur leur propre santé ; ou si on les interroge sur les maladies des autres, c'est avec beaucoup de précautions ; leurs jugemens ne sont point regardés comme des oracles, et l'on s'est souvent aperçu qu'ils donnaient pour leur manière de voir celle de leur magnétiseur.

Dans plusieurs circonstances, le somnambulisme s'est développé spontanément chez des personnes qui n'avaient point été magnétisées : cette crise nerveuse a été examinée avec la plus grande attention, et les phénomènes qu'elle a présentés ont conduit aux résultats les plus instructifs et les plus curieux.

La pratique du magnétisme était défendue

en Autriche, lorsque j'y ai voyagé en 1816; cependant plusieurs médecins l'employaient en secret, et ils faisaient un bien infini : quelques uns cachaient le magnétisme sous une forme étrangère, pour guérir les malades, sans qu'on pût leur reprocher d'employer un moyen proscrit. De ce nombre était, à ce que je crois, M. Soberr, homme de mérite, et médecin très habile. Son traitement, qu'il disait électrique, et qui m'a paru magnétique, était extrêmement singulier, et je l'ai vu guérir les maladies les plus opiniâtres ; je l'ai suivi avec soin pendant la dernière quinzaine de mon séjour à Vienne, et M. Soberr a eu la complaisance de me montrer les détails de son appareil, dont je vais vous donner la description.

Le lieu où se réunissent les malades, est un salon entouré de trois côtés d'une grille de fer et parqueté en fer ; dans l'intérieur de cet espace sont des fauteuils en fer adossés à la grille. Quand les malades se sont assis dans ces fauteuils, une servante apporte à chacun d'eux un bonnet de fer, puis des cuirasses, des brassards et des cuissards en fer pour couvrir les parties souffrantes. A toutes les pièces de cette armure, sont jointes des chaines par lesquelles

on les attache à la grille derrière les fauteuils. Les malades viennent chaque jour, et ils restent ainsi armés pendant une heure dans les fauteuils; on leur permet de lire ou de faire la conversation. Aux quatre coins de la grille se trouvent quatre grands coffres de bois bien fermés, et qu'on dit n'avoir jamais été ouverts: de ces coffres sortent des barres de fer et des chaînes qui communiquent avec les malades, et avec des bouteilles remplies d'eau de source. Ces bouteilles sont placées sur une grille de fer qui forme une tablette le long de la grande grille; elles sont armées chacune d'une petite barre d'étain ou de zinc qui plonge jusqu'au fond, et dont l'extrémité qui sort par le gouleau tient à la chaîne de fer qui part des coffres : cette eau reste deux jours dans les bouteilles, et l'on voit se déposer au fond une petite quantité de sédiment blanc. M. Soberr fait boire de cette eau à ses malades pendant la séance; il en envoye même en quantité dans toutes les parties de la monarchie autrichienne.

Quoique les fauteuils soient continuellement occupés par les malades, M. Soberr n'est pas toujours présent; il se contente de venir de temps en temps, et il s'entretient

amicalement avec eux. Au traitement électrique ou magnétique M. Soherr joint quelques remèdes, comme des onguents pour frotter les parties douloureuses, des pilules de sa composition. Ces remèdes ne se vendent que chez un seul apothicaire de Vienne.

Tous les malades que j'ai consultés sur l'effet du traitement, m'ont dit que, depuis qu'ils le suivaient, leur état s'était considérablement amélioré: la plupart étaient atteints de maladies chroniques, telles que des hydropisies, des paralysies, des obstructions, des engorgemens de la poitrine ou du bas-ventre; je me suis assuré que plusieurs avaient été guéris.

Je dois ajouter, que dans la cour de la maison de M. Soherr, il y a trois balustrades en fer, une à chaque étage; et que toutes trois communiquent entre elles par une chaîne de fer qui s'attache à une barre de fer de deux pouces de diamètre, laquelle traverse le mur, passe dans la chambre qu'habite M. Soherr, et finit dans le salon que je viens de décrire, en communiquant par des chaînes à toutes les autres pièces de fer.

Ayant demandé à M. Soherr l'explication de cet appareil, il me dit que ses malades étaient guéris par l'électricité, mise en mou-

vement par les quatre électrophores, et par l'oxigène de l'air atmosphérique qui pénètre dans les barres de fer, et qui, au moyen des chaînes, influe sur les malades et sur l'eau qui est dans les bouteilles.

Selon lui, l'oxigène de l'air se meut le long de la barre de fer qui de la cour entre dans le salon, après avoir passé dans sa chambre, et met en mouvement l'électricité dans les quatre électrophores (qui depuis plusieurs années n'ont été ni frottés ni ouverts); et cette électricité suit les barres de la grille et les chaînes pour se porter sur les malades et sur l'eau. Je ne puis me contenter de cette explication, et je ne pense pas que M. Soherr l'adopte lui-même.

Je me suis assis dans un des fauteuils, et je n'ai senti absolument aucune influence électrique : il est cependant certain qu'il y a un mouvement, une action qui pénètre les malades et qui les guérit.

Je crois que les coffres, chaines, grilles, armures chevaleresques, etc., sont magnétisés, ainsi que l'eau (que M. Soherr nomme *eau électro-magnétique*); je crois aussi que les remèdes contribuent au rétablissement des malades.

Le gouvernement ayant prohibé le magnétisme, M. Soherr n'aura pas voulu m'expliquer la chose à fond. Je soupçonne qu'il influe magnétiquement sur ses malades, lorsqu'il est dans une pièce à côté, et que les quatre coffres sont des baquets ou réservoirs magnétiques. La belle saison, le repos, la confiance, concourent peut-être aussi au soulagement des maladies chroniques.

Les médecins qui ont suivi le traitement de M. Soherr plus long-temps que moi, pourront répondre à plusieurs questions qui se présentent naturellement à l'esprit; et M. Soherr lui-même, pourra bien, aujourd'hui que la pratique du magnétisme n'est plus interdite aux médecins, nous donner une explication satisfaisante des phénomènes qui se présentent à son traitement.

TRAITEMENT MAGNÉTIQUE D'UNE HÉMIPLÉGIE.

LE nommé Abraham (domestique de M. Melnikoff), âgé de quarante huit ans, se trouvait vers la fin de l'année dernière à Smolensk pour les affaires de son maître, lorsqu'il eut une attaque de paralysie, pendant qu'il prenait un bain d'étuve. Le bras et la jambe gauches avaient presque perdu la faculté de se mouvoir, et la langue était tellement embarrassée, qu'il avait beaucoup de peine à articuler, et que souvent il ne lui était pas possible de se faire entendre. C'est dans ce triste état qu'Abraham fut ramené à la campagne de M. Melnikoff, dans mon voisinage.

Le docteur B. lui mit un cautère au bras gauche, et entreprit le traitement magnétique de ce malade dans son domicile, vers le 22 ou 23 janvier de l'année courante. Abraham, amené bientôt au second degré, ou en demi-crise, éprouvait déjà du soulagement, lorsque le médecin me demanda la permission de faire

conduire cet homme chez moi, pour y continuer la cure magnétique. Elle fut reprise ici dans les derniers jours de janvier, et M. B. fit usage alternativement du baquet et de la manipulation. La transpiration provoquée de l'une et de l'autre manière lui faisait beaucoup de bien, il s'endormait facilement; ses yeux se collaient, mais le médecin ne put parvenir à en obtenir quelques réponses pendant son sommeil. Abraham se réveillait en sursaut dès que M. B. lui adressait la parole. Cependant il ne pouvait pas ouvrir les yeux sans le secours de son magnétiseur. J'ai assisté plusieurs fois à ces demi-crises.

Le 3 février, le médecin, appelé par d'autres malades, fut obligé de s'éloigner du paralytique, qui se trouva assez soulagé pour se faire reconduire chez son maître. Il revint ici le 7 au soir, et le traitement recommença le 8, après une interruption de quatre jours. Il a été placé au baquet le 8, le 9 et le 10.

Le 11, en l'absence du médecin (qui m'avait prié de le remplacer), je commençai à traiter le malade par la seule manipulation. Il trouva mon action beaucoup plus puissante, et répondit à mes questions sans se réveiller. Je lui donnai deux séances ce jour là et les suivans.

Le 12 au soir, Abraham s'endormit par la seule application de mon anneau magnétisé sur son cœur, pendant que je restais dans la chambre attenante.

Le 13 au matin, le paralytique fut endormi par le même anneau dans un pavillon détaché de la maison, où j'étais resté.

Dans la soirée, l'anneau produisit le même effet pendant que j'étais en visite chez une de mes parentes, à 20 *werstes* ou 5 lieues du château.

Le 14 au matin, de même, pendant que j'étais encore chez cette dame.

Le 15, Abraham, entièrement guéri, marchant bien et parlant distinctement, est retourné chez son maître, où je l'ai revu le 25 en état de santé parfaite.

Cet homme était somniloque imparfait. Son sommeil était assez profond, mais le don de la clairvoyance ne s'est point développé en lui.

Le comte DE PANIN.

Le $\frac{\text{26 avril}}{\text{8 mai}}$ 1813.

P. S. L'homme dont il est question dans le rapport de ce traitement, a continué à jouir d'une bonne santé pendant deux mois; mais

pendant les dernières fêtes de Pâques, il a eu consécutivement trois attaques d'épilepsie, qu'il attribue lui-même à une intempérance dans la boisson. Son maître m'ayant prié de l'admettre de nouveau au traitement magnétique, j'y ai consenti. Il n'a pas eu une seule convulsion depuis 9 jours, c'est-à-dire, depuis qu'il a repris le traitement : il se loue beaucoup des bons effets du magnétisme, qui le plonge à chaque séance dans un profond sommeil ; mais il lui reste un tremblement à la jambe, et le traitement continue.

On rendra compte du résultat.

VARIÉTÉS.

Madame la marquise de ***, aveugle depuis trois ans, a été magnétisée pendant six mois par un membre de notre Société, qui nous avait annoncé qu'elle recouvrerait la vue. Cette annonce s'est réalisée au mois d'octobre; et madame la marquise a bien voulu venir à notre réunion, chez M. le marquis de Puységur, pour rendre témoignage de son entière guérison, et nous en raconter les circonstances. Nous croyons ne devoir entrer aujourd'hui dans aucun détail, parce qu'elle nous a promis d'écrire elle-même, et de signer l'histoire de son traitement qui a présenté des phénomènes très-remarquables, et qu'elle consent à ce que cette histoire soit publiée dans un des prochains numéros de notre Bibliothèque.

Le même membre de notre Société, a entrepris de magnétiser un militaire privé de la

vue depuis six ans, par un coup de feu qui a emporté l'œil gauche, et tellement paralysé l'œil droit, que la lumière la plus vive n'y fait pas la moindre impression. Le magnétiseur a des raisons d'espérer que son zèle sera récompensé, et qu'il parviendra à rendre l'œil droit à ce brave militaire. Nous rendrons compte, dans la suite, du succès de ce traitement.

Nous pensons que le programme du prix proposé par l'académie de Berlin, pour le meilleur Mémoire sur le maguétisme, doit se trouver dans notre Bibliothèque. N'ayant pu nous procurer les gazettes de Berlin, pour le traduire sur le texte original, et présumant que la traduction qui se trouve dans le Moniteur est exacte, nous allons l'insérer ici:

Extrait du Moniteur du 22 octobre 1818.

Programme adressé par un ordre du cabinet à l'académie de Berlin, pour ouvrir, par sa publication, un cours relatif au magnétisme animal.

Les phénomènes connus sous le nom de *magnétisme animal*, fixent depuis long-temps l'attention des médecins et des physiciens, sans faire néanmoins cesser

le partage des opinions. Il est à désirer que ces phénomènes soient présentés dans un rapprochement tel qu'il en résulte un jugement définitif. On ne se dissimule point que ce problême est d'une grande difficulté, parce que les phénomènes dont il s'agit ne comportent point cette méthode de réitération constante et suivie des mêmes expériences qui, dans plusieurs autres branches de la physique, conduit l'observateur habile et patient à des approximations de plus en plus précises. L'état actuel des sciences, et le grand nombre de faits qui ont été rélatés, pourraient néanmoins faire espérer un résultat précis, si une critique judicieuse déterminait les divers degrés de croyance que méritent ces relations, et coordonnait ces faits nouveaux tellement qu'ils se liassent à ceux anciennement connus, et nommément aux phénomènes du sommeil, des songes, du somnambulisme et des diverses affections nerveuses.

On désire une exposition de ces faits telle, qu'elle les dépouille de tout merveilleux, en les montrant soumis, comme tous les autres phénomènes, à des lois certaines, et non point isolés et hors de toute liaison avec les autres phénomènes des êtres organisés. Chacune des questions à traiter devra être posée avec précision, afin de conduire à une réponse également précise. Il a paru le plus convenable de laisser ceux qui entreprendront la solution de ce problême, maîtres d'en établir et d'en coordonner les questions particlles à leur gré.

Le magnétisme animal peut sans doute être envisagé comme un phénomène de physique pure; mais on n'exclut point de l'objet de ce concours la question de ses applications possibles, et du mode de ces applications

à l'art de guérir. On désire bien plutôt que ceux qui se sentiront juges compétens, ne négligent point cette face de la question.

Les pièces destinées au concours doivent être arrivées avant le 15 octobre 1820, à l'adresse de l'académie des sciences, qui est chargée d'en soigner la publication.

Un prix de trois cents ducats sera assigné au Mémoire auquel l'académie aura donné la préférence.

L'usage est d'acompagner les écrits destinés au concours, d'un billet cacheté, contenant, sur la devise du Mémoire, le nom de l'auteur.

Élémens du Magnétisme animal, ou *Exposition succincte des procédés, des phénomènes et de l'emploi du Magnétisme*; par M. de Lausanne. Paris, chez J. G. Dentu, in-8°, 1818. Prix 2 fr., et 2 fr. 50 c. *franc de port.*

Ce petit ouvrage est d'un homme qui, ayant embrassé toute l'étendue de son sujet, a su choisir et rapprocher les principes les plus essentiels. Il est remarquable par la clarté, l'élégance et la précision. Nous invitons nos lecteurs à se le procurer, et à le communiquer aux personnes qui voudront bien faire le sacrifice d'une demi-heure pour avoir une idée nette du maguétisme, de ses effets, et des moyens d'en faire usage.

L'auteur dit dans son avant-propos : *Ce n'est point aux magnétiseurs qu'est destiné cet écrit; il ne leur apprendrait rien qu'ils ne sachent parfaitement.* Sans doute ils n'y apprendront rien sur les procédés, sur les effets, etc.; mais ils y trouveront des principes qui conduisent à une théorie satisfaisante. La distinction des nerfs en deux systèmes, le cérébral et le viscéral, est connue, et le savant Reil a caractérisé les deux ordres

de sensations qui leur appartiennent ; mais nous ne croyons pas qu'on s'en soit encore servi pour classer et expliquer les phénomènes du magnétisme.

Les considérations générales qui terminent cet écrit sont d'un ordre élevé. En indiquant les vérités sur lesquelles la connaissance du magnétisme doit répandre une nouvelle lumière, et les erreurs qu'elle peut détruire, l'auteur montre quelle différence existe entre les phénomènes magnétiques et les autres phénomènes de la nature, et pourquoi ces deux ordres de phénomènes ne peuvent être examinés par la même méthode ni ramenés aux mêmes lois.

Il nous paraît que l'auteur n'a point assez expliqué sa pensée, en donnant la nomenclature des maladies guéries par le magnétisme (1). Cet agent n'a pas, comme les remèdes, une efficacité déterminée pour certains cas particuliers. Ce n'est point telle ou telle maladie, c'est tel ou tel individu qu'il guérit, en aidant la nature et facilitant les crises. Parmi les maladies qui ne sont point incurables à cause d'un vice organique, il n'en est aucune dont il ne puisse triompher ; mais on n'est jamais sûr de réussir sur un malade qui n'a point encore été magnétisé. On guérira telle personne d'une fluxion de poitrine, on ne parviendra pas à dissiper un rhume chez telle autre. Il est cependant très-rare qu'on n'obtienne pas quelque succès. On est sûr de ne faire aucun mal en prenant les précautions convenables, et ces précautions sont parfaitement indiquées dans le petit ouvrage que nous annonçons.

DELEUZE.

---

(1) Les relations de traitemens qui démontrent la puissance, le mode d'action et l'efficacité du magnétisme, formant une collection très-volumineuse, ce sera rendre un grand service, d'extraire et de publier ce qu'elles offrent de plus instructif.

ANALYSE DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

Bersuch einer darstellung des animalischen Magnetismus, etc. (Du Magnétisme animal, comme moyen curatif. *Par M. Kluge, professeur d'accouchement à l'École de médecine et de chirurgie à Berlin; imprimé à Vienne, en* 1815, 511 *pages.*)

SUIVIE DE QUELQUES RÉFLEXIONS,

PAR M. LE COMTE DE REDERN.

Pour bien comprendre la théorie de M. Kluge, il est nécessaire d'avoir quelque idée des ouvrages de Bichat, et surtout de sa division de la vie, en vie organique et vie animale; et de celle du système nerveux en système cérébral et système des ganglions. Il ne sera pas tout-à-fait inutile de rappeler brièvement cette partie de sa doctrine au souvenir du lecteur.

Le végétal est le canevas de l'animal : il a la vie intérieure ou organique; l'animal y

joint la vie extérieure ou animale, par laquelle il existe hors de soi, c'est-à-dire, qu'il se meût volontairement, qu'il sent, perçoit, réfléchit et communique par la voix. Deux ordres de fonctions, l'un de l'extérieur du corps vers le cerveau, l'autre du cerveau vers les organes de la locomotion et de la voix, composent la vie animale. Deux ordres de fonctions, l'un d'assimilation, l'autre d'excrétion, composent la vie organique. L'ordre d'assimilation résulte de la digestion, la circulation, la respiration et la nutrition ; l'ordre d'excrétion, de l'absorption, la circulation, l'exhalation et la secrétion.

La sensibilité dans la vie organique, est de recevoir une impression; dans la vie animale, de la recevoir et de la rapporter à un centre commun.

Le système sanguin est le centre de la vie organique; le cerveau, le centre de la vie animale.

Le système nerveux comprend deux subdivisions; le système cérébral et celui des ganglions. Les ganglions sont de petits nœuds nerveux placés intérieurement des deux côtés de la coloune dorsale, et qui communiquent entre eux par deux filameus nerveux assez

gros qu'on a appelé le grand sympathique : celui-ci communique, ainsi que les ganglions, avec la moëlle épinière. Les nerfs qui proviennent des ganglions, se distribuent principalement dans les viscères qui servent aux fonctions de la vie organique, et qui n'en reçoivent presque point du cerveau. Ces ramifications nerveuses forment çà et là de petits nœuds ; et dans le système abdominal des enlacemens ou *plexus*, entre lesquels le plexus solaire est le plus considérable.

On a cherché un centre épigastrique dans le diaphragme, le pylore, le plexus solaire, etc. Mais ce centre ou foyer, a son siège dans tous les viscères de la vie organique qui sont assez près les uns des autres ; et les petits systèmes nerveux qui procèdent des ganglions, sont indépendans entre eux, ainsi que du grand système cérébral.

Les nerfs qui partent du système cérébral, se distribuent principalement à la superficie du corps et dans les parties susceptibles de mouvemens volontaires. C'est par eux que nous recevons les impressions des objets extérieurs, et que la volonté agit sur le corps. Les ramifications nerveuses du système cérébral et du système des ganglions, se mêlent

cependant, et s'anastomosent entre elles dans toute l'organisation.

Analyse.

L'ouvrage de M. Kluge est divisé en deux parties, la partie théorique et la partie pratique. La première contient trois sections.

1° Histoire du Magnétisme;

2° Exposition des phénomènes magnétiques;

3° Examen des phénomènes et de leur liaison comme effets, avec le magnétisme.

La seconde partie contient les procédés, et se divise aussi en trois sections.

1° Quelles sont les conditions nécessaires pour que le magnétisme ait une action efficace?

2° Quels sont les procédés et les manipulations les plus convenables?

3° Pour quels sujets cette action est-elle salutaire?

Partie théorique.

La première section présente trop peu d'intérêt pour s'y arrêter.

La seconde traite des phénomènes du magnétisme.

M. Hufeland établit trois états principaux, produits par le magnétisme.

1° Etat physico-magnétique sans affection du moral ou de l'âme;

2° Affection de l'âme ou du moral avec cessation de l'action des sens;

3° Affection de l'âme ou du moral, avec développement et exaltation du sens intérieur.

Ces trois états, divisés chacun en deux dégrés, donnent six dégrés successifs.

1° Augmentation de la chaleur, de la transpiration, de la coloration et du sentiment de bien-être; sommeil naturel que le bruit ou tout autre cause ordinaire fait cesser; le patient rouvre les yeux sans la moindre difficulté;

2° Augmentation de ces phénomènes, augmentation de la circulation et de la respiration, pesanteur des paupières, impuissance de rouvrir les yeux lorsqu'ils viennent à se fermer. Les sens restent en action; la vision n'a cependant plus lieu, lorsque les paupières sont fermées. Il y a conscience entière du monde extérieur.

3° Etat soporeux, quelquefois torpeur complette. L'action de l'ouïe a cessé. Il n'y a ni connaissance du monde extérieur, ni souvenir après le réveil.

4° Il y a cessation de l'action des sens, excepté celui du tact. Si les yeux restent ouverts, ils sont retournés de manière à ne plus laisser voir la pupille ; et si celle-ci est visible, elle a perdu sa faculté contractile. La région épigastrique devient le centre de la sensation, le sens intérieur entre en exercice, et la clairvoyance commence. Le somnambule a la conscience de soi, il a une vue particulière qui reconnait les formes et les couleurs; il dépend de son magnétiseur, qui devient son moyen de communication avec les objets extérieurs, avec lesquels il faut le mettre en rapport magnétique, pour qu'il en ait la perception ;

5° Le somnambule apperçoit son intérieur qu'il voit transparent et pénétré de lumière ; il voit la maladie et les remèdes nécessaires, il prévoit les crises. Il voit de même l'intérieur de ceux que son magnétiseur met en rapport avec lui ; il sent la réaction de leurs maux, il voit les remèdes, et prévoit les crises. Il a le sentiment des sensations de son magnétiseur, il participe à ses maux comme par une espèce de transmission physique. Ses facultés intellectuelles augmentent, il éprouve un sentiment de bien-être extraordinaire et presque de béatitude ;

6° Le somnambule voit à distance, il voit le passé et l'avenir, il voit la pensée. Il est en relation avec la nature entière, avec tous les objets de sa pensée, de celle de son magnétiseur et des personnes avec qui on le met en rapport. Toutes ses pensées sont nobles, grandes et pures. Il dépend complettement de la volonté de son magnétiseur, qui agit à distance sur lui.

Il ne reste aucun souvenir daus l'état de veille, du somnambulisme du 4^e^, 5^e^ et 6^e^ dégrés.

Chacun des dégrés supérieurs comprend les facultés des dégrés inférieurs; il existe encore un dégré plus élevé, l'extase, dans laquelle l'homme est dénué de sentiment apparent; il rentre tout-à-fait en lui-même et semble réduit à la vie organique. Cet état, dont il ne reste aucun souvenir, même dans le somnambulisme subséquent, dégénère facilement en dérangement d'esprit.

Explication du somnambulisme.

La vie consiste dans la réunion de toutes les actions particulières en *une* action organique. Il faut par conséquent un point cen-

iral dans l'organisation. Le système nerveux est le moyen de réunion de toutes les actions organiques particulières, et le cerveau en est le point central. Les lésions de la moëlle allongée, du cervelet et de la partie inférieure du cerveau, sont mortelles; c'est par conséquent là que réside le foyer de l'action nerveuse. Les nerfs sont les conducteurs d'un fluide nerveux très-subtil, et Reil a supposé le premier qu'il formait une atmosphère sensible autour d'eux, qui donnait la sensibilité aux parties voisines. Humboldt l'a prouvé ensuite en faisant voir que le mouvement galvanique a lieu en n'approchant le métal qu'à cinq quarts de ligne d'un nerf, qu'il se communique malgré la section du nerf dont on a éloigné les deux parties à cette distance, et qu'il cesse par l'interposition d'une plaque de verre. L'extension de cette atmosphère dépend du dégré d'activité du système nerveux de l'individu.

Le fluide nerveux est l'intermédiaire entre l'esprit et le corps.

Girtanner et Ackerman ont prétendu que ce fluide avait pour principe l'oxigène absorbé dans l'acte de la respiration, et qui se séparait du sang dans le cerveau pour se distri-

buer dans le système nerveux. Aussi Haller a-t-il déjà observé que le cerveau reçoit huit fois plus de sang qu'aucune autre partie du corps.

Tréviranus pense que la moëlle des nerfs transmet la sensation, et que le cerveau réagit par la gaine ou tunique des nerfs. D'autres ont prétendu que chaque nerf est composé de deux filamens destinés à cette double fonction.

On sait que les ganglions forment un second système nerveux indépendant du système cérébral, et auquel un grand nombre d'enlacemens nerveux appartiennent. Ces enlacemens paraissent dispersés irrégulièrement: ils forment çà et là de petits nœuds ou ganglions, et sont plus nombreux auprès des gros vaisseaux. Le réseau nerveux supérieur qui accompagne l'artère, en est séparé par le tissu cellulaire; le réseau inférieur au contraire fait corps avec elle par beaucoup de petites ramifications. Ces réseaux nerveux augmentent à proportion que l'artère diminue de volume, afin d'augmenter sa vitalité.

On distingue un groupe principal par sa masse et son influence, c'est le plexus solaire. C'est là qu'aboutissent les nerfs de l'organe

de la voix ; les nerfs splanchniques, les plexus du diaphragme, de l'œsophage, du col, des poumons, du cœur, s'anastomosent avec lui à la partie supérieure ; ceux du bassin, des reins, des vaisseaux seminaux, du mésentère, à la partie inférieure. Il paraît un organe dominant dans le système des ganglions, et semble correspondre avec le système cérébral, surtout dans l'état de maladie, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommé *cerebrum abdominale*. Reil croit qu'il existe entre ces deux systèmes des nerfs de communication, qu'il nomme l'appareil semi-conducteur, dont les uns sont isolans, et les autres conducteurs dans l'état ordinaire, et qui changent réciproquement de fonctions dans un état extraordinaire.

Les nerfs du système cérébral ne forment pas de nœuds, le réseau en est plus régulier, plus en faisceaux ; ils ne pénètrent pas dans la substance des artères, et sont environnés de tissu cellulaire, afin que la faculté conductrice soit mieux déterminée vers le centre commun. Ils sont plus blancs, plus fermes et plus oxigénés que ceux du système des ganglions, qui sont d'un gris jaunâtre ou rougeâtre, plus mous, moins rubannés, moins oxigé-

nés, et par conséquent moins conducteurs. Les nœuds qui servent probablement de centres particuliers d'action, sont aussi isolans; en sorte que dans le système des ganglions; tout est disséminé et sans règle, et que la volonté n'y exerce pas d'action, par ce qu'il n'y a point de centre commun. Dans le système cérébral, au contraire, toutes les parties sont doubles et symétriques, et reviennent à l'unité dans le cerveau, en augmentant l'intensité d'action.

Le système cérébral sert aux fonctions de la vie animale, des sens et des muscles; le système des ganglions aux fonctions de la vie organique. Ils subsistent tous deux par la même force organique, et ils ont la même destination, celle de réunir tous les organes tant de la sphère de la vie animale, que de celle de la vie organique en unités dinamiques; avec la différence que dans celle-ci l'action de la nature est, pour ainsi dire, saturée par la production: en sorte que l'idée ne se réalise que par la chose produite, et reste non aperçue, tandis que dans l'autre elle se montre comme mouvement accompagné de volonté, et qu'elle arrive graduellement au rang des perceptions.

Dans l'état régulier de l'organisation, la

sphère de la vie plastique est séparée de celle de la vie motile; mais elles peuvent entrer en relation, lorsque des communications nerveuses isolantes deviennent conductrices.

Dans la sphère de la vie animale, une communication parfaitement libre entre les parties du système cérébral est la condition de la conscience du moi et de la personnalité. Il y a certainement sensation et perception dans le système des ganglions; mais chaque sensation se borne à l'organe particulier auquel elle se rapporte. L'impression des alimens sur l'estomac, du sang sur le cœur, etc. n'est pas aperçue, faute de centre dominant. Partout où il y a conscience de la perception et action de la volonté, comme par exemple à la naissance de l'œsophage, ou dans les organes de la respiration, de l'excrétion, des urines et des selles, les nerfs cérébraux concourent avec ceux des ganglions.

Reil croit que la sensation a son siége dans toute l'étendue du corps qui lui sert d'organe général; que les sens sont une puissance plus élevée de la sensation, et qu'ils ont par conséquent besoin d'organes particuliers qui les mettent en communauté avec le cerveau, et modifient les perceptions des objets sensibles.

On peut admettre comme principe des sensations une série d'organes, dont le premier terme constitue une espèce de pôle corporel, et le dernier un pôle intellectuel, qui est évidemment le cerveau. Quand au premier, on ne sait pas si c'est le foie ou le système des veines de la porte ; mais il doit se trouver dans la région des ganglions, et c'est lui qui constitue essentiellement le siége des passions. Les sentimens qu'une peine ou un plaisir corporel accompagne plus particulièrement, se trouvent sur sa limite ; les sentimens nobles vers le pôle opposé.

Lorsque le centre de la sphère animale acquiert la perception des sensations de la sphère organique, elles produisent des affections et des passions qui réagissent sur nos déterminations. Il s'établit un rapport inverse entre la partie intelligente et la partie sensible. Celle-ci devient déterminante, et l'autre déterminée; et la force vitale accumulée dans la sphère organique, se portant par l'appareil semi-conducteur sur la sphère animale, et refluant du cerveau sur les organes des sens et du mouvement, produit les gestes et le jeu de la physionomie. C'est par l'action des mêmes causes que les passions changent avec les pro-

grès de l'âge et les altérations successives de l'organisation. La sphère animale peut aussi agir par l'appareil semi-conducteur sur la sphère organique, dans un rapport inverse; et produisant une excitation particulière, devenir influente comme cause de santé ou de maladie.

La vie est la partie active des sphères animales et organiques. Les actes de la vie animale détruisent; ceux de la vie organique détruisent et reproduisent en même temps dans l'une et l'autre sphère. L'activité des sens, ainsi que des systèmes cérébraux, musculaires et lymphatiques, diminue pendant le sommeil; celle des organes de la nutrition et du système des ganglions augmente au contraire.

La vie organique est dans un antagonisme constant avec la vie animale; mais le système des ganglions paraît la source principale de la force vitale. Aussi existe-t-il dans certains animaux sans système cérébral, tandis que celui-ci ne saurait jamais exister sans l'autre. L'appareil semi-conducteur placé entre les systèmes du cerveau et des ganglions, est la ligne magnétique où la raison et les sens viennent aboutir de pôles opposés, dans l'état de santé. L'homme n'a pas la conscience des actions nerveuses en dessous de cette ligne.

La raison acquiert par conséquent une prépondérance décidée dans le cerveau, qui est l'organe des facultés supérieures, et pour ainsi dire le miroir dans lequel les sens et les sensations réfléchissent l'action de toute l'organisation. Mais l'appareil semi-conducteur n'est isolant que dans l'état de dénûment; dans d'autres circonstances, il peut au contraire mettre en communication la sphère animale et la sphère organique.

Le fluide nerveux tend à se mettre en équilibre proportionnellement avec la capacité croissante ou décroissante de chaque organe, selon le degré de leur activité. Pendant la veille, il tend de la périphérie au centre, et pendant le sommeil, du centre à la périphérie. Dans un état irrégulier, il peut y avoir surabondance, ou défaut général de fluide nerveux, ou bien une distribution disproportionnée dans les organes. Des agens qui augmenteraient outre mesure l'action des organes de la vie organique, occasionneraient une trop grande production de fluide nerveux, dont la surabondance cesserait cependant bientôt par l'augmentation de l'action vitale. Une contagion subite ou des causes affaiblissantes permanentes, pourraient en occasionner le défaut.

Ou ne sait pas si la qualité des nerfs ou du fluide nerveux est susceptible d'altérations.

On a vu plus haut, que chaque nerf est pourvu d'une atmosphère sensible; l'ensemble du système nerveux doit par conséquent aussi en avoir une, qui dépasse la superficie du corps, et dont l'étendue augmente ou diminue selon l'intensité de la force vitale et de la volonté de l'individu. L'effet du serpent à sonnettes sur les animaux, les commotions produites par les poissons électriques, les antipathies contre les chats, la baguette divinatoire, les sympathies, les antipathies en général, donnent de fortes présomptions à cet égard.

La perception des objets par les somnambules, l'action de la volonté du magnétiseur, même à distance, sont des preuves très fortes de l'existence de cette atmosphère vitale.

Mais pourquoi n'en voit-on l'effet que dans certains cas et certains individus?

Cela vient de ce que cette atmosphère ne procède que du système des ganglions, et qu'elle n'est point commune au système cérébral, avec lequel elle ne peut se trouver en communication que par l'intervention du premier, dont les réseaux nerveux se prolongent

probablement avec les artères jusqu'à la superficie de toute la peau. Plus la sphère organique domine dans l'organisation, plus les phénomènes qui indiquent une atmosphère sensible deviennent constans; ils le sont moins à mesure que la sphère animale prédomine davantage. Le polype et l'homme seraient les deux termes extrêmes de cette série. Les sensations transmises à l'homme par son atmosphère sensible, seraient moins vagues, s'il y avait liaison directe avec le système cérébral, et par conséquent lieu à perceptions distinctes. Ces phénomènes sont plus marqués pendant le sommeil, ainsi que le prouve une expérience assez facile à répéter. En approchant le doigt ou une baguette métallique à la distance de 6 à 12 lignes d'une personne endormie, et faisant des passes lentes à plusieurs reprises, afin qu'il n'y ait point de mouvement dans l'air ambiant, le sommeil se trouble, la personne frotte l'endroit correspondant à la passe, et finit par se réveiller.

Lorsque la force vitale accumulée se concentre dans la région de l'épigastre, on voit naître les phénomènes d'une perception exaltée, qui, selon le dégré d'influence réciproque des deux sphères, se montrent sous la forme

de pressentimens obscurs, ou de perceptions claires. Aussi toutes les sensations des somnambules se rapportent-elles à l'épigastre.

Le sommeil ordinaire, le noctambulisme, et le sommeil magnétique, ne constituent que trois dégrés différens. Il sera nécessaire de faire précéder l'examen du sommeil magnétique par celui du sommeil ordinaire. Dans celui-ci, la vie organique augmente d'intensité, ainsi que l'action du système des ganglions; l'action de la vie animale et du système cérébral est presque suspendue, et se borne peut-être à quelques régions du cerveau. Cet état de suspension n'implique cependant pas nécessairement le défaut de force vitale dans la sphère animale. Une simple augmentation d'activité dans la sphère organique suffit pour produire cet effet, en raison de l'antagonisme des deux sphères. C'est ainsi que l'action des alimens augmentant la vie organique dans le système digestif, provoque le repos de la sphère animale, qui peut aussi éprouver le même effet en écartant simplement les causes d'excitation extérieures et intérieures. L'action des facultés intellectuelles supérieures cesse ou n'existe plus qu'imparfaitement; la combinaison des idées, qui cependant se succèdent sans in-

terruption, n'a presque lieu que par association. L'imagination perd sa vivacité dans le sommeil le plus profond, mais elle ne cesse pas d'agir. Nous n'avons plus de puissance sur le système musculaire ; nous avons des idées, des sensations et des appétits indépendamment des objets extérieurs. Nous nous rappelons les rêves lorsqu'ils nous ont particulièrement intéressés, ou qu'ils se trouvent liés assez raisonnablement pour que l'entendement aide à en retracer le souvenir.

Quand l'imagination reprend un degré suffisant de vivacité, l'action musculaire se réveille ; et c'est ce qui a lieu chez le noctambule, qui n'a pas l'usage de ses sens, mais bien celui du système musculaire. A un degré moindre il ne fait cependant que parler, ou bien s'il agit, c'est hors de tout rapport avec les objets extérieurs. Si les sensations apportées dans cet état par l'atmosphère sensible au système des ganglions, et réfléchies vers le sensorium, deviennent plus claires, soit par l'action de la volonté ou d'une cause physique, le noctambule acquiert un nouvel organe qui met son imagination et ses actions en correspondance avec le monde extérieur. C'est le cas des noctambules qui, sans avoir l'usage de

leurs sens et malgré les ténèbres, lisent, écrivent, composent, jouent des instrumens, etc.

Dans ses degrés inférieurs, le sommeil magnétique ressemble au sommeil ordinaire et au noctambulisme. Le troisième dégré ressemble à un sommeil profond : l'action du système cérébral est diminuée, et celle du système des ganglions augmentée. Le quatrième dégré du somnambulisme rentre dans l'état du noctambulisme : l'action du système des ganglions est non seulement prépondérante; mais elle acquiert plus d'extension, de manière à ce que l'atmosphère sensible s'accroisse et rétablisse en partie la communication avec le monde extérieur, et que la coopération du système cérébral se décide.

Si l'action des ganglions devient encore plus puissante, le somnambule sort de l'état pareil au noctambulisme pour entrer dans l'état magnétique pur, et arrive à l'état de clairvoyance qui constitue le cinquième et sixième dégrés. L'idée qui, dans l'état ordinaire, ne se réalise que plastiquement dans le système des ganglions, arrive à la conscience du moi, et l'instinct se transforme en volonté. Le plexus solaire devient le sensorium général, le cerveau cesse d'être centre, et descend

au rang des ganglions au système desquels il se trouve incorporé. Les fonctions organiques s'exercent avec une grande prépondérance, puisque toute l'organisation est devenue un système de ganglions; les facultés intellectuelles entrent dans des rapports réciproques nouveaux, de nouvelles forces et de nouveaux phénomènes se développent.

La pesanteur des paupières, et la puissance singulière avec laquelle elles sont en quelque façon collées, provient de la liaison du ganglion qui sert de centre aux nerfs ciliaires avec le système général des ganglions, au moyen de différentes anastomoses avec le nerf intercostal, ainsi que le prouvent les accidens que la section du nerf intercostal produit à l'œil correspondant. L'ouïe reste plus long-temps sensible aux impressions extérieures, en raison de ce que sa structure organique a plus de consistance. Elle ne cesse probablement pas tout-à-fait d'agir, pendant le sommeil ordinaire; mais elle est entièrement inactive dans les dégrés supérieurs du somnambulisme, et c'est l'atmosphère sensible qui devient alors le conducteur des sons. Il en est de même du tact, de l'odorat et du goût, qui ne transmettent plus de sensations,

et dont l'organe magnétique général remplit les fonctions; car c'est une erreur de croire que dans cet état aucune perception arrive par les sens : c'est toute la surface du corps qui apperçoit par l'atmosphère sensible; et la perception devient d'autant plus claire, qu'on approche davantage l'objet de l'épigastre, c'est-à-dire, du plexus solaire devenu centre de tous les systèmes.

On pourrait demander comment les perceptions sont possibles sans organes appropriés. Il est aisé de lever cette contradiction, en faisant observer qu'il n'y a ni vision réelle des objets, ni audition réelle des sons; mais que ce sont des objets portés antérieurement à la connaissance de l'entendement par les sens, qui lui sont reportés en réveillant les impressions déjà existantes. Le somnambule ne pourrait par conséquent pas même acquérir la connaissance d'objets hors de la portée des sens, en supposant qu'il en eût la sensation; parce qu'il ne saurait comment s'en rendre compte, tout comme un aveugle ne saurait se faire une idée des couleurs. On voit combien les somnambules doivent tomber dans des illusions chimériques, lorsqu'on porte leur pensée hors de la sphère assignée à

l'homme. La clairvoyance des somnambules relativement à leur propre corps, n'est par conséquent pas une vision réelle, mais simplement une notion de l'existence de ses différentes parties; aussi disent-ils *sentir* plutôt que *voir*.

Cet état se produit peu à peu, et disparaît de même; mais on n'a point encore réussi à expliquer convenablement comment l'attouchement d'un homme peut produire des effets aussi extraordinaires. Wienholt prétend que, pour produire le sommeil magnétique, il suffit de transporter la force vitale du cerveau sur d'autres parties de l'organisation; ce que le magnétiseur exécute, en portant ses mains de la tête et des organes des sens aux parties inférieures. Gmelin a cependant produit le somnambulisme en faisant des passes de bas en haut; et Pezold en tenant simplement les pouces, de sorte que cette explication n'est nullement satisfaisante.

Le rapport du somnambule avec le magnétiseur ou avec d'autres personnes, provient de l'action réciproque des atmosphères sensibles, mises en contact.

Si l'un des systèmes nerveux a plus d'intensité d'action, et l'autre plus de susceptibilité,

les deux sphères sensibles se confondent et forment une quantité continue commune aux deux individus. L'individualité du somnambule est suspendue et subordonnée à celle du magnétiseur, dont la volonté et les sensations deviennent prédominantes. Les deux systèmes nervenx ne font plus qu'un, et cet état se fait même sentir quelquefois pendant la veille.

L'augmentation des facultés intellectuelles pendant le somnambulisme, tient à celle de l'activité des organes, mais non à un état plus parfait de l'âme : on voit une gradation analogue entre les différens âges de la vie, dans lesquels l'âme reste toujours la même. On ne parviendra probablement jamais à expliquer comment le somnambule voit la pensée du magnétiseur; on peut tout au plus présumer que la force vitale, que l'on doit regarder comme le produit le plus subtil de l'organisation, sert d'intermédiaire.

Comme cet ouvrage est élémentaire, il contient beaucoup de faits généralement connus qu'il serait inutile de rapporter; on se bornera à extraire ceux qui le sont moins ou qui méritent un examen ultérieur.

Les corps idio-électriques interceptent la

communication du fluide magnétique. On isole des corps magnétisés, en les ployant dans un morceau d'étoffe de soie.

L'action du magnétisme est plus forte, et le somnambulisme plus parfait, en mettant le magnétiseur et le magnétisé sur des isoloirs, semblables à ceux dont on se sert pour l'électricité.

La sensibilité des somnambules devient quelquefois si grande, qu'ils éprouvent une douleur insupportable par l'attouchement du magnétiseur, dont la présence leur devient même désagréable.

Lorsque les somnambules du quatrième dégré ne parlent pas, c'est ordinairement parce que la langue est roide et paralysée.

Les métaux sont particulièrement douloureux pour les somnambules, surtout lorsqu'on les porte à la région de l'estomac : l'or et le fer le sont moins que les autres, l'argent, le cuivre et le zinc au plus haut dégré. Deux métaux différens agissent encore plus fortement en les appliquant à des parties différentes du corps, et en les mettant en communication par un conducteur. L'action des métaux est en proportion des masses ; en masses plus considérables, ils excitent le chaud et le froid, un

goût amer, des convulsions, etc. Tardy-de-Montravel observe que le mercure d'une glace refléchit le fluide magnétique.

L'aimant affecte douloureusement les somnambules, surtout le pôle nord, qui produit souvent une paralysie qu'on fait disparaitre en faisant des passes à rebours avec le pôle sud. Ces effets ne sont cependant pas constans. Selon Fischer, toutes les substances médicales produisaient des sensations différentes sur le toucher d'un de ses somnambules, qui aimait beaucoup le souffre, et qui confondait toujours l'opium avec l'argent.

Hagenbach et Huber prétendent avoir produit le somnambulisme par la pile de Volta. Hufeland dit au contraire que le galvanisme empêche l'action du magnétisme animal, en les faisant agir conjointement.

Wienholt prétend avoir accéléré le somnambulisme en faisant concourir l'électricité avec le magnétisme animal; personne cependant n'est parvenu jusqu'à présent à distinguer par l'électomètre la moindre trace d'électricité dans le magnétisme animal, et il faut encore remarquer que les fluides électriques et magnétiques ne se mêlent pas.

Il rapporte qu'un somnambule a vu la ma-

ladie de son frère à plus de deux cent lieues de distance.

Nadler, Heineken, affirment que les somnambules du même magnétiseur s'aiment beaucoup, surtout pendant le somnambulisme, et qu'elles se communiquent la perfection et l'imperfection de leur somnambulisme. Heineken en avait deux qu'il fallait séparer pour venir à bout de les réveiller.

Nasse observe que les évènemens d'un accès de somnambulisme se retracent quelquefois la nuit suivante comme un rève, que le malade se rappelle dans l'état de veille comme un songe ordinaire.

Selon Gmelin, une somnambule sentait le goût du poivre, du sel, du vinaigre, etc., que le magnétiseur avait dans sa bouche; elle se sentait purgée et avait la diarrhée ou des vomissemeus, par communication et à distance, lorsqu'il prenait nne médecine ou un émétique; il lui était même venu une tumeur de la même manière.

Le même auteur rapporte une illusion très singulière comme méprise d'individnalité. Une jeune femme demeurant à Stutgard, lieu de sa naissance, tombait spontanément en somnambulisme. Elle s'imaginait alors qu'on l'a-

vait mise en pension à l'âge de deux ans dans un couvent à Paris où on l'avait élevée ; que les troubles de la révolution lui avaient fait quitter la France, et qu'étant revenue à Stutgard, elle y était tombée malade. Elle ne reconnaissait pas ses plus proches parens, parlait l'Allemand comme un Français qui commence à l'apprendre, et le Français comme les Françaises, dont elle avait alors toutes les manières.

Partie pratique du Magnétisme.

L'action la plus efficace du magnétiseur a lieu depuis l'âge de vingt cinq ans jusqu'à cinquante.

Il doit se prescrire comme une des règles principales de la pratique du magnétisme de n'agir que physiquement, et non par sa puissance intellectuelle, afin de ne pas habituer le somnambule à des influences trop délicates qui excitent sa sensibilité outre mesure, et l'exposent à ressentir des conséquences nuisibles d'influences plus grossières.

Le soufle et le regard ont une grande vertu magnétique ; la manipulation est cependant le procédé le plus ordinaire.

Le magnétiseur peut faire usage du plat, du revers et du tranchant de la main, ce qui produit trois manipulations différentes, la volaire, la dorsale et la marginale.

Le revers de la main ne produit aucun effet, et on ne doit le présenter qu'en revenant après une passe afin de ne pas nuire à l'effet, et de rester dans l'état d'indifférence.

La manipulation marginale est opposée à la volaire; elle se pratique en appuyant légérement le tranchant de la main en plan incliné du côté de l'index, et en faisant la passe en comprimant doucement la partie. On remonte ensuite par la manipulation dorsale, c'est-à-dire, en présentant le revers de la main. Gmelin s'en est servi le premier; il la regarde comme négative ou privative, et il croit qu'elle rend les nerfs et les solides inhabiles à conduire la force vitale. En la continuant sur un membre pendant quelque temps, on le rend successivement pâle, froid, insensible et enfin paralysé. Nasse dit avoir produit le même effet simplement par des passes à rebours.

La manipulation volaire se divise en palmaire et digitale. La manipulation palmaire se pratique avec le plat de la main, elle pro-

duit un sentiment de fraîcheur; la digitale au contraire, un sentiment de chaleur. Celle-ci peut avoir lieu avec les doigts étendus, contractés ou réunis en pointe, ou enfin avec le pouce, en fermant le reste du poing, ce qui constitue la manipulation pugnale simple, en réunissant de la même manière les revers des deux pouces l'un contre l'autre, on produit des effets très marqués. Ce procédé s'appelle manipulation pugnale double.

Pour de petites surfaces, on peut exercer avec le pouce seulement la manipulation palmaire, marginale et digitale. On compte, outre cela, trois manipulations différentes par la nature du mouvement, dont les deux premières servent à ce qu'on appelle *charger*, soit par le mouvement du bout des doigts seulement, soit en y joignant en même temps celui de la main entière; la troisième avec les doigts en évantail et à passes longues, sert à calmer; et le mouvement produit dans l'air ajoute à son efficacité.

Une différence essentielle dans la manipulation résulte enfin du contact, ou de la distance. On peut masser, ce qui ajoute une action mécanique, poser les mains sur la partie souffrante, ou agir depuis deux pouces jus-

qu'à six pieds de distance. Il y a cependant des exemples de somnambules qui ressentent des inconvéuiens de la manipulation à distance, et non de celle au contact.

Lorsqu'il y a des réactions convulsives et douloureuses, on oppose le plat d'une main en regard, ou on la pose sur la tête, et l'on pose le plat de l'autre main que l'on a magnétisée par son baleine sur la partie souffrante, ou bien les doigts en pointe ou le bout du pouce, et l'on fait ensuite des passes au contact du haut en bas. Voici une expérience faite par l'auteur sur une somnambule. « Lors-
« qu'il y avait des mouvemens convulsifs dans
« la tête, je posais ma main gauche à plat sur
« la tête en la comprimant légèrement, et pas-
« sant le plat de la main sur le côté gauche de
« la tête et le bras gauche de la somnambule,
« les convulsions passaient dans le bras gau-
« che. Mettant ensuite le bout des doigts de
« ma main gauche en contact avec ceux de la
« main gauche de la somnambule, et continuant
« les passes de la main droite, je faisais passer
« les convulsions successivement dans l'avant-
« bras, la main et les doigts, après quoi elles
« disparaissaient. Mais en changeant la mani-
« pulation, et plaçant ma main sur l'épaule,

« gauche, et mettant les doigts de la main gau-
« che de la somnambule en contact avec ceux
« de sa main droite, les convulsions passaient
« dans la main droite, et je les faisais remonter
« à la tête par une manipulation à rebours. En
« posant le plat de la main gauche entre les
« épaules ou sur les reins, les mouvemens
« convulsifs descendaient dans la poitrine. En
« lui touchant avec la main gauche les orteils,
« je faisais descendre et enfin disparaître les
« mouvemens convulsifs, et je les faisais remon-
« ter à la tête par l'autre pied, en employant
« les procédés que je viens d'indiquer. »

Il faut, en général, magnétiser aux mêmes heures, et en cas d'empêchement, employer quelque moyen magnétique, et se faire remplacer le moins possible. Le magnétiseur fait bien de ne se laisser magnétiser par personne, afin de laisser autant que possible le rapport établi intact, à moins qu'il n'ait magnétisé quelque malade inalogue avec celui qu'il traite. Les somnambules perdent toujours de leur clairvoyance en changeant de main. On commence un traitement par des séances d'un quart d'heure pour les adultes, et d'un demi-quart d'heure pour les enfans. Il faut, en général, écarter la soie et les métaux. Les sommeils

magnétiques se prolongent quelquefois longtemps; mais lors même qu'ils dureraient pendant plusieurs jours, il faut bien se garder de les interrompre : il faut seulement prendre la précaution de magnétiser le somnambule toutes les dix à douze heures, afin qu'il ne perde pas la conscience de soi et la parole. Une somnambule de Wienholt a cependant affirmé qu'il ne fallait pas la laisser outre-passer sept jours, parce que le sommeil deviendrait nuisible.

Un sentiment de chaleur et d'irritation dans les yeux, avec des scintillations ou des mouvemens nerveux dans les paupières, est un effet très-ordinaire du magnétisme. On y remédie en faisant des passes sur les yeux avec les pouces. On peut rendre le sommeil des somnambules qui conservent l'ouïe, plus profond, en inspirant son haleine dans les deux oreilles, en y mettant du coton imprégné d'haleine, ou en magnétisant les deux oreilles avec les pouces.

On calme par la manipulation palmaire et marginale tous les mouvemens critiques accompagnés de coloration, chaleur et turgescence de la partie souffrante; et par la digitale tous ceux qui sont accompagnés de décoloration, de froid et de diminution de

volume ou affaissement. On nuirait en agissant d'une manière inverse.

Il ne faut magnétiser à la région gastrique, ni les femmes grosses, ni celles qui ont leurs menstrues. Lorsque les menstrues sont trop fortes, il faut magnétiser tout le corps par la manipulation palmaire; lorsqu'elles sont trop faibles, il faut employer la manipulation digitale du bas ventre aux genoux.

L'eau magnétisée est utile extérieurement, par application, ou comme bain. Le verre et encore plus le spath pesant en plaque plane-convexe, s'imprégnent fortement de magnétisme et le conservent pendant plusieurs jours. On renforce le magnétisme par les conducteurs, l'isoloir, les miroirs et la musique; il faut, néanmoins, employer les baguettes ou conducteurs avec prudence, surtout lorsqu'ils sont de fer ou d'acier, parce qu'ils concentrent le magnétisme encore plus que la manipulation pugnale.

Le magnétisme est très efficace dans les cas de léthargie ou de mort apparente. Wienholt s'est assuré qu'il produit fort peu d'effet dans les maladies nerveuses invétérées, surtout lorsque les malades sont habitués à l'usage des incitans.

L'auteur cite diverses observations particulières, dont voici les plus remarquables.

Gmelin assure qu'en continuant long-temps la manipulation digitale sur le bras, vers le bout des doigts, ont produit une sueur sanguinolente qu'on fait cesser par la manipulation marginale. Il dit aussi qu'en magnétisant le bras d'un somnambule avec les doigts rassemblés en pointe, on augmente la coloration, la chaleur et le volume, et qu'on met le bras dans un état cataleptique, la main tombe en contraction et devient insensible. La manipulation palmaire le rétablit dans son état naturel. Le bras cataleptique suit une baguette de verre comme un aimant, et si l'on fait communiquer les deux mains du somnambule par la baguette de verre, l'autre bras devient cataleptique, et celui-ci revient à l'état naturel. On paralyse de même la mâchoire inférieure, ou l'œsophage, en faisant des passes de haut en bas sur la mâchoire avec les doigts en pointe; et la bouche en faisant de la même manière des passes en partant des angles alternativement vers la lèvre supérieure et inférieure.

Fischer rapporte qu'ayant mis ses deux mains sur le cœur, et sa tête contre l'épine

du dos d'une somnambule, il avait été obligé d'interrompre sur le champ, parce qu'elle sentait du feu dans le cœur, et que dans l'état de veille il avait prodigieusement augmenté la chaleur et la circulation par ce moyen.

Fischer et Joerdens disent qu'en magnétisant un malade par la manipulation pugnale double, le long de l'épine du dos, on le cloue sur sa chaise, et qu'en faisant les passes en devant et en s'éloignant, il se lève et suit forcément.

Hufeland observe que deux magnétiseurs, magnétisant un malade ensemble, produisaient des effets salutaires ou fâcheux, selon qu'ils faisaient la chaîne en se tenant entr'eux de l'autre main, ou qu'ils la rompaient.

Réflexions.

On trouve dans cet ouvrage la marche méthodique que l'état et les fonctions de l'auteur ont nécessairement donnée à ses idées. Il s'est servi fort habilement de tous les faits que la physiologie pouvait lui fournir pour établir son système. Mais ses bases principales sont hypothétiques ou paraissent en contradiction

avec des faits positifs, de sorte que tout en rendaut justice au talent de l'auteur, on regrette qu'il ne l'ait pas employé d'une manière plus utile à l'avancement de la science.

La partie pratique est moins susceptible d'observations. L'exposition des procédés magnétiques rappelle un peu la classification du pouls par Galien, qui est en quelque sorte déterminée géométriquement selon les trois dimensions de l'espace.

Ce qu'on pourrait reprendre avec raison, c'est de trop donner à l'action physique daus le magnétisme, et trop peu à l'action morale. La première existe sans contredit ; mais toute personne qui a pratiqué suffisamment connait la différence extrême des effets produits, lorsqu'une volonté forte, et excitée par une bienveillanee soutenue, se joint aux procédés usités, ou bien lorsqu'il y a distraction ou défaut de volonté.

L'auteur a été conduit par cette opinion à borner singulièrement l'âge de l'action la plus efficace du maguétiseur, et à lui prescrire comme règle fondamentale de n'agir que physiquement. On pourrait dire au contraire que l'efficacité d'action se conserve tant qu'il n'y a pas de déclin de la force morale, et que le

seul précepte utile pour guider l'intention du magnétiseur, c'est de magnétiser avec l'attention la plus soutenue, mais sans effort. Il ne séra pas inutile, cependant, de remarquer que la meilleure règle-pratique est d'accumuler le fluide magnétique dans la partie souffrante, et ensuite de l'étendre vers les extrémités. Ce procédé est analogue à l'origine de beaucoup de maladies locales provenant de secrétions interrompues, ou d'excrétions répercutées, qui forment des engorgemens. Il faut par conséquent accumuler le fluide pour augmenter l'activité locale, et l'étendre ensuite pour expulser ou faire rentrer dans la circulation les molécules stagnantes.

La partie théorique de l'ouvrage est fort ingénieuse, mais peu convaincante. On se bornera à examiner brièvement ce qui se rapporte plus directement au magnétisme, sans entrer dans la discussion de la partie physiologique. La division des phénomènes du magnétisme en trois états principaux, et six degrés successifs, dont les degrés supérieurs comprennent les facultés des degrés inférieurs, est sujette à bien des objections.

Les trois premiers degrés ne tiennent qu'à des effets physiques qui précèdent souvent le

somnambulisme, sans appartenir à son essence. Ils ne sont nullement nécessaires pour que le somnambulisme se déclare; car on peut souvent le produire dans un temps très court, et même lorsque le rapport est bien établi dans un instant presque indivisible.

Les trois derniers degrés constituent le somnambulisme proprement dit; mais l'auteur a trop généralisé, dans cette exposition, des faits particuliers tenant aux individus, et qui ne sauraient fournir des caractères génériques. C'est une tendance naturelle à l'esprit de système, mais dont il faut tâcher de se préserver. Le mot *degré* demande à être défini d'une manière plus particulière. On ne dirait pas, en le prenant dans son acception exacte, qu'il y a des degrés dans le sens de la vue. Pour se servir de cette expression avec propriété, il faudrait qu'il y eût des différences constantes et tranchées, qui se succédassent régulièrement dans des circonstances données. L'organe de la vue peut avoir plus ou moins d'aptitude à remplir ses fonctions; on voit plus ou moins bien; mais la nature du sens de la vue ne change point pour cela, il s'exerce sur les mêmes objets et les mêmes propriétés, et il les reconnait de la même ma-

nière. Cette observation est parfaitement applicable au somnambulisme.

La perception du somnambule existe sous deux relations différentes; elle se rapporte à la vue particulière d'un objet matériel, ou bien à la connaissance d'un *fait* dans l'acception générale de ce mot; c'est-à-dire, d'un effet physique ou d'un acte corporel ou intellectuel passé, présent ou futur. Ce fait se présente au somnambule comme *vision* ou comme *notion*, ou bien comme mélange de l'une et de l'autre, en sorte que le somnambule voit ou sait. L'habitant des îles de l'Ecosse qui a la vision du convoi funèbre de son voisin, à tel jour, *voit* l'acte corporel du passage du convoi; il *sait* le jour, c'est une notion qui se joint à la vision.

Si l'on voulait absolument attribuer des degrés au somnambulisme, on ne pourrait en établir que deux, celui dans lequel le somnambule voit, et celui dans lequel il sait; mais on ne trouve aucune succession régulière entre ces deux différences d'état. Il y a des somnambules qui ont la vue du passé et de l'avenir, qui ne voyent qu'imparfaitement leur intérieur, et pas du tout celui de leur magnétiseur; d'autres qui voyent très bien

l'intérieur des personnes avec qui on les met en rapport, et qui ne voyent pas les objets extérieurs. Enfin l'on peut affirmer qu'il n'y a rien de constant ni de général, et que, sauf le caractère générique du somnambulisme, dont il sera fait mention plus bas, le reste dépend non seulement de la nature de l'individu, mais de sa disposition particulière dans chaque moment donné.

L'explication du somnambulisme roule sur les propositions suivantes :

1° L'existence d'un appareil nerveux semi-conducteur, qui isole dans l'état ordinaire le système cérébral du système des ganglions, et qui les met en communication dans le somnambulisme ;

2° La concentration de la force vitale à l'épigastre, auquel les somnambules rapportent toutes leurs sensations ;

3° Comme conséquence de l'augmentation d'action de la sphère organique et de l'antagonisme des sphères organiques et animales ; la dégradation du cerveau à l'état de simple ganglion ; son incorporation au système des ganglions, et l'élévation du plexus solaire à la dignité de sensorium et de centre général des deux systèmes nerveux ;

4° L'existence d'une atmosphère sensible du système nerveux, dont le contact produit le rapport du somnambule avec le magnétiseur et avec toutes autres personnes ;

5° Dans le somnambulisme, la perception n'arrive plus au somnambule par les sens, mais par l'atmosphère sensible. Il n'y a cependant plus de vision réelle des objets ni d'audition des sons, ce sont simplement des objets portés antérieurement à la connaissance de l'entendement par les sens, et qui lui sont reportés en réveillant les impressions déjà existantes. Aussi les somnambules n'ont-ils pas la vision réelle de leur propre corps, mais seulement la notion de l'existence de ses parties : ils disent les *sentir* plutôt que les *voir*.

Ces assertions sont contraires à des faits reconnus.

Il n'est point exact que la force vitale se concentre à l'épigastre chez tous les somnambules, et que tous rapportent leurs sensations à cette région. Les uns disent qu'ils voyent par le front, les autres par les mains. Petetin se faisait comprendre par une cataleptique en parlant contre le bout de ses doigts.

Bien qu'il y ait des somnambules qui voyent par l'épigastre, cela ne prouve autre

chose, si non que c'est le point par lequel la perception est transmise, mais non que ce soit le centre auquel les perceptions se rapportent. Dans l'état de veille le corps reçoit l'impression de la lumière, ainsi que des autres milieux qui nous transmettent les perceptions; les gens qui ont la poitrine délicate, ressentent même dans cette partie, certaines vibrations des corps sonores, d'une manière désagréable; mais ces impressions ne sauraient produire des perceptions auxquelles les organes des sens servent seuls de point de transmission. Dans l'état de somnambulisme, le système nerveux excité par le magnétisme, devient particulièrement susceptible de recevoir l'action du fluide magnétique, qui devient le milieu nouveau, servant à la transmission des perceptions; et lorsque l'action des organes des sens se trouve suspendue, c'est la partie la plus sensible du système nerveux qui les remplace, en recevant l'impression des objets extérieurs, et qui devient par conséquent le point de transmission : la transmission se fait à l'ordinaire vers le cerveau, qui reste toujours le centre commun.

Dans l'état de veille, ce n'eût été qu'une sensation nerveuse peut-être non aperçue,

à présent c'est une perception semblable à celles que les sens ont coutume de nous transmettre. Il n'est nullement besoin de transformer un organe particulier en centre nouveau, pour expliquer la possibilité de la perception des objets extérieurs dans le somnambulisme.

Beaucoup de somnambules boivent et mangent. Ils ont le goût, l'odorat et le tact plus fins que dans l'état de veille. Il en est chez lesquels le système musculaire conserve toute sa puissance, et obéit complètement à la volonté; d'autres qui entendent par les oreilles.

Il est également certain que les somnambules voyent des objets dont ils n'avaient aucune connaissance antérieure, et qu'ils ont souvent la vue très distincte de l'intérieur de leur corps, ainsi que des formes et des couleurs de ses parties. Ils ont la même faculté relativement à ceux avec qui ils se trouvent en rapport. Il n'y a qu'un sens dont l'action cesse généralement lorsque le somnambulisme s'établit, c'est le sens de la vue, qui, dans l'état de veille est le sens de la perception par excellence, non seulement par son action directe, mais encore parceque c'est presque toujours au moyen de son intervention que

nous rapportons les impressions et les sensations des autres sens à un objet déterminé.

Il serait difficile qu'un nouveau mode de perception pût entrer en exercice pendant que l'action de celui-ci subsisterait. Il est même aisé de concevoir que l'œil supporterait mal la lumière à cause de l'excitation générale du système nerveux ; bien qu'il soit possible de rendre à un somnambule l'usage de ses yeux, sans qu'il y ait interruption dans le somnambulisme. Mais comme cet état prend jusqu'à un certain point le caractère de la maladie pendant laquelle il se manifeste, et de la disposition particulière de l'individu, il montre dans plusieurs cas des phénomènes tout-à-fait opposés ; il y a souvent plus ou moins cessation de l'action des sens et du système musculaire, diminution de mobilité et de sensibilité de la personne, quelquefois même des apparences presque cataleptiques ; mais cela ne fait nullement règle.

Il faut encore remarquer que le procédé le plus usité pour produire le somnambulisme, consiste à charger la tête, c'est-à-dire, qu'on porte le fluide magnétique sur le cerveau en excitant par conséquent sa puissance, et en même temps la susceptibilité de recevoir

toutes les impressions et perceptions auxquelles le fluide magnétique sert de milieu dans le somnambulisme.

L'ensemble de ces faits, trop constans pour qu'on puisse les révoquer en doute, ôte toute vraisemblance à l'idée de la dégradation du cerveau à l'état de ganglion et de son incorporation au système des ganglions. Il en est de même des deux assertions, que dans le somnambulisme les perceptions n'arrivent plus que par l'atmosphère sensible, et que les somnambules n'ont point la vue réelle des objets extérieurs.

Il parait au contraire très vraisemblable, peut-être même évident, qu'il n'y a proprement point de degrés dans le somnambulisme; qu'il y a somnambulisme dès que l'on voit autrement que par les yeux, et que le caractère générique et unique de tout véritable somnambulisme, consiste dans *le changement du mode de perception* de l'état de veille; enfin que tous les autres phénomènes ne tiennent point à son essence, mais aux circonstances particulières et à l'individualité du sujet.

On établira peut-être encore plus d'un système, avant d'arriver à des idées certaines,

sur un objet dont l'examen est entouré de tant de difficultés; mais le système le plus hasardé a toujours un avantage, c'est de provoquer la discussion, et d'aider à la recherche de la vérité.

EST-IL UTILE DE RECHERCHER LES CAUSES DU MAGNÉTISME?

Nous naissons, nous vivons, nous mourons, sans nous arrêter un moment, à quelques exceptions près, sur les causes qui produisent la pensée, sur la faculté de la communiquer, sur l'action de la volonté relative au mouvement de nos membres, sur les effets prodigieux de l'imagination; et la raison de cette indifférence est facile à trouver. Familiarisés, dès la première enfance, avec la multitude des phénomènes que nous produisons ou qui nous entourent, ils ne nous causent aucune surprise; et sans une nouvelle secousse qui mette en jeu nos organes, il n'y a pas de curiosité. On use de ses facultés, non seulement sans les comprendre, mais même sans s'en occuper.

Dans un âge plus avancé, on entend parler de phénomènes qui sortent de la classe ordi-

naire, et qui ne sont pas plus étonnans que ceux qu'on a vus depuis sa naissance. On commence par en contester l'existence : il est plus commode de nier que d'examiner. Si on est de bonne foi, qu'on veuille réellement s'instruire, c'est-à-dire si l'on n'est arrêté ni par l'amour propre, ni par des motifs d'intérêt quelconque, ni par un esprit de parti ou de corps, on désire voir des effets, on en reconnaît la réalité ; et plus on possède de connaissances, plus on aime ses semblables, plus on cherche à propager une découverte utile.

Parmi ceux qui se sont voués à la pratique du magnétisme, on compte des hommes d'un mérite distingué, et on ne saurait supposer que pendant des années, ces mêmes hommes ayent été constamment dupes d'une misérable jonglerie. Mais le mérite a aussi ses faiblesses : l'esprit humain ne sait pas s'arrêter; et plus on sent ses forces, plus on est disposé à se laisser entraîner, plus on ose entreprendre.

Ainsi des savans, qui n'ont pas écrit une ligne sur la cause qui agit sur nos nerfs et fait mouvoir nos membres à volonté, ont prétendu trouver celle des effets du magnétisme. Ils n'ont pas réfléchi que l'homme est circonscrit dans la nature, et qu'il ne peut franchir

les limites qu'elle lui a posées. Ils ont oublié la fameuse inscription, gravée sur le fronton du temple d'Isis : *Je suis couverte d'un voile, et nul ne le levera.* Tous ces écrivains sont partis d'une hypothèse, et ils en ont déduit des conséquences. L'hypothèse combattue ou détruite, les conséquences qui en dérivent sont anéanties; et ce qui prouve évidemment que tous se sont trompés, c'est que tous ont adopté des données différentes, ou des modifications tellement éloignées d'un principe déjà établi, qu'il cessait d'être le même. La vérité est une. Tout le monde convient que deux et deux font quatre. On peut donc présumer qu'où il y a diversité d'opinions, il n'y a pas vérité.

Le magnétisme existe, et ses effets sont salutaires. Il est une faculté de la nature, que l'homme a reçu d'elle en naissant, et que chacun peut exercer avec plus ou moins de succès. Voilà une vérité démontrée par trente quatre ans d'expériences multipliées dans toute l'Europe, et même dans les autres parties du monde. Pourquoi vouloir monter plus haut? Magnétisons comme nous marchons, nous digérons, souvent sans penser que nos jambes se meuvent, et que notre estomac leur communique la force nécessaire à l'exercice que nous en exigeons.

Je vais plus loin, et je crois que l'habitude de se livrer à des idées abstraites, nuit à la pratique du magnétisme. Le meilleur magnétiseur doit être celui qui s'occupe exclusivement de ses malades, qui jouit de ses succès, que les premiers encouragent à en obtenir de nouveaux, et qui jamais ne s'est demandé pourquoi et comment il opère.

En effet, l'homme qui médite sans cesse, que tout arrête parce qu'il veut tout pénétrer, est-il capable d'une attention soutenue sur ce qui n'est pas l'objet dont il s'occupe uniquement ? La vie retirée et laborieuse du cabinet, n'altère-t-elle pas les facultés physiques au lieu de les entretenir ? Si je voulais citer des noms, on verrait que la plupart des auteurs qui ont le mieux écrit sur le magnétisme, ne sont pas ceux qui le pratiquent le plus.

Un seul exemple prouvera quels avantages l'homme de la nature a sur les autres, lorsqu'il sagit de l'emploi de ses facultés physiques.

M. Aubriet est le premier qui ait fait connaître le magnétisme à Saint-Quentin. Homme aimable et d'un caractère liant, il ouvrit sa maison aux incrédules, comme à ceux qui voulaient de bonne foi s'assurer de la réalité des faits. Les uns y virent des scènes arrangées

d'avance ; d'autres des phénomènes prodigieux et entraînans.

Bientôt on ne parla plus que de M. Aubriet et de son épileptique ; on en parla dans les villages des environs. Enfin, au mois de décembre 1816, le nommé Louis Pelletier, ouvrier maçon, domicilié à Curlu, arroudissement de Péronne, arriva à Saint-Quentin, avec son fils, Pierre, tourmenté depuis plusieurs années de fréquentes attaques d'épilepsie.

Le père Pelletier se présente à M. Aubriet, les mains jointes, la tête inclinée. Il le supplie de guérir son fils Pierre, qui le suit, les yeux baissés, et son bonnet de laine soutenu sur les bouts de ses doigts. M. Aubriet regarde le jeune homme; il le croit susceptible des effets du magnétisme; il essaie, et Pierre s'endort.

Il dit à Pelletier que la maladie de son fils exige un traitement long; que vraisemblablement ses moyens ne lui permettent pas de soutenir son fils à Saint-Quentin, pendant plusieurs mois; il finit en lui proposant de l'instruire dans la pratique du magnétisme.

Le père Pelletier s'incline plus profondément; il se déclare incapable d'opérer de tels

prodiges, il proteste de son indignité, il multiplie les actes d'humilité.

M. Aubriet le relève, le rassure, l'encourage. Il le place vis-à-vis de son fils, il lui donne les indications convenables, il le fait opérer.

Pierre s'endort sous les mains et la volonté de son père. Le père ne trouve pas de mots pour exprimer son étonnement et sa satisfaction. Il éveille son fils, et tout deux sortent à reculons, en comblant M. Aubriet de bénédictions.

Bientôt Pierre devient somnambule et somnambule lucide. Il voit, il traite des malades. Les habitans du lieu viennent le visiter les uns après les autres. Là, on dit que Pierre est sorcier; ici qu'il fait des miracles; toutes les têtes sont exaltées; on répète ce qu'on a entendu, on raconte ce qu'on a vu, et on exagère tout, selon l'usage.

Cependant la grande renommée du père Pelletier multiplie le nombre des malades. Les épileptiques des environs viennent en foule; il ne sait auquel entendre. Il prend le parti de transformer sa chaumière en *maison de santé*; il reçoit des pensionnaires, parce qu'il faut vivre, et qu'il est plus satisfaisant de

guérir ses semblables, que de braver l'intempérie des saisons, pour mettre une pierre sur une autre. Il a des somnambules, qui entretiennent l'enthousiasme; ses malades guérissent. Mais une grande réputation a toujours quelques inconvéniens : le curé du lieu se persuade que Pelletier a fait un pacte avec le diable, et il vient l'admonester. Le sous-préfet de Péronne envoie à plusieurs reprises des gendarmes, qui ont reçu l'ordre d'observer ce qui se passe chez Pelletier : peut-être pouvait-on mieux choisir les observateurs.

Les uns et les autres voyent que Pelletier fait du bien, et que les procédés qu'il emploie n'ont rien de diabolique. On lui permet de guérir, et de recevoir de ses malades quelques marques de reconnaissance.

Mais cet homme, qui, dans sa profonde ignorance, guérissait des épileptiques, n'est pas doué de forces inépuisables. Il ne connaissait pas le baquet, et il traitait dix à douze malades à-la-fois. Quand il était fatigué, il croyait que le don qu'il avait reçu de M. Aubriet était prêt à lui échapper. Il accourait à Saint-Quentin; il s'inclinait devant son maître, et demandait de nouveau l'imposition des mains. M. Aubriet, trop instruit pour ad-

mettre des idées absurdes, trop raisonnable pour les entretenir, cherchait à le désabuser. Pelletier prenait des raisonnemens pour un refus de lui continuer des pouvoirs dont il faisait un si bon usage. Il s'affligeait sincèrement, et M. Aubriet le magnétisait avec la volonté de le pénétrer de fluide. Pelletier s'en retournait satisfait. Le grand air, l'exercice, un bon dîner pris chez le maître, et la persuasion lui avaient rendu des forces nouvelles, et il reprenait ses bienfaisans exercices.

J'ai vu cet homme. Il a environ quarante ans; sa taille est haute, et ses formes annoncent une grande vigueur. Il a peu d'idées; il les exprime simplement, et ses succès n'ont pas altéré sa modestie.

On l'a soupçonné d'être d'intelligence avec l'esprit malin! combien on a été injuste à son égard! Pelletier est pieux, et pratique ce que lui prescrit sa croyance. Il a su que la dîme appartient au seigneur, et son seigneur, sa providence, est M. Aubriet.

Il est venu le trouver au bout de quelques mois, et après lui avoir témoigné toute sa reconnaissance, il a tiré de dessous sa veste un petit sac, qui renfermait deux cents francs. Il l'a déposé aux pieds de son patron : « Dai-

« gnez accepter, lui dit-il, la dîme de ce que « vous m'avez fait gagner. »

M. Aubriet repousse le sac d'un air mécontent et froid, que Pelletier prend pour du dédain. Il croit que son offrande n'a point paru suffisante ; et il propose de la doubler. M. Aubriet rit ; il insiste pour que Pelletier remporte son argent; Pelletier se laisse persuader.

Or, deux cents francs de dîme indiquent un bénéfice de deux mille francs. Quel changement de position, pour un homme qui gagnait quarante à cinquante sous par jour ! Aussi Pelletier a continué de faire du bien aux autres et à lui. Il cache même soigneusement à ses compatriotes de Curlu ce qu'il appelle *le secret*, et s'il s'est souvenu de payer la dîme, il a oublié qu'il est écrit aussi : *gratis accepistis*, *gratis date*.

Mais est-on fondé à lui faire des reproches bien sérieux ? S'il fût resté maçon, il n'eût guéri personne, et il fallait bien qu'il remplaçât le produit de la truelle par des bénéfices quelconques.

M. Aubriet l'a engagé à écrire quelque chose sur ses succès. Pelletier lui a adressé un rapport, que je transcris, sans y changer un

mot, sans même corriger une faute d'orthographe : j'altérerais, en y touchant, l'originalité de la pièce. Le ton naïf qui y règne, pourra plaire au lecteur. Il verra, du moins, qu'on peut guérir des épileptiques, sans savoir si l'homme doit être divisé en deux, en trois ou en quatre parties, le corps, l'instinct, l'esprit et l'âme; s'il y a, ou non, un fluide magnétique; si la volonté du magnétiseur suffit, et peut se passer de ce fluide; si, lorsqu'un somnambule voyage, son âme le quitte pour se porter au loin, tandis que le corps reste sur la chaise où on l'a mis, et conserve cependant la faculté de penser et de parler, etc., etc.

Voici comment s'exprime le bon Pelletier.

« Elèves de monsieur Aubriet, du magné-
« tisme. »

Tel est le titre de la pièce dont il s'agit.

« J'ai commencé par mon fils à le maguétiser. J'ai commencé le six décembre 1816.
« Au bout de trois semaines, il dormit du sommeille embulle. Je lui ai demandé quant
« est-ce qu'il seroit guéri. Il m'a répondu le
« 17 janvier 1817. Ensuite je lui ai demandé
« s'il vouloit aller à Saint-Quentin. Il m'a dit

« qu'il vouloit bien, et je lui ai dit, vas, il « marche(1), et il a été environ deux minutes, « tant en allant qu'en revenant. Je lui ai « demandé si M. Aubriet étoit à sa maison. « Il m'a répondu oui, et je lui ai demandé « ce qu'il faisoit, et il m'a répondu qu'il étoit « assis à son feu, en fumant sa pipe. Le pre- « mier de janvier je lui ai demandé s'il vouloit « aller à Paris voir son oncle. Il m'a dit qu'oui, « et il a marché environ quinze minuttes. Je « lui ai demandé ce qu'il faisoit, il m'a répondu « qu'il étoit à faire sa cuisine, et tous les « jours, je l'envoyois d'un côté et d'autre, il « marchoit : y a-t-il rien de plus curieux ? « tout un chacun venoit voir. Je lui deman- « dois qui est-ce qu'il entroit? il me disoit son « nom. Même jusqu'au maire, il est venu, et « il m'a demandé s'il pouvoit dormir ailleurs « que chez nous. Je lui ai répoudu qu'oui, et « il m'a demaudé s'il pouvoit venir chez lui, « et nous y avons été le lendemain au soir. « Quand nous y avons été, je l'ai endormie,

(1) Les somnambules marchent par la pensée, et voyent par une faculté nouvelle qui se développe en eux. Mais on conçoit qu'ils restent immobiles dans leur fauteuil.

« et le maire, pour savoir la vérité, prend « son domestique, et le mène dans son écu- « rie, et le fait mettre à genoux pour prier « Dieu. Le maire revient à la maison, et moi « je demande à Pierre : Veux-tu aller à l'écu- « rie de monsieur le maire? il me dit qu'oui, « et je lui dis vas, et il y va. Je lui demande « s'il y a quelqu'un, et il me dit que le « domestique étoit à genoux à son lit, qu'il « prioit Dieu. Voilà tout le monde content de « la vérité. Enfin tout ce que je lui demandois « tous les jours, il me le disoit, jusqu'à la con- « currence de l'époque de sa guérison, qui « fut le 17 janvier. Le 18 il ne put plus dor- « mir, et depuis ce temps là il n'a plus de « mal, et même il a commencé de magnétiser « le premier de mai, et il travaille tous les « jours avec nous depuis ce tems là. Quand « on a su dans les environs, que j'avois guéri « mon fils, beaucoup de monde est venu pour « se faire traiter du mal caduc. J'en ai pris « neuf dans le courant du mois de mars 1817, « et dans le courant du mois d'avril, dans les « neuf que nous avions, il y en avoit deux « qui dormoient du sommeil embulle. Au « bout d'un mois je leur ai demandé quant est « ce qu'ils seroient guéris. Ils m'ont dit qu'ils

« seroient guéris à quatre, le jour de la Fête-
« Dieu, qui est le 5 de juin. Ensuite je leur
« ai demandé d'où était venu leur mal. La pre-
« mière m'a répondu que ç'avoit été son beau
« père qui lui avoit fait avoir en la grondant.
« Elle avoit du mal qu'on en avoit jamais vu
« de pareil. Du matin au soir, il falloit tou-
« jours être à deux où trois personnes pour la
« garder. Deux fois le jour, elle dormoit
« du sommeil embulle. Je lui ai demandé
« si elle vouloit aller à Saint-Quentin, et elle
« me dit qu'elle vouloit bien. Je l'ai envoyé,
« et elle a mis environ trois minuttes. Je lui
« ai demandé si M. Aubriet étoit chez lui, et
« elle me dit qu'il étoit aller en campagne.
« De là, je lui ai demandé d'où provenoit le
« mal de toutes les autres? Elle me répondit
« que Catherine Le Roux étant à têter au sein
« de sa mère, qu'un de ses oncles lui avoit
« fait peur, et depuis ce tems elle tomboit du
« mal caduc, et qu'il y avoit 21 ans, et que
« sa sœur, il y avoit 12 ans qu'elle avoit eu
« peur de sa sœur en la voyant tomber, et que,
« depuis ce tems, elle tomboit aussy, et à pré-
« sent elles sont bien guéries. Et je lui ai
« demandé des autres. Elle me dit que Philip-
« pine Cardon, native du Mesnil, agée de

« 18 ans, il y avoit trois ans qu'elle tomboit,
« et que c'étoit par un garçon que c'étoit
« arrivé, parcequ'il étoit seule avec elle dans
« leur maison, et qu'il l'avoit maltraitée, et
« elle est tombée du même mal. La fin de sa
« guérison a été au bout de trois mois. Elle a
« enduré beaucoup de mal à la fin. Tantôt
« c'étoit à ses bras, à ses jambes, à son ventre,
« d'un côté et d'autre. Il falloit toujours être
« autour d'elle, et elle a voyagé pendant trois
« semaines partout où je l'envoyois. Elle alloit,
« c'étoit un plaisir de la voir marcher et de
« parler. Enfin Joséphine Pale, native de
« Combles, âgée de dix-sept ans, la meil-
« leure dormeuse de toutes mes dormeuses
« du someille embulle, elle a voyagé pendant
« trois semaines, et a commencé le premier
« du mois de mai à parler et à marcher. Toute
« les jours qu'il y avoit quelqu'un pour se
« faire guérir, je la faisois dormir, et elle
« leur disoit pour combien de tems ils avoient
« à guérir, et tout ce qu'elle a dit, je vois
« à la suite qu'elle a dit vrai. Etant endor-
« mie, le 2/4, je lui demande si elle veut aller
« à Saint-Quentin. Elle me dit qu'oui, et je
« lui dis, allez. Quand elle a été en route, elle
« a commencé à joindre des pauvres. Voilà

« qu'elle se déshabille, en donne presque tout.
« Elle a encore fait déshabiller toutes les autres,
« qu'ils donnoient, et même jusqu'à avoir été
« chercher les chemises dans les armoires. Ils y
« ont été. C'étoit une chose bien étonnante de
« les voir. Elle a fait ce voyage pendant
« deux jours. Le 16, elle a été à Combles.
« Elle a été voir le curé en dormant. Ce curé
« étoit malade. Elle a dit qu'il en mourroit
« sous peu de tems, et il est mort. Enfin tous
« ceux qu'elle voyoit, elle les jugeoit l'un
« pour 6 semaines, l'autre pour deux mois,
« un autre pour trois; jusqu'à un garçon de
« chez nous, âgé de 36 ans, a été jugé à dor-
« mir pendant 5 mois et demi deux fois le
« jour. Voilà 18 ans qu'il est tombé; mais le
« voilà au bout de sa guérison comme les
« autres. Voilà à peu près les cures que j'ai
« faites jusqu'alors; mais nous ne pouvons pas
« tirer de certificat avant qu'ils aient au moins
« 6 semaines de guérison.

« Signé Louis Pelletier, magnétiseur, lui
« et ses deux garçons, l'un âgé de 22 ans et
« l'autre de 18. »

Pelletier a envoyé depuis des certificats légalisés par les maires de différentes com-

munes. Il en résulte que ce magnétiseur avait guéri, le 2 août 1817, les épileptiques désignés dans son rapport, et le 5 novembre suivant, le nommé Nicolas Lesage, habitant le village d'Ayette, arrondissement d'Arras.

Les savans, qui sont parvenus à expliquer divers phénomènes par de vastes et heureuses théories, jouissent d'une réputation brillante et méritée; mais quel bien font-ils au monde? Newton nous a fait connaître la lumière; le soleil en est-il plus lumineux? Pelletier, dans son obscurité, dans son ignorance profonde; mais plein de vigueur, de zèle, de persévérance et de confiance en ses moyens, Pelletier a rendu et rendra à la santé des infortunés à charge à eux-mêmes, fléaux de leurs familles, et l'effroi de ceux qui les approchent.

Je répète ici le titre de cet article : *Est-il utile de rechercher les Causes du Magnétisme?* Ecoutons ce qu'Helvétius dit de l'esprit humain.

« Les objets, dont les sens nous transmet-
« tent les idées, ont des rapports avec nous et
« entre eux. L'esprit humain s'élève à la con-
« naissance de ces rapports. Voilà sa puissance
« et ses bornes. »

Faisons du bien, comme Pelletier; cessons

de nous occuper de rêves métaphysiques, et souvenons-nous de ces paroles pleines de sens, que des hommes raisonnables avaient inscrites sur le temple d'Isis.

P. L. B.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Principalement dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs, et dans les Gaules.

(Suite de la 1re partie. — Des Sibylles.)

§. VI. Des Pythies. — Des Oracles. — Des prédictions plus modernes.

Tout ce que nous avons dit des sibylles, il faut l'entendre des pythies et des oracles en général; c'étaient, d'une part, les révélations du somnambulisme; et de l'autre, les artifices des prêtres des faux dieux. Les démons sont certainement ceux qui, dans ces grands spectacles, jouaient le moindre rôle, si même ils en ont joué aucun. *Van-Dale, Fontenelle,* et plusieurs autres auteurs, semblent déjà avoir dissipé tous les doutes à cet égard.

« Non, ce ne sont ni les dieux ni les dé-
« mons qui ont fait parler les oracles, avait

« déjà dit bien long-temps auparavant *Cœlius*
« *Rhodiginus ;* ce sont des hommes impos-
« teurs et avides (1). »

Plusieurs des écrivains ecclésiastiques ne pensaient pas différemment. Nous avons déjà vu, dans le numéro précédent, *saint Cyrille d'Alexandrie* taxer de fraude et d'artifice tout ce qui se pratiquait dans les divers oracles, sans y faire intervenir les démons.

Mais aucun ne s'explique d'une manière plus positive qu'Eusèbe, dans sa *Préparation Evangélique.*

« Existe-t-il, demande cet auteur, quelque
« vertu divine dans les statues et les oracles ?
« Non, répond-il : tout procède de la malice
« et de l'adresse d'hommes fourbes et impos-
« teurs. A l'égard de ce qu'on regarde comme

---

(1) *Videor lectione jugi, et indagine curiosâ comperisse, non ab diis, non ab dæmonibus instituta, vel propagata oracula, sed ab vafris quibusdam, et quæstuariis initio inchoata.* Cœlius Rhodig., *Lect. antiq.*, lib. 2, cap. 12.

Ludovicus Cœlius Rhodiginus (Richerius *ou* Ricchieri), né à Rovigo en 1450, mort à Padoue en 1525, se rendit célèbre par son savoir ; mérita la protection des rois de France, Charles VIII et Louis XII, et fut professeur de grec et de latin à Milan et à Padoue.

« des prodiges ou des miracles curatifs, c'est « tout simplement l'effet de quelques herbes, « de quelques pierres. Il y a des secrets pure- « ment naturels, mais inconnus à plusieurs, « qui chassent les maladies, et qui agissent ou « promptement, ou lentement. »

Eusèbe parle avec quelque détail des secrets, du manège et des ruses qu'employaient les prêtres. Il ajoute « que plusieurs de ces prê- « tres et devins, traduits devant les tribunaux, « avaient tout avoué. » Et il conclut ainsi :

« En réunissant toutes ces circonstances, « personne ne peut hésiter à dire que ce ne « sont ni les dieux ni les démons qui ont cons- « titué et dirigé les oracles, mais bien des « hommes adroits, imposteurs et avides (1). »

Il semble que Cœlius Rhodiginus ait voulu copier ces dernières paroles. On ne conçoit donc pas trop l'espèce de triomphe que veu-

---

(1) *Quibus omnibus in unum collectis, non dubitabit forsan aliquis dicere, nec deos, nec dæmones, oracula constituisse; sed seductorum atque improborum hominum ad turpes quæstus excogitationem fuisse.* Eusebius, de *Præparat. Evangel.*, Georgio Trapezuntio interpret., lib. 4, cap. 1.

Eusèbe, l'un des hommes les plus célèbres de son siècle, fut évêque de Césarée, en l'an 313.

lent tirer nos anciens écrivains ecclésiastiques, de ce que les oracles des faux dieux étaient quelquefois démentis par l'évènement, et souvent équivoques, à double sens : loin d'en induire que ces oracles étaient rendus par les démons, il fallait en conclure qu'ils étaient l'ouvrage des hommes; car si les démons étaient aussi habiles qu'on nous le dépeint ; s'ils étaient par-tout, s'ils savaient tout, s'ils voyaient tout, s'ils pouvaient tout, comme ne craignent pas de le dire les démonomanes, ils n'auraient pas souffert qu'on les prît en défaut dans leurs oracles.

Ces oracles n'étaient donc que l'ouvrage des hommes.

Mais l'adresse et l'imposture des prêtres ne faisaient pas tout. Les oracles auraient bientôt tombé, s'il n'y avait eu que l'artifice. Comment, en effet, en eût-on imposé à tant d'hommes instruits, de savans, de philosophes, de courtisans, de rois, qui allaient consulter les oracles, et qui y allaient souvent avec une curiosité maligne, et pour mettre l'oracle en défaut? Il y avait donc quelque chose de réel dans ces oracles. C'étaient les vaticinations des pythies qui étaient la partie essentielle et fondamentale des oracles.

Van-Dale, *Fontenelle*, et tous les auteurs que nous venons de citer, vont donc trop loin, quand, voulant éconduire les démons des oracles, ils ne veulent point admettre de vaticinations, ou ne les regarder que comme le résultat, soit de l'indiscrétion de ceux qui venaient consulter l'oracle, soit de l'adresse des prêtres à se procurer ces indiscrétions. Les pythies prédisaient l'avenir, et souvent avec un succès bien vérifié, comme il arrive aujourd'hui à nos somnambules.

Mais tout ce qui est homme participe de l'humaine faiblesse. La vue de l'homme, quelque dépouillée que vous la supposiez des nuages de la matière, a son terme et une portée plus ou moins rapprochée. Les prêtres ou prêtresses qui rendaient les oracles pouvaient donc se tromper, comme se trompent nos somnambules, surtout dans les matières étrangères à l'économie animale.

Revenons aux pythies.

On donnait le nom de pythies aux prêtresses de Delphes. La sibylle de Delphes, quoique souvent elle ait été confondue avec la pythie, était cependant bien distincte. La sibylle était également consacrée à Apollon, et rendait aussi des réponses à Delphes; mais elle n'y

était pas attachée à demeure. Les auteurs lui supposent même plusieurs voyages. La pythie, au contraire, était spécialement la prêtresse du dieu, et résidait habituellement dans son temple.

Le système développé à l'égard des sibylles reçoit donc son application aux pythies et aux oracles. Nous nous contenterons d'ajouter quelques observations bien simples.

Pourquoi les oracles de Jupiter, tels qu'étaient ceux de Trophonius, de Dodone, de Hammon, et beaucoup d'autres, n'avaient-ils pas autant de crédit que celui de Delphes? Comment le plus grand des dieux ne conservait-il pas sa supériorité dans l'art de deviner? Xénophon, étant à Agésipolis, rapporte : « Qu'après avoir consulté Jupiter-Olympien, « et reçu sa réponse, il fut à Delphes trouver « Apollon, et lui demander, comme à un « juge en dernier ressort, s'il était du même « avis que son père (1 . »

Or, si les démons eussent dirigé les oracles, ils eussent gardé entre eux les rangs que leur donnait leur hiérarchie, et Belzébuth n'eût point laissé prendre le pas à un esprit inférieur.

---

(1) Xenoph., *Hist.*, liv. 4.

Mais tout se faisait ici par des filles ou des prêtres crisiaques. Ceux de Delphes, qui s'étaient attiré un crédit universel, ne négligeaient rien pour se maintenir dans leur célébrité. Dès-lors ils employaient tous les moyens pour se procurer les crisiaques les plus lucides, et pour environner le sanctuaire et le temple de cet éclat extérieur qui en impose aux yeux et séduit le peuple incrédule.

On a vu des oracles devenir muets, reprendre ensuite la parole, et donner des prédictions comme auparavant. Ainsi celui des *Branchides*, abandonné par Apollon du temps de Xercès (1), reprit la parole et se remit en vogue sous le règne d'Alexandre-le-Grand (2).

Comment les démons seraient-ils restés taciturnes sans motif, sans nécessité, et auraient-ils ensuite recouvré tout-à-coup la parole ?

Mais dites que pendant un temps l'oracle des *Branchides* a manqué de crisiaques, et que force alors lui a été de se taire; dites qu'il s'en est procuré du temps d'Alexandre-le-

---

(1) Xercès Ier, cinquième roi de Perse. Il succéda à son père Darius, en l'an 485 avant J.-C.

(2) Strabon, *Geogr.*, lib. 17.

Grand, et vous révélerez comment le don de la parole lui est revenu.

Servius assure qu'Apollon ne rendait ses oracles, à Delphes, que durant six mois de l'été ; qu'il passait de là à Patare, ville de Lycie, où il tenait ses séances, et répondait à ceux qui le consultaient les six mois de l'hiver.

Servius nous apprend ce fait par ces deux vers de Virgile :

Qualis ubi hybernum Lyciam, Xanthique fluenta
Deserit ac Delum maternam invisit Apollo.

Que penser de ces voyages de six mois et de ces promenades ridicules, et comment les expliquer, si ce n'est en disant qu'on avait deux oracles à desservir, et qu'on n'avait qu'une seule crisiaque? car Apollon, qui était dans tant de temples à-la-fois, aurait bien pu se trouver encore dans ces deux-là simultanément.

Le temple de Delphes lui-même ne s'ouvrait pas tous les jours : il y avait des époques, des temps indiqués, comme si les démons eussent eu besoin de reprendre haleine et de se reposer (1).

---

(1) *Phœbus in tripode stans statis diebus, quibus fari licet, consulentibus responsa canit.* Alexand. ab Alex., *Genial. dier.*, lib. 6, cap. 2.

Mais il y a plus; et qui l'aurait jamais cru? la peste tuait les démons ou les mettait en fuite, comme on le voit dans l'oracle de Tirésias à Orchomène. Après une grande contagion, l'oracle resta abandonné; le démon avait pris le large, ou peut-être était mort de la maladie.

Tenons donc pour constant, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, que toutes ces sybilles et ces pythies qui rendaient les oracles n'étaient que des filles crisiaques, que les prêtres dressaient au manége des oracles, en perfectionnant les dispositions naturelles qu'elles pouvaient avoir.

Nous avons remarqué que les meilleures somnambules, celles qui avaient le plus de lucidité, étaient ordinairement des filles simples, des filles de campagne. Nous lisons dans Plutarque qu'il en était de même de la pythie de son temps. Pour excuser les pythies de ne plus répondre en vers, entr'autres raisons, il dit :

« Il est impossible de faire parler un langage « poétique à quelqu'un qui n'a aucune teinture « de la poésie, ni des lettres, comme est « aujourd'hui la pythie, qui, à la vérité, ne le « cède à personne pour la pureté de la con- « duite et des mœurs; mais qui, élevée chez « de pauvres paysans, d'où elle n'apporte ni « art, ni expérience, ni talent, vient à Del-

« phes pour servir d'interprête au Dieu (1). »

Mais qu'elle payait cher ce triste privilége ! Assise et assujétie malgré elle sur le fatal trépied par des prêtres inhumains, elle ne recevait l'inspiration, qu'en recevant par toutes les parties de son corps la vapeur délétère qui, de la caverne inférieure, se rendait et se concentrait dans le mystérieux trépied. De là, des convulsions affreuses, et quelquefois la mort.

Ce fut ce qui arriva à la pythie, du temps de Plutarque. A peine la pythie avait-elle été placée sur le trépied, qu'elle fut saisie d'une horrible convulsion qui la renversa en bas des marches ; on l'enleva sans connaissance, et elle mourut quelques jours après (2). Les prêtres, intéressés à maintenir la superstition, disaient que cette vapeur qui s'exhalait par le trépied, était une vapeur divine ; que c'était le Dieu lui-même qui, en cette forme, se communiquait par l'*uterus* à la pythie.

L'auteur des *Superstitions des Philosophes* ne craint pas aujourd'hui de répéter la même chose.

---

(1) Plutarque : *Pourquoi la pythie ne rend plus ses oracles en vers ?* Traduction de Ricard, vol. 5 des Œuvres Morales, pag. 166.

(2) Plutarque, *ibid.*

On se rappelle que ce furent des chèvres qui, en bondissant d'une manière extraordinaire, près de l'ouverture d'où s'exhalait la vapeur, firent découvrir l'oracle. *La Mothe le Vayer* en tire ce raisonnement :

« N'avons-nous pas vu que l'exhalaison qui « faisait l'enthousiasme, n'agissait pas moins « sur une chèvre ou sur une brebis, que sur « les hommes ou sur les femmes qu'elle tou- « chait ? N'est-ce pas une preuve évidente « d'une opération purement naturelle ? Qu'y « a-t-il en tout cela, dont la physique seule « ne puisse rendre la même raison, qu'elle le « fait au sujet des fumées du vin, quand elles « nous entêtent (1) ? »

Aussi les gens sensés ne voyaient, dans cette vapeur, qu'une exhalaison méphitique qui sortait naturellement de la terre, et qui avait la propriété de troubler les sens, et d'exciter dans l'âme la faculté de prédire l'avenir. Voilà pourquoi, lorsque l'oracle de Delphes cessa de rendre ses oracles, Plutarque se borne à dire que, « sans doute, la

(1) La Mothe le Vayer. Paris, 1684, tom. II, pag. 477, *des Oracles*. Cet auteur, né en 1588, mort en 1672, fut substitut du procureur-général au parlement de Paris, précepteur du duc d'Orléans frère de Louis XIV, et membre de l'académie française en 1639.

« vapeur qui inspirait la pythie, avait cessé ;
« ce qui pouvait arriver, non seulement par
« le cours des années, mais encore par de
« grandes pluies, et par des écroulemens et
« des tremblemens de terre (1). »

Et ceux qui raisonnaient ainsi, raisonnaient très-bien, et donnaient la seule cause véritable de la cessation de l'oracle.

L'auteur des *Superstitions des Philosophes* (2), nous dira peut-être que l'oracle de Delphes se tut avec les autres oracles, par suite de la naissance de Jésus-Christ.

Ce fait du silence des oracles, par suite de la naissance du Sauveur, a été contesté par beaucoup d'auteurs. Mais à l'égard de l'oracle de Delphes, ce silence était bien antérieur, et conséquemment avait une autre cause que la naissance de Jésus-Christ. Cicéron témoigne « que l'oracle de Delphes ne donnait plus de
« réponse, non seulement de son temps, mais
« déjà depuis bien des années : de sorte que cet
« oracle était alors entièrement abandonné (3). »

---

(1) Plutarque, *loco citato*.

(2) Imprimé chez *Rusand*, à Lyon, en 1817. M. Wurtz, vicaire en la même ville, est l'auteur de cet ouvrage.

(3) *Cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur*, NON MODO NOSTRA ÆTATE SED JAM DIU, *ut nihil possit esse contemptius*. Cicer., de *Divin.*, lib. 2.

Il paraît que du temps de Plutarque, et conséquemment long-temps après la naissance et la mort de Jésus-Christ, l'oracle de Delphes reprit vigueur. Cet auteur, à la fin du discours déjà cité : *Pourquoi la pythie ne donne plus ses oracles en vers?* rend grâces à Apollon de ce que l'oracle de Delphes est devenu aussi célèbre et aussi fréquenté que jamais.

« Apollon, dit-il, nous a comblés des plus « grands bienfaits. Il nous a tirés d'un état « d'indigence, d'abandon et d'obscurité, pour « nous en donner un plein de gloire, d'hon- « neur et d'abondance. »

Et un peu plus bas : « Un si grand change- « ment dans notre sort n'est pas l'ouvrage du « pouvoir des hommes, mais celui du Dieu « qui nous a protégés, et qui a rendu son « oracle si respectable. »

Ainsi, il est donc bien clairement établi que l'oracle de Delphes avait cessé avant la naissance du Sauveur, et qu'il recommença après sa mort. La vapeur qui avait cessé de s'exhaler avait repris son cours. C'est ainsi qu'un volcan, après avoir resté long-temps sans vomir du feu, se réveille et se rallume au bout de quelques années, et quelquefois après des siècles.

Peut-être est-ce au retour de cette vapeur

méphitique qu'il faut attribuer un fait dont il est mention dans la dissertation de Plutarque.

Un étranger nommé Diogénianus, que le désir de s'instruire avait conduit alors à Delphes, et qui se faisait expliquer par les prêtres les curiosités du temple d'Apollon, fut frappé de la couleur bleue qu'il remarqua sur l'airain de plusieurs statues, et en demanda la cause : il lui fut répondu que c'était la densité de l'air (1). Mais c'était sans doute moins la densité de l'air, que la qualité du gaz qui s'échappait de la caverne, et qui, se répandant dans les lieux d'alentour, avait oxidé l'airain.

On trouve encore des oracles en pleine activité sous *Trajan*, sous *Constantin*, sous *Julien*, et jusque sous le grand *Théodose*.

Les auteurs ont cherché différentes causes de cette cessation des oracles. Il paraît que le commencement de cette cessation doit se rapporter aux grandes conquêtes des Romains, et à leurs mœurs et coutumes religieuses. Comme ils n'avaient habituellement recours qu'à leurs augures et à leurs livres sybillins, ils fréquentaient peu les oracles de la Grèce. Bientôt les provinces soumises, en imitant

---

(1) Plutarque, *Dissertation sur la pythie ne rendant plus ses oracles en vers.*

leurs maîtres, commencèrent aussi à négliger ces oracles.

La position de la Grèce concourait encore beaucoup à ce relâchement. Ceux qui venaient autrefois consulter les oracles, étaient le plus souvent des rois ambitieux, des tyrans sanguinaires, des républiques florissantes, que des intérêts puissans armaient les uns contre les autres, ce qui entraînait de fréquens recours aux oracles. Ces motifs de consultation n'existaient plus depuis que les Romains occupaient et la Grèce et l'Asie.

Il est encore très-vrai que l'établissement du christianisme, en renversant les temples et les idoles, pour y substituer l'étendard de la Croix, ne contribua pas peu à la destruction des oracles.

Plus tard, l'invasion des barbares qui assaillirent de toutes parts l'Empire romain, acheva la ruine de ceux qui étaient encore debout.

Plutarque ne tarit pas sur l'oracle et la pythie de Delphes; il assure qu'il n'y a pas à craindre que ce temple perde une réputation *de plus de trois mille ans* (1).

« Les réponses de la pythie, dit-il un peu « plus bas, sans détour, sans circuit, sans

---

(1) Plutarque, *loco citato*, pag. 184.

« équivoque ni ambiguité, vont droit à la « vérité. Quoique soumises à un examen sévère, « *elles n'ont encore été convaincues par per-* « *sonne de mensonge et d'erreur. Au con-* « *traire, leur véracité reconnue a rempli le* « *temple des offrandes de toute la Grèce,* « *et de celles des barbares* (1).

L'enthousiasme de Plutarque pour l'oracle de Delphes l'emporte peut-être un peu loin sur cette infaillibilité; l'histoire le dément. Et il est bien difficile que tout ce qui émane de l'homme ne soit quelquefois marqué au coin de la faiblesse et de l'erreur.

Il est également difficile de croire que la politique ne se soit quelquefois emparé des oracles, comme des livres sibyllins, et que la pythie n'ait pas quelquefois *philippisé*.

On peut aussi reprocher à la pythie ces réponses équivoques, douteuses ou à double sens.

A cet égard, Plutarque fait une réponse qui peut être vraie : lorsque la pythie rendait ses oracles, elle était hors d'elle-même; elle ne savait ce qu'elle disait; les mots qu'elle émettait d'une voix étouffée, entrecoupée, étaient recueillis par les prêtres qui l'environnaient : ces mots pouvaient être mal saisis,

---

(1) Plutarque, *loco citato*, pag. 185.

mal rendus. La corruption comme l'erreur pouvaient alors agir sur ces prêtres, et déterminer la rédaction des oracles. Les prêtres eux-mêmes avaient à ménager les rois puissans, les tyrans ambitieux, et s'étudiaient à envelopper les réponses défavorables d'un voile au travers duquel on pouvait toujours, après l'évènement, reconnaître la vérité. De là ces oracles obscurs, ambigus (1).

Mais, dans les derniers temps, la matière des consultations avait bien dégénéré. Ce n'étaient plus des décisions qui devaient régler le sort d'un royaume ou de toute la Grèce. Les questions proposées n'étaient plus, pour ainsi dire, que des questions d'un intérêt domestique. Rien alors ne faisait pencher la balance dans les mains de la pythie, et c'est sans doute pour cela que, du temps de Plutarque, il la trouva si juste.

Les consultations qui étaient alors faites à la pythie, la mettent tout-à-fait de niveau avec nos somnambules modernes.

« On lui demande, dit Plutarque, si on « peut se marier; si on mettra son argent à « intérêt; si on entreprendra un voyage de

(1) Plutarque, *loco citato*, pag. 179 ou 180.

« mer; si on aura des récoltes abondantes. On « la consulte aussi *sur les maladies et la* « *santé du corps.* (1) »

Cette faculté de prédire l'avenir était, ainsi que nous n'avons cessé de le répéter, une faculté de l'homme, qui se développait dans quelques circonstances données, et sur-tout dans l'état de crise, sans aucun concours des intelligences spirituelles. Nous avons déjà rapporté une multitude d'exemples, soit de la part des païens, soit de la part des hérésiarques. Nous pourrions multiplier les citations : nous nous contenterons d'en transcrire encore trois ou quatre, qui se rencontrent sous notre plume.

A la suite des *Priscilla* et des *Maximilla*, il faut placer une prétendue prophétesse, dont parle Firmilianus dans une lettre à saint Cyprien, et qui se trouve lá soixante-quinzième parmi celles de ce saint.

« Pendant que tous les fidèles prenaient la « fuite, écrivait Firmilianus, et que chacun fuyait « la persécution, on vit paraître tout-à-coup une « certaine femme, qui, *tombant en extase*, « *s'annonçait pour prophétesse.* Elle était « mue par l'impulsion des principaux démons,

---

(1) Plutarque, *loco citato*, pag. 182.

« au point *qu'elle faisait des choses merveil-*
« *leuses, de véritables prodiges.* Elle se van-
« tait même de pouvoir, à volonté, exciter
« un tremblement de terre. Par ces jactances,
« par ces meusonges, elle était venue à bout *de*
« *subjuguer tous les esprits, au point qu'on*
« *lui obéissait, et qu'on exécutait tout ce*
« *qu'elle prescrivait.* Le mauvais esprit qui la
« possédait, la faisait marcher *pendant l'hiver*
« *le plus rigoureux, nuds pieds au milieu des*
« *glaces et des neiges, sans en être blessée,*
« *et sans qu'il lui arrivât pendant ces cour-*
« *ses aucune espèce d'accidens.* Elle séduisit
« un des prêtres, appelé Rusticus, et un diacre.
« On reconnut bientôt qu'il *y avait un mau-*
« *vais commerce entr'eux.* On lui opposa,
« pour l'exorciser, un exorciste, homme ex-
« trêmement recommandable. Mais, chose
« étrange! ne s'était-elle pas avisée, peu de
« temps auparavant, *de prédire qu'il vien-*
« *drait pour la combattre un homme ennemi*
« *et un tentateur infidèle.....* Cette femme
« était si audacieuse, qu'elle n'avait pas craint
« de profaner les sacremens d'une manière
« étrange, en disant elle-même la messe
« et en administrant le baptême. De là une
« grande question : Le baptême administré par
« le diable, au nom du père, du fils et du

« Saint-Esprit, pouvait-il être valable (1)? »

Qui ne voit, dans cette prétendue prophétesse, une femme tourmentée par l'*hystéricisme*? son commerce honteux avec le prêtre Rusticus et le diacre n'en laisse pas de doute. Cet hystéricisme l'avait jetée dans un état de crise, d'extase, de somnambulisme, qui la mettait à même de découvrir l'avenir et de faire des choses surprenantes. Qu'elle se persuadât ensuite, comme hérétique, qu'elle avait le droit de dire la messe et d'administrer le

---

(1) *Emersit istic subitò quædam mulier, quæ in extasi constituta, prophetam se præferret, et quasi spiritu sancto plena sic ageret. Ita enim principalium dæmoniorum impetu ferebatur, ut mirabilia quædam et portentosa perficiens, et facere se terram moveri polliceretur. Quibus mendaciis et jactationibus subegerat mentes singulorum, ut sibi obedirent, et quodcumque præciperet et diceret, sequerentur. Faceret quoque mulierem illam crudâ hyeme nudis pedibus per asperas nives ire, nec vexari in aliquo, aut lædi illâ discursione. Hic et unum de præsbiteris Rusticum item et alium diaconum fefellit, ut eidem mulieri commiscerentur, quod paulò post detectum est. Unus de exorcistis, vir probatus, erexit se contrà illum spiritum nequam revincendum; qui subtili fallaciâ etiam hoc paulò ante prædixerat venturum quemdam aversum et tentatorem infidelem, etc.* S. Cyprian., epist. 75.

baptême, ceci ne tenait plus à l'extase, elle était alors réveillée. Cela même prouvait que ce ne pouvait être le démon qui la possédait, ou qui administrait lui-même le baptême; car certainement jamais le diable ne baptisât au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Encore une fois, nous ne voyons ici que l'hystéricisme tout pur, lorsqu'elle était en extase, et l'extravagance, quand elle était réveillée.

Nicétas Choniate, l'un des écrivains de l'histoire byzantine, dans la vie d'Isaac l'Ange, rapporte que « cet Empereur étant à Rodoste, « fut visiter un nommé Basilace, homme qui « menait une vie toute extraordinaire, qui « avait acquis la réputation de connaître l'ave- « nir, et qui attirait autour de lui une foule « incroyable de personnes qui, le consultaient « comme on consultait autrefois Hammon et « Amphiaraüs. »

Il paraît que l'historien n'était pas fort prévenu en faveur de Basilace. Il cherche à atténuer ce qu'il vient de dire, en prétendant, « que les discours de ce prophète étaient con- « fus et peu d'accord entre eux, et ne faisaient « fortune qu'auprès des bergers, des labou- « reurs et des matelots; il avance que, quand « des femmes venaient le consulter, ce n'était « qu'après avoir approché de leur sein et manié

« leurs talons, *exploratis mammis et contrec-*
« *tatis talis*, qu'il rendait des oracles obscurs.
« A la plupart des questions il ne répondait
« pas : il faisait ses divinations en allant et
« venant, et au milieu de gestes insensés. Il
« avait autour de lui quelques vieilles femmes
« de ses parentes, aussi folles que lui, qui
« interprêtaient au consultant ce que signi-
« fiaient ces gestes pour découvrir l'avenir ; ce
« que signifiait même ce silence, qu'elles appe-
« laient une sage taciturnité. Cet homme était
« sur-tout regardé comme devin, et prédisant
« l'avenir, par certaines femmelettes, qui se
« plaisaient à lui faire des questions peu dé-
« centes, et s'amusaient de la manière gro-
« tesque dont il drapait ses vêtemens. Mais,
« selon les personnes de bon sens, il passait
« pour un vieux fou, même pour un misé-
« rable, possédé par un esprit de python ; et
« c'est à quoi, ajoute Nicétas, je souscris bien
« volontiers. »

Nous avons laissé parler Nicétas contre Basilace tant qu'il a voulu ; mais arrivons au fait : Que se passa-t-il avec l'Empereur? voilà l'essentiel.

« Basilace ne reçut point l'Empereur avec
« les honneurs convenables à sa dignité. Il ne
« répondit pas une parole à la salutation qu'il

« lui fit en ces termes. *Je vous salue, père*
« *Basilace*, et il ne l'en remercia pas par le
« moindre signe et par la moindre inclination
« de tête. Sautant de côté et d'autre comme
« un insensé, il chargea d'imprécations ceux
« qui s'approchèrent de lui. Enfin, arrêtant
« ses agitations, il creva, avec un bâton qu'il
« tenait à la main, les yeux d'une image de
« l'Empereur, qu'il avait dans sa cellule, et
« tâcha de faire tomber le bonnet qui était sur
« sa tête; ce qui le fit mépriser par l'Empereur
« comme un extravagant.

« Ceux qui étaient présens en tirèrent un
« mauvais présage; et lorsque la suite en eut
« en quelque sorte confirmé la vérité, ils
« eurent meilleure opinion de la science de
« Basilace, qu'ils n'avaient auparavant (1). »

---

(1) *Basilacium convenit, inusitatæ vitæ hominem, eamque opinionem apud omnes consecutum, quasi futura prævideret atque prædiceret; undè maxima hominum frequentia ad eum, ut olim ad Hammonis et Amphiarai oraculum, confluebat. Cæterùm nihil veri et perspicui de rebus futuris loquebatur, sed verba confusa, inter se dissidentia et perplexa fundebat; et quamvis sæpè ridicula quædam admisceret, tamen turbam pastorum, agricolarum et remigum ad se attrahebat. Nam mulierum ad se venientium mammis exploratis, et talis contrectatis, obscura*

En effet, quelque temps après, les grands se révoltèrent, et mirent sur le trône Alexis, frère d'Isaac. Alexis fit crever les yeux à Isaac

---

promebat oracula; et ad plerasque quæstiones nihil respondebat, et suas divinationes discursationibus et insanis gestibus perägebat. Astabant ei quoque cognatæ aniculæ, vecordes et insanæ, quæ consultoribus explicabant, quid isti Basilacii gestus, rerum futurarum designarent, et taciturnitatem, ut sapientem orationem, interpretabantur. Is igitur homo, ut dixi, vates vulgò habebatur, et futura prædicere putabatur, à mulierculis præsertim, quibus turpes quæstiones, et deformes vestium implexiones pro ludo et joco cordi erant. Cordatis verò hominibus ineptus histrio et vecors silicernium videbatur. Erant etiam qui eum Pythonico spiritu esse præditum haud absurdè conjectarent, quorum ego judiciis maximè assentior. Imperatorem neque ut tantâ potentiâ præditum excepit; neque salutationi ejus, quæ erat : Salve, pater Basilaci, respondit; neque tacito nutu capitis gratias egit; sed hùc atque illùc, instar pulli equini, aut hominis furiosi saltans, accedentibus maledixit, nec ipsi denique Imperatori parcens. Vix tandem inquietis illis agitationibus omissis, scipione quem manibus gestabat, imaginis Imperatoris, quæ in ejus oratoriæ cellæ pariete depicta erat, oculis erasis, etiam pileum de capite illius auferre studebat. Quæ cùm fecisset, imperator, eo deliro despecto, recessit. Populus verò qui ea viderat, nihil boni ominabatur. Ut verò etiam eventum non in totum ab illis signis abhorrere constitit; cujusque opinio de Basilacio con-

l'Ange. Ce ne fut qu'après la mort d'Alexis qu'Isaac remonta sur le trône.

On voit ici l'accomplissement de la prédiction de Basilace. Les imprécations qu'il se permet contre ceux qui accompagnent l'Empereur, n'avaient lieu que parce qu'il prévoyait que ce seraient ceux mêmes qui accompagnaient Isaac qui le trahiraient dans la suite. Les yeux crevés, dans l'image de l'Empereur, n'étaient pas équivoques ; mais les tentatives impuissantes qu'il fit pour enlever le bonnet impérial, semblaient annoncer que le trône ne serait pas toujours perdu pour Isaac.

Quelle idée peut-on se former de Basilace ? Ce n'était pas un saint, ce n'était pas un hérétique. Il n'invoquait pas le démon ; il devinait, parce qu'il avait la faculté de deviner ; il prédisait les choses futures, parce qu'il avait la faculté de lire dans l'avenir.

Ces agitations, ces gestes inconsidérés, ce silence, ou ces mots à demi prononcés, annonçaient un état de crise ; et, quoi qu'en dise Nicétas, il fallait bien que l'évènement justifiât ses prédictions, puisque tout le monde accourait de toutes parts pour le consulter.

---

firmata est, quæ, ut dixi, anceps priùs, et in plerisque dubia fuerat. Nicetas, in corpor. *Histor. Bysantinæ*, edit. Venet., tom. 12, lib. 3, cap. 19.

Ces vieilles parentes qui lui servaient d'interprètes, nous rappellent les prêtres qui environnaient la pythie et la prêtresse de Delphes pour interpréter les oracles. Ces femmes-là étaient-elles nécessaires, ou n'était-ce que pour donner plus d'appareil à ses oracles que Basilace les appelait auprès de lui? C'est ce qu'il importe peu de savoir.

Il est une circonstance que Nicétas traduit à sa manière : c'est l'approche de la gorge et le toucher des talons de quelques femmes qui venaient consulter Basilace. Nicétas, qui n'en savait pas davantage, a très-bien pu ne voir que des attouchemens indécens, ou du moins indiscrets, là où il n'y avait peut-être que des procédés magnétiques. Car, quelle vraisemblance qu'en présence d'une multitude qui l'environnait toujours, il eût voulu se permettre des attouchemens indécens? Quelle probabilité que des femmes, quelque peu circonspectes qu'on les suppose, se prêtasseut en public a de semblables explorations? Mais la malignité convertit tout en mal. Et encore aujourd'hui les passes magnétiques, quelque décentes, quelque circonspectes qu'elles soient, sont-elles à l'abri de la censure?

Van-Dale, dans sa préface du livre de l'Idolâtrie, raconte un fait singulier qui eut lieu à

Amsterdam en 1566. « Une grande partie des « enfans nourris dans l'hôpital de cette ville, « tant filles que garçons, au nombre de soixante « ou soixante-dix, furent attaqués d'une mala- « die si extraordinaire, qu'ils grimpaient, « comme des chats, sur les murs et sur les « toits. Leur aspect était effrayant ; ils par- « laient des langues étrangères; ils disaient « des choses étonnantes, et *rendaient compte* « *de ce qui se passait au moment même dans* « *le conseil municipal.* Il arriva qu'un de ces « enfans découvrit à une certaine Catherine « Gerardi, l'une des mères de l'hôpital, *que son* « *fils, Jean Nicolai, devait partir pour La* « *Haye, où il ne ferait rien de bon.* Elle allait du « côté de la Basilique, où elle arriva au moment « où le conseil de la ville venait de se lever. « Elle trouva son fils Nicolai encore sur les « marches de la Basilique. Il paraît que ce « Nicolai était lui-même un des membres du « conseil. Sa mère lui demande *s'il était vrai* « *qu'il allait partir pour La Haye.* Celui-ci, « tout troublé, en convint. Mais quand il sut « que c'était l'enfant qui l'avait déclaré, il « rentre, en fait part aux consuls, qui, voyant « le projet découvert, prirent le parti d'y re- « noncer.

« Ces enfans s'échappaient par troupes de dix

« ou douze, et couraient par les places publi-
« ques. Ils furent chez le préteur, auquel ils
« reprochèrent *tout ce qu'il y avait de plus*
« *secret dans sa conduite.* On assure même
« *qu'ils découvrirent plusieurs complots qui*
« *se tramaient contre les protestans.* (1) »

Van-Dale n'était pas crédule, il s'en faut; il déclare cependant qu'il croit fermement tout ce

---

(1) *Magna pars puerorum, qui in orphanotrophio alebantur, tam pueri quam puellæ (ac quidem usque ad numerum 60 vel 70) obsessi spiritibus malignis, veluti feles ascendebant parietes ac tecta. Aspectus dabant tam perversos ac tartareos, ut etiam fortissima pectora perturbarent. Loquebantur linguis alienis; ac sibilante linguâ proferebant mirabilia de rebus, quæ eo ipso temporis momento gerebantur in urbis concilio. Accidit enim ut aliquis ex hoc puerorum numero diceret cuidam Catharinæ Gerardi, uni ex matribus orphanotrophis : filius tuus Joannes Nicolai profecturus est Hagam, at nihil boni illic peracturus. Post quæ verba, puerum hunc illa secùm ducit ad urbis Basilicam, atque eo momento quo jam concilium erat diremptum; filius ejus ipsi, adhuc in graduum descensu, occurrit; quem interrogat an Hagam esset profecturus? ille turbatus id fatetur. Ista verò superaddit : hic puer illud dixit. Quo audito res indicatur consulibus, ac decreto isto ita detecto, profectio illa Hagam omititur.*

Realius quoque narrat ipsos pueros catervatim, 10 vel 12 numero, per plateas eos discurrisse; etiam ad

qu'il vient de raconter ; mais il est bien éloigné de l'attribuer aux esprits, et encore moins aux démons, comme le fait celui dont il emprunte les paroles. Les enfans de l'hôpital n'étaient atteints que d'une maladie nerveuse, qui disparut peu après, et avec elle le don de prophétie.

Antonius Benivenius, médecin de Florence; dans son traité *de Abditis morborum causis*, parle d'un jeune Florentin appelé Gaspar, qui avait été blessé à la poitrine, d'une flèche, si malheureusement, qu'en voulant l'extraire, le bois s'était séparé, et le fer était resté dans la plaie. Ce jeune homme, souffrant horriblement, voulait se donner la mort. Ses amis le consolent, et sur-tout un nommé Mariocte, qui lui recommande de s'adresser à Dieu, l'auteur de toute guérison. « Le jeune Floren-« tin l'écoute, il prie Dieu nuit et jour; et voilà « que tout-à-coup il se met à faire des prédic-« tions : il reconnaît et annonce d'avance les « personnes qui viennent le voir, quoiqu'elles « soient encore fort éloignées. Il désigne par « leur nom propre tous les inconnus qui se

---

domicilium prætoris urbani, cui mira exprobrabant. Quin et multa arcana consilia, quæ contrà novas (protestantium) conciones agitabantur, fama est illos detexisse. Van-Dale, *de Idolatriâ*, Præf., pages 18 et 19.

« trouvent parmi les assistans; il leur recom-
« mande à tous la crainte de Dieu, et de ne pas
« douter de sa guérison; que, pour lui, *il en*
« *était certain; qu'il savait le jour et l'heure*
« *où il devait recouvrer la santé*. Il disait que
« cette lucidité s'étendait bien plus loin, et
« lui avait dévoilé bien d'autres choses, *comme*
« *son départ pour Rome, et sa mort qui*
« *devait y avoir lieu; l'exil et la fuite de*
« *Pierre de Médicis; les malheurs et cala-*
« *mités de la ville de Florence; le bouleverse-*
« *ment de l'Italie*, et beaucoup d'autres cho-
« ses du plus grand intérêt. Or, dit l'auteur,
« qui est un médecin, *nous avons vu une*
« *grande partie de ses prédictions s'accom-*
« *plir. Le fer de la flèche est sorti de la plaie*
« *le jour et l'heure qu'il avait indiqués.*

« Et, chose non moins étonnante! lorsque le
« fer fut sorti, le don de prévision n'eut plus
« lieu. Quelque temps après, *Gaspar se rendit*
« *à Rome, où il mourut, ainsi qu'il l'avait*
» *annoncé* (1). »

Mais rien de plus admirable que ce qui est raconté par Henri de Her, premier médecin de l'archevêque de Cologne. « Il s'agit d'un

---

(1) *Antonius Benivenius, de abditis morborum cau-*
sis. Apud Andræam Cratandrum, cap. 10, pag. 216.

« homme qui était originairement noctambule.
« Vers l'âge de quarante-cinq ans, il cessa
« d'être noctambule; mais au lieu de cela,
« il devint habituellement sujet à des rêves fa-
« tidiques, au point qu'il prédit successive-
« ment la mort de son beau-père, de sa femme,
« de son fils aîné, et de plusieurs parens. Il
« prédit leurs morts avec la même exactitude
« et les mêmes détails que s'il avait assisté à leur
« trépas et à leurs funérailles. Presque toujours
« il prévoyait la veille ce qui devait lui arriver
« le lendemain, de gai, de triste; les querel-
« les, les pertes, le gain; et indiquait, en quel-
« que sorte, l'heure et le moment où cela
« devait lui arriver (1). »

Cet homme nous rappelle ce Rhodien dont parle Cicéron, qui, à l'article de la mort, découvrit à six de ses camarades quand cha-cun devait mourir, le genre de sa mort, et le rang dans lequel chacun devait mourir.

Nous lisons, dans les *Annales Encyclopédiques* du mois de janvier 1817, un passage relatif à un de nos peintres justement célèbre, M. D...., pendant son séjour eu Suisse.

---

(1) *Elysius jucundarum quœstionum Campus*, autore Gaspare a Reies Franco. Bruxelle, 1661, in-fol., quest. 37, pag. 247.

« Ce fut, dit cette note, pendant ce séjour, « qu'il fut à portée de connaître le magné- « tisme, et d'y voir une femme qui offrait le « spectacle le plus singulier dans son état de « somnambulisme. Elle devinait les pensées « les plus secrètes de chacun; et quoiqu'elle « ne sût ni lire ni écrire, elle racontait les « événemens les plus extraordinaires qui s'é- « taient passé dans la plus haute antiquité, « étonnant tous les spectateurs par la sagacité « de son raisonnement, quoiqu'elle ne fut « qu'une femme du peuple. L'habile peintre « dont nous parlons nous a assuré avoir été « témoin de ces prodiges, ainsi que plusieurs « autres artistes qui étaient avec lui. Que ré- « pondre à des personnes qui vous disent: « J'ai vu (1). »

Cette note sur cette pythie de Suisse termine parfaitement cette petite galerie, qui a commencé par la pythie de Delphes, du temps de Plutarque, et nous présente la continuation exacte des mêmes phénomènes.

(La suite au prochain numéro.)

---

(1) Annales Encyclopédiques. Janvier 1817, pag. 31.

EXTRAIT

D'une lettre de Mme la comtesse de Coudenhove, à M. le marquis de Puységur.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Je vais à présent vous parler d'une malade somnambule très-éclairée (pour elle-même), dont je me rappelle avoir fait part des premières séances du somnambulisme à votre société magnétique de Paris. Mademoiselle Thérèse de Bollet est fille d'au conseiller, et âgée, je crois, de 22 à 23 ans. Elle était abandonnée des médecins, malade depuis huit ans d'atonie complète de toutes ses entrailles, gisant dans son lit depuis dix mois, ne pouvant digérer la moindre chose, vomissant vingt et trente fois par jour, paralysée de tout un côté à la suite d'une apoplexie nerveuse, et dans un état de faiblesse tel qu'il lui ôtait la faculté de faire le moindre mouvement : voilà l'état dans lequel je l'ai trouvée. N'ayant jamais entendu parler

du magnétisme, de même que son magnétiseur, il m'a fallu faire l'éducation de ce dernier, lequel s'y est prêté avec tant de docilité, qu'au fur et à mesure, et au bout de dix-huit jours, mademoiselle de Bollet, que j'appellerai dorénavant *Thérèse*, est devenue somnambule.

De ce moment elle rejeta tous les remèdes, qui lui avaient fait beaucoup de mal, disait-elle, ne voulut absolument rien prendre de chaud. Elle se prescrivit du vin pour boisson en petite dose, avec un extrait de menthe, de l'eau magnétisée, de la viande froide qu'elle digérait très-bien; dès lors plus de vomissemens, et ses forces revinrent peu à peu, à tel point qu'au bout de trois mois, elle fut en état de quitter son lit; mais sa jambe restait toujours paralysée, et elle ne pouvait marcher que difficilement à l'aide d'un bras.

Quand je la jugeai en état de supporter la voiture, je la fis transporter à la campagne, chez moi, avec son magnétiseur; et là, nous l'invitâmes à chercher un remède pour sa jambe paralysée. Après y avoir réfléchi plusieurs jours, elle se mit à pleurer beaucoup dans son sommeil somnambulique, et sans nous en dire le sujet. Nous la crûmes découragée

de ne point trouver de remède. Cependant nous la forçâmes de chercher encore, en l'assurant qu'elle en trouverait un ; c'est alors qu'elle nous confia que depuis plusieurs semaines, elle avait bien trouvé ce remède, qu'il était infaillible ; mais qu'elle n'avait pas voulu le dire, parce qu'il lui ferait souffrir d'extrêmes douleurs... ; qu'il fallait fouetter toute la jambe avec une sorte d'ortie qu'elle indiqua... Nous nous mîmes tout de suite à l'œuvre, et ce fut avec le plus grand succès. Au bout d'une quinzaine, la jambe reprit du mouvement et de la flexibilité, pas assez de forces pour marcher seule ; mais à l'aide d'un bras, elle se promenait à un quart de lieue sans se fatiguer. Enfin, elle annonça sa cure *parfaite* dans six semaines, après quoi elle n'aurait besoin que de quelques bains d'herbes et de quelques séances de magnétisme à grand courant... La malade engraissait à vue d'œil, bon sommeil, bon appétit ; mais toujours d'après le régime prescrit, mangeant souvent, mais toujours des viandes *froides*, de l'eau magnétisée avec un extrait de menthe. Elle retourna dans cet état d'amélioration de choses, avec son magnétiseur, et nous nous crûmes à la fin de nos travaux.

Mais c'est alors que nous fûmes mis à de rudes épreuves. A peine arrivés, le chirurgien-magnétiseur reçut l'ordre de partir pour l'armée. La somnambule avait eu la prévision qu'il n'acheverait pas la cure. Quand elle en eut la certitude, rien n'égala son désespoir et celui de ses parens. On m'écrivit; je fus sur le champ la trouver : elle était au lit, hors d'état de marcher et avec de fortes attaques de nerfs. Je la consolai de mon mieux, en l'assurant que je trouverais un autre magnétiseur; mais au premier abord, elle ne voulut pas en entendre parler, prétendant qu'il n'y avait plus de salut pour elle. Le triomphe de plusieurs personnes et même de quelques médecins était au comble, vu qu'on avait assuré qu'elle ne guérirait jamais, et qu'on se moquait des remèdes et de ceux qui les ordonnaient. Je me donnais toutes les peines pour trouver un nouveau magnétiseur, ce qui était bien difficile. Enfin, j'eus le bonheur de découvrir un jeune homme de 22 ans, qui s'offrit, tant par curiosité que parce qu'il cherchait l'entrée de cette maison, dont il a épousé une des filles dans la suite. Alors il me fallut recommencer toute mon instruction, et user de toute mon autorité et de celle de ses

parens pour engager la malade à se faire traiter. Au bout d'une huitaine de jours elle fut habituée à ce nouveau fluide, qui ne lui convenait cependant pas, disait-elle, comme le premier ; mais cela n'empêcha pas qu'au bout d'un mois, elle fut remise dans le même état de bien-être où l'autre l'avait laissée ; il ne s'agissait plus que de faire des progrès.... Je fus obligée de m'absenter pour une quinzaine, car j'avais assisté à toutes les séances. Je reçois une lettre de sa mère, qui me mande que sa fille avait encore eu une crise des plus violentes, qu'elle avait eu lieu avec des convulsions affreuses, lesquelles avaient fait peur à tous les assistans de sa famille ; mais que tout d'un coup, après s'être calmée un quart d'heure, elle avait demandé ses bas et ses souliers, enfin, ce qu'il fallait pour se lever, et que sa mère lui ayant donné tout ce qui lui était nécessaire, elle avait fort recommandé qu'on ne la touchât pas ; qu'elle s'était levée toute seule... ; avait marché à grands pas dans la chambre, avec les *yeux bandés* ; que son magnétiseur étant rentré, elle l'avait pris par le bras, avait chanté et fait trois ou quatre tours d'allemande avec lui, tout comme si elle n'avait jamais été paralysée ; que les

spectateurs en étaient restés stupéfaits. Elle voulut ensuite aller absolument voir un médecin nommé Windischman, *moitié* crédule alors, mais qui aujourd'hui n'a plus aucun doute.

Sa mère la fit chercher. Elle marcha encore en sa présence, voulut aller dans mon appartement; car je m'étais logée chez eux. Elle monta un grand escalier *toute seule*, et quand elle se trouva devant mon appartement, elle se mit à pérorer, se disant à elle-même qu'elle ne voulait pas y entrer, qu'elle éprouvait trop de peine de ne pas m'y trouver, et de ce que je ne serais pas témoin de sa guérison; mais qu'à mon retour, elle sauterait au-devant de moi.

En revenant dans sa chambre elle se coucha, et au bout d'un quart-d'heure, demanda à être réveillée; elle avait recommandé pour le lendemain de lui dire de se lever et de l'assurer qu'elle marcherait toute seule; qu'elle répondrait n'en pas avoir le courage; mais que deux personnes devraient marcher à ses côtés, que doucement alors et peu à peu elle prendrait confiance, et qu'au bout de quelques jours, elle irait en ville et marcherait dans les rues sans crainte et sans aucun danger, ce qui s'est effectué, et oncque depuis il ne fut plus question de paralysie.

A mon retour, mademoiselle de Bollet vint au-devant de moi, descend en sautant l'escalier d'un perron qui est devant sa maison,, avec la légèreté d'une biche .. Jugez de ma satisfaction !... Mais nous n'étions pas encore arrivés à notre but, car la cure n'était pas entièrement terminée; elle avait encore des crises, de petites attaques de nerfs; elle demeurait susceptible d'entrer facilement dans l'état de somnambulisme; elle s'ordonna des bains d'herbes, qui lui procurèrent le bien qu'elle en attendait; mais, par malheur pour elle, son magnétiseur prit un réfroidissement qui lui occasionna un gros rhume. On eut recours au médecin; c'était justement celui qui avait traité la malade avant le magnétisme, et qui l'avait alors déclarée inguérissable... Celui-ci alarme tous les parens, leur dit que ses maux étaient la suite du traitement qu'on avait fait; que leur fille avait les poumons attaqués, et qu'elle courait de grands risques, si l'on continuait à la magnétiser. Cela fit, comme vous pouvez le croire, un bruit terrible dans la ville, occasionna de grands désagrémens à la famille de mademoiselle Bollet, et la santé de la malade en souffrit horriblement, c'est-à-dire que son traitement ne s'acheva pas, mais cependant ne rétrograda pas.

Je voyais souvent les parens de la malade, et je les encourageais de mon mieux, ainsi que la malade, à se mettre au-dessus des discours de la ville, lesquels cesseraient d'eux-mêmes, s'ils paraissaient n'y faire aucune attention.... Je réussis à leur faire remettre la pauvre malade entre les mains d'une de ses sœurs fort croyante au magnétisme, mais qui étant très-délicate, ne pouvait, il est vrai, lui produire un grand bien ; au moins elle la soutenait et la préservait de fortes rechutes.

Mademoiselle de Bollet souffrit ainsi d'attaques peu violentes de nerfs, de fluxions et autres maux, pendant près d'un an, lorsque, fort heureusement pour elle, son magnétiseur revint de la campagne de Russie. Il trouva sa malade beaucoup mieux qu'il ne l'avait laissée. Il se remit à la magnétiser, produisit sur elle les mêmes heureux effets que précédemment ; et, à l'aide de sa lucidité somnambulique, il acheva sa cure dans l'espace de quelques mois. Depuis lors mademoiselle de Bollet est grasse, fraîche, et présente l'extérieur de la meilleure santé.

Cette cure est assurément du nombre de celles qui ne peuvent être contestées; tout Achaffenbourg a été témoin du rétablissement de cette malade. Ses parens l'attesteront

quand on voudra. Ils demeurent à Withbourg, où le père est conseiller du tribunal d'appel du roi de Bavière. C'est une famille nombreuse et très-estimée ; et la jeune personne, qui fait le charme et la consolation de ses parens, est un modèle de douceur et de toutes les vertus domestiques.

Si ce traitement vous paraît, monsieur, assez intéressant pour mériter d'être inséré dans votre Bibliothèque du Magnétisme, vous pouvez hardiment nommer les personnes qui y ont pris part, sans craindre de les blesser. Le père de la malade se nomme M. de Bollet. Il faut ajouter son titre de conseiller, parce qu'il y en a plusieurs du même nom. La malade se nomme Thérèse, est âgée de 26 ans. Le magnétiseur se nomme Zahn : il est chirurgien de régiment, avec le rang de lieutenant.

Je dois encore faire observer que, pendant tout le temps qu'a duré le traitement de mademoiselle de Bollet, par le magnétisme, la malade, dans son somnambulisme, ne s'est ordonné pour médecine, et n'a pris, dans son état ordinaire, que de l'extrait de menthe et de petites doses de magnésie qu'elle mêlait avec ses alimens, et pour toute tisanne et

boisson que de l'eau et du vin ensemble magnétisés.

Je n'ai jamais voulu la faire consulter pour d'autres malades, malgré qu'elle fût cependant très-éclairée pour elle-même ; je ne voulais pas exposer à faire échouer, par la moindre indiscrétion, le premier traitement remarquable qui se faisait dans nos contrées ; également j'ai éloigné, autant qu'il a pu dépendre de moi, les extases, de quelque genre qu'elles fussent, auxquelles la somnambule ne se serait laissé que trop facilement entraîner ; j'en ai vu peu qui n'y aient eu beaucoup de propension. Quand je m'apercevais que mademoiselle de Bollet était dans cet état, comme son magnétiseur n'était pas du tout instruit de ce genre de phénomène, je le priais de laisser sa malade tranquille, sans lui parler, en l'assurant que c'était un repos qu'il ne fallait pas troubler. Je ne souffrais pas de questions, enfin, autres que celles relatives à sa santé, ce qui souvent la contrariait fort, il est vrai : mais je l'y ramenais toujours ; et quand elle se trouvait de trop mauvaise humeur, qu'elle ne voulait ou ne pouvait répondre, je la remettais à la première séance, et l'éveillais, méthode que je suivrai toujours, quand je serai

la maîtresse d'un traitement, parce que je trouve qu'on parvient plus promptement au but, qui est la guérison. Depuis lors M. Zahn a fait plusieurs autres cures qui ont également bien réussi.

L'année passée, il a entrepris un traitement aussi difficile que celui de mademoiselle Thérèse de Bollet, d'une jeune personne de 18 à 20 ans, malade depuis sa 15^{e} année, je crois. Les médecins la traitaient comme histérique; tous les remèdes furent employés en vain. Elle avait des convulsions effroyables. Il paraît qu'elle était somnambule naturelle, car souvent elle s'entretenait avec ses parens dans un état de crise, lisait les yeux fermés. Le hasard fit qu'une amie de la maison conta à M. Zahn ce genre de phénomène. Tantôt on la croyait folle, et tantôt on craignait l'épilepsie. M. Zahn fit l'impossible pour obtenir l'entrée de cette maison, ce qui lui réussit enfin. Il la magnétisa sur-le-champ et en présence de sa mère, et aux premières passes elle fut en crise somnambule, et répondit juste à toutes les questions. Alors il entreprit la cure, du consentement de ses parens... La lucidité fut prompte et étonnante. J'étais présente aux premières séances; mais

je fus obligée de partir, et restai absente jusqu'au mois de novembre 1817. Le traitement avait commencé au mois de juillet de la même année. A mon retour, je la trouvai à la veille de son entière guérison. Mais cette cure a été des plus pénibles; il ne fallait pas moins que toute la patience, courage et persévérance de cet honnête homme pour l'achever, ayant éprouvé des contrariétés de tous les genres, une fatigue extrême, parce que souvent ses soins étaient nécessaires trois ou quatre heures par jour: tout comme à Thérèse de Bollet; mais ses attaques de nerfs beaucoup plus violentes, étaient toujours accompagnées de convulsions affreuses. Elle était beaucoup plus lucide que mademoiselle Thérèse, plus dans le genre *du spiritualisme*, où je crois qu'on l'a trop entretenue. Le magnétiseur avait lu beaucoup de journaux allemands qui donnent fort dans la mysticité. Il ne put s'empêcher de céder à la curiosité, et lui fit des questions auxquelles elle répondit de la manière la plus extraordinaire. Tantôt elle se trouvait dans le paradis terrestre, tantôt en conversation avec le Sauveur; tantôt avec les anges et les diables. Elle assurait qu'elle ne pouvait guérir avant d'avoir lutté avec ceux-ci, et en avoir

triomphé ; qu'elle devait subir de rudes épreuves, et ne pas céder à leur maligne inspiration ; qu'elle y cédait cependant, mais qu'elle en serait punie et sa guérison retardée. Un jour elle avertit qu'elle voudrait monter au grenier, qu'en descendant elle se casserait la jambe ; qu'on devait employer tous les moyens d'empêcher son envie de monter au grenier. On prit toutes les précautions ; mais elle trouva un instant pour s'échapper (éveillée bien entendu). On courut après elle. Elle était déjà au haut de l'escalier, se précipita en bas, et tomba dans les bras du magnétiseur, qui la mit sur le champ en crise. Alors elle s'ordonna un genre de lit sur lequel il fallait l'étendre ; qu'elle aurait des convulsions affreuses, et qu'il fallait bien empêcher que sa jambe gauche ne donnât contre quelque chose qui eût la moindre résistance ; qu'elle se briserait infailliblement, si on ne prenait toutes les précautions. Plusieurs personnes furent employées pour l'empêcher, parce qu'elle mettait une espèce de soin et de malice pour se heurter. Cette crise dura plusieurs heures, après quoi elle tombait en extase, priant avec ferveur et marmottant entre ses dents, comme si elle parlait à quelqu'un ; puis elle finissait tou-

jours par dire qu'elle avait triomphé de l'esprit malin. Enfin, il faudrait un volume pour décrire toutes les visions, prévisions et genres d'extase de cette jeune personne, qui étaient toujours suivis d'une paralysie des pieds et des mains, ou, pour mieux dire, des bras et des jambes, mais qui cessaient au moment où elle demandait à être calmée.

Je la retrouvai encore avec ce genre d'extase; mais plus de convulsions, et très-près de sa guérison, qu'elle avait annoncée pour la nouvelle année. Je l'observais beaucoup; sa figure devenait radieuse, et l'on peut dire angélique, recevant, disait-elle, des consolations d'en-haut; puis, tout d'un coup elle se rembrunissait, prenait un air farouche, marmottait entre ses dents. Alors elle avait des visions avec l'esprit malin ou *le méchant*... Je ne souffrais plus de questions en ma présence. Cependant, la voyant très-agitée, je lui en fis une moi-même : — Mais pourquoi, dis-je, quand l'esprit malin vous tourmente, ne faites-vous pas le signe de la croix? c'est le moyen que le Sauveur nous a indiqué pour chasser cet esprit malin et lui résister. — Je le sais bien, dit-elle, mais *il faut que je lutte*... Sa guérison s'est terminée au point fixé. Ce-

pendant elle a exigé être encore magnétisée quelquefois par semaine pendant un mois. Elle dit que son magnétiseur aura toujours de l'influence sur elle, et pourra la mettre en crise à volonté. Elle n'a jamais pris d'autres médecines que de l'eau magnétisée : elle eut bien de la peine de boire autre chose après sa guérison, qui est parfaite. Elle soigne tout le ménage de ses parens, dont elle ne s'est jamais occupée ; observe strictement le devoir de sa religion, ne sort presque pas de chez elle, que pour aller à l'église, elle est d'un caractère tranquille et sérieux. Je la connais moins que la première.

Voici, monsieur, de bien longues relations; je souhaite qu'elles puissent vous intéresser et être utiles à la Bibliothèque du Magnétisme. Vous les rédigerez comme vous le jugerez à propos. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que je n'écris pas dans ma langue, et que n'ai pas eu le temps d'y mettre l'ordre nécessaire : vous vous en apercevrez de reste. La *vérité* doit tenir lieu d'éloquence.

M. Zahn a de nouveau entrepris le traitement d'une épileptique avérée, fille paysanne. Il me mande qu'elle est déjà très-lucide, et assure qu'elle guérira. Voilà tout ce que j'en

sais jusqu'à présent. Je ne manquerai pas, M. le marquis, de vous faire part, ou à la Société du Magnétisme, de l'issue de cette cure. Si vous insérez dans vos journaux les autres, je vous prie d'y parler avec éloge du chirurgien Zahn. Sou zèle, son courage et sa persévérance le méritent.

Il est si rare de trouver un magnétiseur qui ait toutes les qualités requises! Il n'y a qu'à Berlin où cela est organisé comme je le désirais depuis long-temps. Cependant il s'en faut que ce soit dans sa perfection. Si j'étais plus riche, je ferais une fondation de frères magnétiseurs, comme sont ceux de la charité, qui se voûraient volontairement à cet acte de bienfaisance. Je mettrais à leur tête un médecin très-instruit dans cette découverte, en état de juger les sujets qui se présenteraient. Il faudrait leur faire faire un noviciat d'un an, au moins, les éprouver, et renvoyer ceux qui ne seraient pas propres à cette destination. Alors les médecins seraient à même de faire chercher, tout comme pour le service des malades, un de ces frères, dont ils suivraient le traitement. Leurs émolumens n'en souffriraient pas; et je suis sûre qu'on trouverait moins de contradicteurs. Cette fondation

n'aurait besoin que d'une maison où le supérieur *médecin* fût bien logé et bien nourri, ainsi que les frères, dont les fonctions devraient toujours être gratuites.

Je m'occupe bien souvent à bâtir ce château en Espagne, qui se réalisera peut-être, si le magnétisme avait le bonheur de guérir quelques hommes célèbres ou quelques monarques abandonnés des médecins. Je suis bien sûre que le roi d'Angleterre ne serait pas resté fou, s'il avait été magnétisé à temps; car son état avait grand rapport, et l'a encore avec le somnambulisme naturel..... J'ai été à même de me procurer des renseignemens à ce sujet, etc. etc.

LETTRE

Au Président de la Société du Magnétisme animal, sur la faculté de parler différentes langues inconnues, que l'on suppose aux crisiaques.

Janvier 1819.

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la dissertation qui se trouve dans le N° X de votre Bibliothèque du Magnétisme animal, au mois d'avril 1818, pag. 74. L'auteur y examine si les crisiaques parlent différentes langues, qu'ils ne savaient pas avant leur état de crise. Il a bien raison de soutenir la négative, et de prétendre que ce qu'on prend pour une langue étrangère, n'est qu'un amas confus de sons, un véritable baragouin. Vous ne trouverez pas mauvais qu'à l'appui de cette opinion, je vous rapporte ce qui se lit dans un ouvrage assez curieux, intitulé : *Histoire d'un Voyage littéraire fait en* 1733. Il s'agit du fameux

chevalier *Folard* (1) qui, dans sa vieillesse, devint un des plus zélés convulsionnaires du diacre Pâris. Voici ce qu'on lit à son sujet :

« Le chevalier Folard, qui prie sans cesse, récite les vêpres chaque jour ; quand il est au *magnificat*, il ne peut jamais le commencer ; les convulsions le prennent aussitôt. Tout d'un coup il se laisse tomber, et étend les bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile ; ensuite il chante, et c'est ce qu'il fait fort fréquemment : c'est une psalmodie qu'il n'est pas aisé de définir. Dans d'autres momens, il pleure. Après avoir pleuré, *il se met tout à-coup à parler par monosyllabes ; c'est un baragouin où personne n'entend goutte. Quelques-uns disent qu'il parle alors la langue esclavone ; mais je crois que personne n'y entend rien.*

« Quand il ouvre les yeux, il déclare qu'il n'y voit pas, qu'il est dans les ténèbres ; mais quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une lumière éclatante ; on le voit alors tres-

---

(1) Charles de Folard, officier célèbre par sa science dans l'art militaire, né à Avignon, le 13 février 1669, mort en la même ville, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 23 mars 1752.

saillir de joie, tant il est content. Quand on se recommande à ses prières, il prend le bout de la robe ou de l'habit de la personne qui lui parle, et s'en frotte, par-dessus son habit, le tour du cœur.

« Il faut remarquer que tout cela se passe sans connaissance de sa part, sans y voir n'y sans entendre.

« On dit de lui qu'il ne peut pas entrer dans l'église de la Madeleine, sa paroisse. Sitôt qu'il approche de la porte, il se sent repoussé par une main invisible. D'autres ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui et qui le fait reculer. »

Voilà donc encore une langue inconnue que parle le chevalier Folard, pendant qu'il est dans sa crise ; les uns veulent que ce soit la langue esclavone : la vérité est que ce ne sont que des monosyllabes confus, véritable baragouin où personne n'entend rien.

Vous aurez remarqué, monsieur, la circonstance qui ramène périodiquement les convulsions. C'es le *magnificat*. Etrange effet de l'habitude et de la routine sur l'imagination ! Il est mille mots dans le psautier : tous sont indifférens au chevalier Folard. Le mot fatal n'est qu'au *magnificat;* ce mot entraîne l'explosion.

L'auteur du récit fait une singulière remarque. « Ce bon chevalier, dit-il, se laisse tomber, étend ses bras en croix sur le carreau, et reste comme immobile dans cette situation. C'est ordinairement de cette manière que tous les fanatiques entrent dans leur extase. *Il n'y a que la figure des bras qui représente une croix, qui distingue les convulsions catholiques d'avec les protestantes.* »

On retrouve, dans les convulsions du chevalier Folard, ce qui a lieu souvent dans le somnambulisme. Il est entièrement isolé, il ne voit ni n'entend : il ne voit pas même quand il ouvre les yeux ; mais lorsqu'ils sont fermés, *il voit une lumière éclatante, et il se trouve dans la situation la plus heureuse.*

Pourquoi, quand on se recommande à ses prières, *frotte-t-il autour de son cœur, par-dessus son habit, un pan de la robe ou de l'habit de celui qui lui parle,* si ce n'est pour établir, par cette friction magnétique dont il ne se doute pas, un rapport entre lui et les personnes dont il veut se souvenir dans ses prières ?

Que penser ensuite de *cette résistance qu'il éprouve à la porte de l'église de sa paroisse,* quand il veut en franchir le seuil ? Tout ici était l'ouvrage de son imagination. Qu'on

vienne donc nous opposer ces résistances comme une preuve de possession dans certaines maladies convulsives. Certainement ce n'était pas le diable qui faisait éprouver ces prétendues résistances au chevalier Folard : c'était un homme extrêmement religieux, d'une vertu et d'une piété austères. Les péchés véniels le faisaient frissonner : il était, comme tant d'autres, la dupe de son imagination, ainsi que Pascal, qui voyait un abîme sous ses pieds, ou celui qui voyait toujours la gendarmerie à ses trousses.

L'auteur du récit met ensuite en parallèle avec le chevalier Folard, la bergère de Crest, autre convulsionnaire du parti protestant, et dont il est mention dans une des lettres pastorales du ministre Jurieu, datée du 1^er^ octobre 1688.

« Isabeau Vincent, âgée de seize à dix-sept « ans, bergère de profession, tomba en extase, « durant le jour, le 2 février 1688. Ce pre- « mier accès ne fut rien; la nuit suivante elle « retomba, et son extase était comme un pro- « fond sommeil. Rien n'était capable de la « réveiller. Elle était dans une entière priva- « tion de l'usage des sens. *Dans cet état, elle « parlait et disait des choses extraordinai-*

« *res, quoiqu'elle ne sût ni lire ni écrire.* Ses « mouvemens n'étaient point violens; sa voix « était claire, et son corps sans mouvemens con- « vulsifs. Sortie de ces extases, *elle ne se sou- « venait point ni de ce qui s'était passé ni « de ce qu'elle avait dit; elle prédisait l'ave- « nir,* et promettait à l'Eglise persécutée une « délivrance prochaine. »

Le chevalier Folard faisait aussi des prédictions: Voilà certainement beaucoup de traits de ressemblance.

Qu'en conclure? Ecoutons le trait suivant, qui se lit aussi dans notre auteur.

« Un grand partisan des convulsions qui se « faisaient sur le tombeau du saint diacre, eut « occasion d'entendre lire quelque chose des « lettres pastorales de Jurieu, sans qu'on lui « eût donné connaissance du titre du livre. Le « partisan des convulsions était charmé d'ap- « prendre par cette lecture que les convulsions « n'étaient pas une chose nouvelle. Il ne se « possédait pas de joie. Celui qui lisait, pour « le rabattre un peu, lui demanda quelle con- « séquence il tirait des convulsions. Il lui ré- « pondit que Dieu par-là se déclarait *pour les « appelans*. Mais si je vous faisais voir, répartit « le lecteur, qu'il y a eu des convulsionnaires

« dans d'autres communions que la nôtre ? —
« Cela ne se peut, lui dit-il. — En même temps
« celui qui tenait les lettres de Jurieu, les lui
« montra, et lui fit voir que la fille convulsion-
« naire était protestante. »

Aujourd'hui on sourirait de l'embarras du janséniste, et, pour le consoler, on lui dirait que Calvin n'était pas plus l'auteur des convulsions dont il s'agit, que Jansénius; mais que le seul et véritable auteur était la nature.

C'est, monsieur, ce que votre Société du magnétisme a déjà démontré jusqu'à l'évidence dans ses curieuses recherches. Continuez ces utiles travaux. Vous éclairez la philosophie en lui faisant connaître un agent qui donne la clé d'une multitude de phénomènes jusqu'à présent inexplicables; vous satisfaites la simple raison, en restituant à la nature ce que l'ignorance et la superstition avaient voulu lui ravir. En réservant enfin pour les vrais miracles et les vraies possessions le respect et la croyance que commande l'Eglise, vous rendez un service réel à la religion, en la dégageant d'un merveilleux emprunté, qui ne pouvait que ternir sa pureté primitive. La vérité n'a pas besoin de l'erreur; et puisque vos recherches vous ont fait remonter jus-

qu'aux premiers temps de l'Egypte, continuez d'y chercher les membres épars d'Osiris, c'est-à-dire ces traits de lumière qui, réunis, jettent sur la réalité et l'antiquité du magnétisme un jour auquel on ne peut plus se refuser.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

L'UN DE VOS ABONNÉS.

AU MÊME.

Sur la pénétration visuelle à travers es corps opaques, par les cataleptiques et les somnambules magnétiques.

Cette lettre a pour objet d'apppuyer ce que vous avez dit dans le N° XIII de votre Bibliothèque, sur la vue perçante des cataleptiques et des somnambules à travers les corps opaques. Voici des faits qui confirment tout ce que vous avez avancé.

Je ne parlerai pas de cet homme extraordinaire dont il est mention dans Valère-Maxime, appelé *Strabon*, qui avait une vue si perçante, que dans la première guerre punique, du *Promontoire de Lilybée en Sicile, il voyait et comptait les navires qui sortaient du port de Carthage*, c'est-à-dire à une distance de cent trente milles.

On suppose à peu près la même chose de

Jules-César, et on prétend que, *sans quitter les Gaules, il voyait d'un port de mer tout ce qui se passait dans l'Armorique.*

L'hydroscope Bleton mérite davantage de fixer notre attention. On sait que ce jeune homme, né dans le Dauphiné, sans études, sans instruction, voyait l'eau à plusieurs toises de profondeur dans la terre, distinguait ses qualités, si elle était pure ou minérale, froide ou chaude, déterminait les couches de terre qui étaient au-dessus, discernait également les sillons métalliques, et ne se servait pas, dans cette opération, de la baguette de coudrier.

Mille expériences répétées, et dans le Dauphiné, et dans la Suisse, et aux environs de Paris, ont confirmé la justesse de ses déclarations.

Il est certain que la faculté de voir à travers la terre remonte aux temps les plus reculés. Il en est question dans le poëme des Argonautes, par Apollodore de Rhodes. « Les fils « d'Aphari, y est-il dit, Lyncée et le violent « Idas, pleins de confiance dans leurs forces « extraordinaires, étaient sortis d'Arènes pour « augmenter le nombre des conquérans. Lyn- « cée, si l'on en croit la renommé, *portait*

« *ses regards perçans jusque dans les en-*
« *trailles de la terre* (1). » Tel était Bleton.

On pense bien que tous ceux qui ne veulent croire que ce qui est à portée de leurs lumières, s'élevèrent avec force contre Bleton: on peut dire qu'ils tourmentèrent, qu'ils persécutèrent ce pauvre paysan; et avec quel enthousiasme ne crièrent-ils pas à l'imposture, quand il arrivait par hasard que Bleton venait à se tromper. Comme si, dans cette matière, cent expériences certaines et bien vérifiées ne prouvaient pas infiniment davantage que dix ou douze expériences manquées.

Car enfin, comment, s'il y avait de la fraude et de l'imposture, annoncer cent fois, sans se tromper, que dans les endroits qui paraissaient les moins propres à recéler les sources, endroits étrangers à Bleton, et où il était conduit pour la première fois, il y avait cependant des sources à telle profondeur, et qui suivaient telle et telle direction?

Quelques erreurs passagères ne peuvent préjudicier aux faits certains et vérifiés. Quel est celui, parmi les savans, qui, après avoir fait plusieurs fois avec succès certaines ex-

(1) *Expédition des Argonautes*, par Caussin, liv. 1^er^, pag. 13.

périences, ne les manque pas quelquefois?

Loin de trouver étrange dans Bleton qu'il se trompât quelquefois, on devra plutôt trouver étrange qu'il ne se trompât pas plus souvent, quand on saura que les affections de Bleton tenaient beaucoup au genre nerveux.

Or, personne n'ignore à quelles vicissitudes, à quels caprices est sujet le genre nerveux. Les maladies mélancoliques, vaporeuses, nous en fournissent tous les jours la preuve. Dans les arts mêmes il est des jours où les grands talens sommeillent. Et parce que tel danseur aura fait un faux pas, et tel musicien aura laissé échapper une fausse note, leur contestera-t-on une réputation justement acquise?

Bleton, par des circonstances accessoires, par des effluves de matières inconnues, pouvait éprouver dans ses nerfs des sensations qui pouvaient le tromper.

Il n'en est pas moins vrai que Bleton a vu plus de mille fois des sources d'eau à plusieurs pieds dans la terre, et a reconnu à ces profondeurs des sables et des métaux.

Donc le phénomène de voir à travers les corps opaques n'est pas aussi rare qu'on le croit. Mais la solution du problême est-elle plus facile?

On peut lire tout ce qui concerne Bleton dans les ouvrages de M. Touvenel, et surtout dans *ses Mémoires sur la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité.* On y trouve la preuve de la réalité des découvertes de Bleton.

Mais je ne m'en tiens pas là...C'est le père Lebrun, de l'Oratoire, qui va vous entretenir (1).

Il rapporte une lettre du célèbre Huygeus au père Mersenne, minime, du 26 novembre 1646, qui annonce : « Qu'on a vu à Anvers un « prisonnier dont la vue était si perçante et si « vive, qu'il découvrait, sans aucun secours « d'instrumens et avec facilité, tout ce qui était « caché et couvert sous quelques sortes d'é- « toffes ou d'habits que ce fût, à l'exception « seulement des étoffes teintes en rouge. »

Il est ajouté : « Que la femme du geôlier « l'étant venu voir avec d'autres femmes pour « le consoler dans sa calamité, elles furent « bien étonnées de le voir rire; et le pres- « sant de dire ce qui en était cause, il ré- « pondit froidement : *Parce qu'il y en a une* « *d'entre vous qui n'a point de chemise.* Ce « qui fut avoué. »

---

(1) *Histoir. critiq. des pratiques superstit.*, liv. I, chap. VI.

Le père Lebrun dit « qu'il y avait envi-
« ron cent cinquante ans alors qu'on parlait en
« Espagne de quelques hommes qui voyaient,
« disait-on, à travers la terre, à plus de vingt
« piques de profondeur, et qui apercevaient
« les sources, les métaux et les cadavres, sans
« que des cercueils fort épais et fort enfoncés
« pussent les en empêcher. »

« On disputa long-temps, ajoute le père
« Lebrun, sur la possibilité des faits, aussi
« bien que sur la cause des phénomènes, et
« plusieurs philosophes ne manquèrent pas de
« trouver des raisons pour se persuader qu'il
« n'y avait rien là qui ne fût croyable et pos-
« sible naturellement. »

Le père Martin del Rio rapporte « que
« lorsqu'il était à Madrid, en 1575, on y
« voyait un petit garçon de cette espèce. »

Le père Benoît-Jérome Feijoo, religieux espagnol, observe « que ces hommes à vue « perçante, qui voient dans les corps opaques, « sont nommés *Zahories*, nom qu'il estime, « avec beaucoup de vraisemblance, être arabe « d'origine (1). »

---

(1) *Dase el nombre de Zahories à una especie de hombres, de quienes se dice, que con la perspicacia*

Mais tout ceci n'est rien auprès d'une femme de Lisbonne, dont le père Lebrun raconte encore l'histoire.

« Il y a, dit-il, une jeune femme à Lis-« bonne, qui a de vrais yeux de Lynx : elle a « la vue si perçante, qu'elle découvre dans la « terre à quelque profondeur que ce soit. Ce « qui lui fait le plus d'honneur, et ce qui en « même temps autorise le fait, c'est que le roi « de Portugal ayant besoin d'eau pour un « nouvel édifice, et en ayant fait chercher inu-« tilement, cette femme en a découvert plu-« sieurs sources en sa présence, sans autre « secours que celui de ses yeux. Sa majesté « portugaise lui a donné une pension, et l'a « honorée de la robe et de la croix de Christ, « pour celui qui l'épousera, avec le titre de « *Dona*. L'eau est la seule chose qu'elle peut « voir à travers la terre, ainsi que la couleur des « terres, depuis la surface jusqu'à l'eau. C'est « en la voyant qu'elle la découvre, mais il faut

---

de su vista penetranlos cuerpos opacos, haciendose de teste modo patente, quanto a algunas brazas debaxo de la terra esta oculto... La vox ZAHORI *par ece arabiga.* Theatro critico en Espaguol, imprimé à Madrid 1737, in-8°, tome 3, page 92.

« qu'elle soit à jeun pour cela. Cette propriété « lui est entièrement naturelle ; c'est dom- « mage qu'elle ne sache pas la médecine ; car « voici ce qu'il y a de plus surprenant : *elle « voit aussi dans le corps humain. Il est vrai « que ce n'est qu'en certain temps. Elle voit « le sang circuler, la digestion se faire, le « chyle se former, et enfin, toutes les diffé- « rentes parties qui composent et entretien- « nent la machine, et leurs diverses opéra- « tions. Elle découvre bien des maladies qui « échappent au savoir et à l'expérience des « plus habiles médecins, qu'à bon droit on « peut nommer aveugles auprès d'elle. On « la consulte aussi plutôt qu'eux.* »

Ceci est tiré d'une lettre du 27 août 1725, qui se trouve dans le Mercure de France, second volume de septembre, page 2120.

Il ne s'agit pas seulement ici de pénétrer par la vue à une certaine profondeur de la terre ; cette femme voit l'intérieur des corps animés, juge de leur bon ou mauvais état, donne des consultations à ceux qui lui en demandent. Ne voilà-t-il pas nos somnambules magnétiques, qui voient également dans l'intérieur des corps, et distinguent les lésions qui affectent les organes? Elle avait de commun avec nos

somnambules, que, comme eux, elle ne voyait pas dans tous les temps, mais seulement quand elle était en crise. Ce phénomène dut paraître bien étonnant en 1725; aussi le père Lebrun ne négligea-t-il rien pour l'éclaircir. Nous voyons dans la préface qui est en tête de son ouvrage, qu'il eut une correspondance suivie à ce sujet avec le comte d'Ericeyra à Lisbonne. On n'en connaît pas le résultat.

Cet exemple n'est pas le seul. Le Mercure de France du mois de juin 1728, partie Ire, nous en fournit un autre tout aussi surprenant. Il parle d'une demoiselle Pedegasche, « qui « voit, est-il dit, ce qui est caché dans les en- « trailles de la terre: elle discerne la pierre, « le sable, les sources d'eau, même à trente « ou quarante brasses de profondeur. *A l'é-* « *gard du corps humain, sa vue ne pénètre* « *pas au travers des habits; mais à nud,* « *elle distingue l'estomac, le cœur et autres* « *parties internes; voit les abcès, s'il y en* « *a, et démêle les causes des maladies dans* « *les humeurs. Elle connaît, à sept mois de* « *grossesse, si une femme est enceinte d'un* « *garçon ou d'une fille* (1). »

---

(1) *Traité de l'opinion*, t. III, liv. IV, p. 204.

Que les deux derniers exemples se trouvent plus particulièrement dans deux femmes portugaises, on n'en sera pas surpris, quand on lira dans le père Feijoo, que ce phénomène se reproduit le plus souvent en Espagne ou en Portugal, où Delrio nous en cite en effet des exemples vers 1575 (1).

Ainsi les phénomènes que nous présentent nos somnambules de lire dans le corps humain, d'en apercevoir toutes les parties internes, ne sont pas aussi récens qu'on aurait pu le croire. Il y a tout lieu de penser que nous en retrouverions beaucoup d'autres, si on eût eu soin de les recueillir et d'en tenir note.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

L'UN DE VOS ABONNÉS.

---

(1) *Este es embuste endemico de Espana pues en los autovres Estrangeros no se balla noticia de semejante gente, ò si alguno los nombra, es con la circonstancia de adscribirlos a nuestra nacion, citando nuesstros proprios autores y accaso le hemos heredado de los moros.* Theatro critico. *Ibid.*

RÉCIT DU TRAITEMENT DE Mlle DE S***,

COMMENCÉ A STOCKHOLM EN JUIN 1816.

(Première partie.)

Marche générale de la maladie.

Mademoiselle de S*** est âgée de 56 ans, complexion maigre et épuisée par de fréquentes coliques néphrétiques, par une grande faiblesse dans les poumons, et, plus que tout cela, par de grands chagrins domestiques; son système nerveux sur-tout était très-affecté.

Au mois de juin 1815, mademoiselle de S*** tombe à la renverse dans un escalier. Le chirurgien ne trouve que de faibles lésions extérieures; mais, par contre-coup, il se manifeste des contusions intérieures faciles à prévoir.

M. de Bjerhin, un des chirurgiens les plus

distingués du Nord, fut appelé à son secours; mais après neuf mois de soins assidus, il la laisse dans un état continuel de douleurs vives à la tête, qui peu à peu altéraient toute son existence, en annonçant qu'il n'y avait plus qu'à attendre encore quelques mois, que ces douleurs fussent assez fortes pour faire désirer à la malade elle-même de se soumettre au trépan. M. de B*** ne cacha même pas qu'il prévoyait que cette opération ne la sauverait guère du malheur de perdre l'usage de la raison.

En juin 1819, je fus prié de tenter de la soulager au moyen du magnétisme. Persuadé qu'avec une charité vraie, on peut beaucoup, je ne craignis point d'entreprendre cette cure.

Je trouvai la malade dans un état de stupeur causé par la continuité de ses souffrances, et, de plus, très-prévenue contre le magnétisme animal.

Je m'approchai d'elle; et lui tenant la main à un pouce du sommet de la tête, je voulus voir s'il lui restait encore assez de sensibilité pour en éprouver quelques effets. Au bout de cinq minutes, la malade commence à gémir, et me prie de m'éloigner, en me disant que je lui cause un étourdissement qu'elle ne peut soutenir. J'accède à ce désir.

Le lendemain la malade s'endort, et deux jours après elle est lucide.

J'appelle le médecin du Roi, M. de Weigel, à la prochaine séance : je la mets en crise en sa présence, et au bout d'un quart d'heure, j'autorise M. de Weigel à me dicter les questions à faire à la malade.

Elle déclare alors avoir deux dépôts en le lobe du côté droit du cerveau ; que le magnétisme animal seul pouvait les dissiper ; qu'ils s'écouleraient peu à peu ; le premier prendrait sa voie à travers le tympan de l'oreille ; qu'il ne fallait pour cela que ma volonté et une légère action de la main, pour attirer ces humeurs vers l'oreille ; que les premières gouttes paraîtraient cinq jours après, entre cinq à six heures du soir. J'ordonnai ensuite à la malade de considérer toutes les autres parties de son intérieur, le cœur, le foie, la rate, les poumons, etc.

La malade, questionnée par M de Weigel, par mon organe, sur les formes et la position de chaque partie, les décrivit avec une exactitude anatomique qui étonna M. de Weigel.

Elle ajoutait en même temps les vices qu'elle découvrait à chacune de ces parties, et entre autres, une ossification au cœur, placée dans

sa petite cavité gauche. Je l'interpelle d'en dire la cause; elle remonte peu à peu jusqu'à l'heure de sa naissance, en l'attribuant à une maladresse de la sage-femme qui avait exercé une pression trop forte sur cette partie, et avait par-là posé le germe de ce mal, dont elle déclare qu'il n'y avait aucun moyen de guérir.

Cette séance intéressante fut celle qui servit de base à tout le traitement, et me donna en même temps la satisfaction d'avoir contribué à la conviction d'un médecin des plus estimables, et trop éclairé pour partager les injustes dédains de ses confrères vis-à-vis le magnétisme animal, mais trop sage pour en adopter les principes sans un examen suffisant.

Déjà, au bout de trois semaines, le pus sortait abondamment par l'oreille droite, et un des dépôts dont se plaignit la malade fut évacué par cette voie. Le chirurgien qui l'avait traitée, et que j'admis aux séances, s'imagina que j'avais percé le timpan, et demanda à en faire l'examen. Cela lui fut accordé; il se convainquit du contraire, mais déclara qu'il ne concevait pas la voie que la nature avait pu choisir, voie que l'anatomie ignorait jusqu'alors.

Peu de temps après, la malade déclara que

l'amas de pus qui pesait sur le timpan finirait par faire du tort à l'oreille, et demanda un séton au col, dont elle indiqua le lieu et la position, et qui fut appliqué le même jour. Dès lors c'était vers cette nouvelle issue que la malade voulut que je dirigeasse les humeurs de la tête.

Au bout de deux mois de soins de ma part, et de souffrances de celle de la malade, j'eus la satisfaction de lui entendre m'assurer que tous ces dépôts de sang qui s'étaient formés dans la cervelle étaient écoulés; mais, ajouta-t-elle, il nous reste encore bien à faire! Dans les creux que les dépôts ont laissés à la cervelle, il s'assemble à présent une humeur âcre, très-limpide, de temps à autre mêlée de sang; le magnétisme les fera écouler sans doute, mais ils se renouvelleront, tant que la cervelle n'aura pas repris ses forces et son élasticité assez pour retourner à son ancienne forme : cette faiblesse durera long-temps, et il faut sur-tout prendre garde à ce que les humeurs n'attaquent ni les poumons ni les reins. La malade m'ordonnait tantôt de les conduire le long de l'épine dorsale, tantôt le long de la poitrine. De temps à autre elle se plaignit du tort que cette humeur faisait

aux poumons, tantôt des coliques néphrétiques dont elle entrevoyait le retour. Mais en général, la malade avait repris ses forces et un bien-être qu'elle avait ignoré depuis dix-huit mois, quand, forcé de partir, je la laissai aux mains d'un autre médecin que j'avais instruit au magnétisme. Les occupations journalières de ce médecin ne lui permettant pas plus qu'à ses confrères de se consacrer à un mode aussi lent de traiter ses malades, il fut obligé de cesser, et abandonna la malade aux soins d'une dame respectable et âgée, auprès de laquelle elle logeait, et en qui le véritable esprit de charité suppléait aux connaissances.

Cette dame avait été tous les jours présente à mes séances, et avait saisi au moins les formes extérieures du magnétisme, et la malade était d'ailleurs en état de diriger elle-même son nouveau magnétiseur.

Revenu cette année (1818), c'est le 15 juin que je repris le soin de la malade, qui eut au commencement de la peine à se réaccoutumer à une action beaucoup plus forte et plus décidée que celle de l'amie qui m'avait remplacé.

J'appris, par le journal tenu avec une grande

exactitude pendant mon absence, que la malade avait toujours été en souffrances produites par l'irritation que ces humeurs donnaient aux nerfs de la tête, et sur-tout à celui de l'œil droit. Je lui trouvai avec cela plus de faiblesse générale, et l'estomac dans un état plus délabré.

Dans la dernière séance où son amie la mit en crise, mademoiselle de S*** prescrivit les précautions à prendre pour que son retour sous mon influence s'exécutât sans danger pour elle. Elle exigea que son amie la mît en crise le surlendemain, la soignât pendant toute cette séance, mais que ce fût moi qui l'éveillât.

Aujourd'hui 15 juillet, que j'écris cette relation, la malade m'a déclaré que les humeurs du cerveau s'étant épaissies, avaient la tension d'y former des endurcissemens, lesquels finiraient par la rendre aliénée, si l'on ne s'empressait pas de redonner au cerveau l'élasticité et les forces nécessaires. Le moyen qu'elle indiqua était de lui donner plusieurs fois des étincelles avec les doigts, d'imposer ensuite les mains sur le sommet de la tête, et sur-tout sur la partie malade, sans vouloir par ces procédés produire aucun sommeil ou crise.

Je n'ai pas besoin d'ajouter ici les touchans remercîmens de la malade pendant ce long traitement, durant lequel, à plusieurs reprises, elle a déclaré que c'est le magnétisme seul qui pouvait la sauver ; qu'elle me devait non seulement la prolongation de ses jours, mais, ce qui lui était infiniment plus cher, l'usage de sa raison ; qu'elle était loin de faire aucun reproche au chirurgien célèbre qui l'avait traitée avec zèle et un talent irréprochable ; mais que ni lui ni aucun médecin éclairé ne pouvait s'offenser de ce que la science médicale avait des bornes que les forces imposantes du magnétisme pouvaient outre-passer.

La malade a, pendant le long intervalle qu'a duré cette cure, toujours été lucide dans ses crises. La distance de lieux et de temps n'a jamais existé pour elle, lorsque j'ai porté son attention sur des objets utiles à elle, à moi, ou à ceux auxquels elle s'intéressait volontairement. Je crois cependant ne devoir consigner ici que quelques faits particuliers dignes de l'examen de la Société du Magnétisme.

(Deuxième partie.)

Expériences.

La malade ayant pris de l'eau magnétisée dès le premier jour, en a éprouvé un effet laxatif, et fortifiant néanmoins pour l'estomac.

Réduite depuis plusieurs mois à n'avoir point de sommeil ni de repos, sans s'abîmer avec cinquante à soixante gouttes d'opium par jour, lorsque j'ai entrepris la cure, la malade a eu dès le premier jour cinq à six heures de sommeil par jour.

Ayant observé que la malade examinait toujours, dans son état de veille, avec une grande attention mon opération, lorsque je magnétisais l'eau pour elle et pour d'autres malades que je traitais en même temps, je lui demandai un jour ce qu'elle en pensait ? Elle me répondit qu'elle s'amusait à voir les étincelles qui jaillissaient de mes doigts, et qui se précipitaient au fond de la bouteille, où elles tournoyaient en tourbillon, jusqu'à ce que la bouteille en fût remplie; que du moment que la bouteille était pleine, les étincelles reboudissaient et se perdaient dans l'air.

Ayant un jour magnétisé avec un grand conducteur de fer un bain que la malade s'était ordonné, elle, sa servante et son médecin, virent en même temps les étincelles jaillir du bout du conducteur dans la cuve où je le plongeais.

Livré un jour à des réflexions peu agréables pendant la séance de la malade, je vis celle-ci prendre un air triste. Curieux d'examiner si elle était déjà en état (après neuf mois de magnétisme) de saisir ma pensée; *je pense*. Est-il vrai que tu peux comprendre mes pensées sans l'usage de la parole? Un sourire et un signe de tête affirmatif furent sa réponse. Craignant de me livrer trop précipitamment à une expérience où le hasard pouvait avoir sa part, je continue *à penser*: Si tu me comprends, lève ta main gauche et place-la dans ma droite. Au bout de deux minutes la malade exécute cet ordre. Depuis ce temps j'ai beaucoup usé de ce moyen mental pour communiquer avec la malade, lorsque la présence d'autres personnes me gênait.

J'ai trouvé la malade plusieurs fois en contact avec ce monde invisible que nous nommons (et peut-être à tort) celui des esprits. Elle prétendait les voir, et leur parlait dans ses

crises ; mais ne voulant pas la pousser dans un monde qui, s'il est réel, n'est pas fait pour nous, tant que nous sommes hommes, je n'ai jamais cherché à réveiller en elle ces crises extatiques.

Je crois que ce principe est de rigueur, attendu que je connais l'exemple d'une somnambule à Munich, qui s'étant un jour laissé aller fort loin à une extase de ce genre, avec un magnétiseur curieux de les provoquer, celle ci lui dit en en revenant, ces paroles remarquables : « Au nom de Dieu, ne me permettez plus de m'éloigner ainsi : l'esprit qui voit trop de ce monde intellectuel cesse d'être apte à habiter ce faible corps qui lui sert actuellement d'organes; le retour lui serait fermé, et alors vous seriez obligé de m'enfermer comme une folle. »

Mademoiselle de S*** eut un jour une colique néphrétique ; durant sa crise, ayant tout tenté pour la soulager, et voyant qu'elle souffrait, je lui demande ce qu'elle éprouve. Elle me répondit : « C'est une pierre qui se détache des reins, et qui déchire tout sur son passage. » Je lui dis alors : Vous devez savoir que, dans l'état où vous êtes, vous êtes maîtresse de vos organes intérieurs, comme vous l'êtes, dans l'état de veille, de vos organes exté-

rieurs. Voulez, je vous l'ordonne, voulez que les membranes qui arrêtent la marche de cette pierre se relâchent suffisamment pour la laisser passer sans douleurs. La malade se calme, et au bout de quelque temps elle me dit : C'est étonnant ; mais cela se fait ainsi ; à présent cette pierre est là (elle montre le côté), et je dois l'y laisser jusqu'à vendredi (quatre jours) ; alors elle passera, sans de grandes douleurs, par les urines.

Un jour ayant oublié moi-même quelque chose que, durant la séance, la malade m'avait ordonné de lui dire à son réveil, je me rappelle, une bonne demi-heure après, de ma faute; mais j'avais oublié moi-même la chose à me rappeler : pour y suppléer, je lui pose deux doigts sur le haut du front, au-dessus des yeux, en lui disant : — Rappelez-vous ? — De quoi ? dit-elle. — Rappelez-vous seulement ? Elle réflchit un instant, et puis me dit : Ah ! c'est vrai, je vous ai prié de me dire telle ou telle chose. Cette faculté de rappeler dans son cerveau telle ou telle partie de sa séance, sans qu'il fût en son pouvoir de se ressouvenir ni de plus ni de moins, a cela de nouveau qu'elle a été exercée souvent une heure après la séance.

La demoiselle S*** m'ayant au reste défendu, comme nuisible à sa santé, de faire beaucoup d'expériences dans ses crises, j'ai été religieux à ne me permettre que celles qui lui étaient d'une utilité positive (1).

DE LŒVENHIELM.

Stockholm, 21 juillet 1818.

---

(1) L'expérience qu'avait proposée M. de Puységur au célèbre instituteur des sourds-muets à Paris (M. l'abbé Sicard), consistant à se faire entendre mentalement de tous ceux d'entr'eux qu'il aurait préalablement mis en somnambulisme magnétique, se trouve avoir été pleinement effectuée par M. le comte de Lœvenhielm. (Voyez *Bibliothèque du Magnétisme animal*, t. 1, p. 42.)

RÉCIT D'UNE CURE

QUI A DURÉ TROIS SEMAINES, DANS LESQUELLES UN INTERVALLE DE HUIT JOURS.

La jeune Cadot, épouse de mon valet de chambre, s'était trouvée, depuis son septième mois de grossesse, dans un état d'aliénation mentale qui se manifestait par une mélancolie des plus noires et un sentiment de dégoût et de haine vis-à-vis tout ce qui l'avait intéressé jusqu'alors.

Agée de 26 ans, complexion sanguine et forte, mariée depuis trois ans, elle vivait heureuse avec son mari et soignait parfaitement son ménage. Dès qu'elle fut atteinte de cette maladie, elle ne put souffrir ni sa maison ni son mari, et ne donnait plus aucun soin à ses affaires. Elle sortait ordinairement le matin de bonne heure, courait la ville sans objet, et revenait le soir, fatiguée de corps et d'esprit. Elle ne prenait plus de nourriture, et

avait perdu le sommeil. Accouchée à terme, elle entreprit de nourrir son enfant ; mais on fut forcé, après quinze jours, de lui donner une nourrice, parce qu'elle l'abandonnait sans lui donner aucun soin. Après les premières quatre semaines, elle parut se remettre un peu ; mais bientôt elle prit l'enfant en aversion ; son mal redoubla, et il fallut placer son nourrisson à la campagne, parce que la mère le négligeait et le laissait manquer de tout. Cet état affligeant durait encore au commencement de mai (1818). Les meilleurs médecins l'avaient traitée inutilement, et il était déjà question, au grand désespoir du mari, de mettre la malade dans un hôpital. Le mari vint enfin me conter ses peines. Je lui dis de m'amener sa femme ; et, dès le premier jour, elle dormit trois quarts d'heure, sommeil magnétique. Le second et le troisième, de même. Le quatrième elle fut lucide, et déclara que son mal venait d'une faiblesse générale des nerfs, et que le seul remède était le magnétisme et le sommeil forcé que je lui donnais. Lui ayant fait voir son intérieur, elle m'assura que toutes les parties de son corps étaient dans un état parfait de santé, excepté les nerfs.

Lui ayant demandé combien elle voulait dormir ce jour-là, elle me dit : — Sept heures. Vers le milieu de la nuit, elle s'écrie : — Je souffre de la faim. Je lui fis donner un bouillon et du bœuf qu'elle trouvait utiles à sa santé.

Elle me demanda alors : — Mais comment pourrai-je manger les yeux fermés ? — Je vous permets, lui dis-je, de les entr'ouvrir autant qu'il vous faut pour votre utilité. Elle se redresse sur le canapé où elle était couchée, mange de bon appétit, comme une personne éveillée, se recouche tout de suite après, et achève silencieusement le reste de sa séance. Rentrée chez elle, elle se met au lit, dort vingt-deux heures de suite, et lorsque son mari veut la réveiller, elle lui répond : — Non pas encore ; laisse - moi obéir au comte : il veut que je m'informe de ce qui m'est nécessaire, et dans un instant un être inconnu vient de me dire qu'il faut que cet état de sommeil soit continué trois fois vingt-quatre heures ; mais je veux savoir qui me l'a dit, et à présent que tu m'as troublée, je ne le puis plus.

Elle se lève ensuite et vaque pendant deux heures aux soins de son ménage, qu'elle avait négligé depuis long-temps, vient chez moi,

et dort une heure ; rentrée chez elle, elle se remet au lit et dort encore vingt heures. Cette manière d'être fut continuée pendant trois jours. Les deux derniers elle répondit encore à mes questions, en me répétant toujours qu'elle allait bien, et que ce sommeil suffisait pour lui rendre la santé.

Le huitième jour, elle se rend chez moi, gaie, de bonne humeur, et ayant repris, à ce que m'a dit son mari, toute sa douceur envers lui, et toute l'activité qu'elle avait précédemment dans son ménage : en un mot, tous les symptômes de la maladie étaient disparus. La malade elle-même me dit qu'elle ne sentait plus rien de cette mélancolie qui l'avait tant affligée et fait le désespoir de son mari.

Je la magnétisai ce même jour, et elle me dit que cela lui faisait du bien ; mais je ne pouvais plus l'endormir. Je continuai encore quelques jours de même à la magnétiser à la même heure, mais sans qu'il y eût de sommeil. La malade, qui se considérait comme guérie, ne venait plus avec plaisir, et proposa elle-même de cesser le traitement. J'y accédai ; mais au bout de huit jours elle s'apperçut qu'elle s'était trop hâtée de se croire guérie,

et elle vint elle-même, les larmes aux yeux, me dire qu'elle sentit revenir son mal, et elle me prie de la soigner. Cette rechute offre encore une preuve de la nécessité de continuer le traitement quelque temps après que les symptômes extérieurs se dissipent tout à fait.

Après huit jours de traitement sans sommeil, observant surtout de la maguétiser de la nuque en bas, le long de l'épine dorsale, elle se trouva soulagée. La malade ne dormait plus et n'éprouvait d'autre sensation qu'un froid semblable à de l'eau que je lui aurais versé le long de l'épine dorsale, aussi souvent que ma main passait de la nuque jusqu'au bas du dos.

Forcé de quitter Pétersbourg dans ce jour même, je pris le parti de recommander ma malade aux soins du docteur Salvatori, qui joint aux qualités d'un médecin éclairé celles d'un magnétiseur des plus expérimentés. M. de Salvatori m'écrivit, dans sa lettre du 10 juillet, de Pétersbourg, que la femme Cadot ayant senti son mal revenir, avait eu recours à lui, et qu'il avait déjà commencé son traitement. D'après ce qu'il me marque, la malade ne souffre pas son action sur la tête, elle lui semble trop forte, et se borne à lui faire placer les doigts sur ses genoux.

Il est digne d'observation que cette différence entre l'action de M. de Salvatori et la mienne sur la même malade, prouve qu'indépendamment de la volonté de soulager un être souffrant, que nous avons probablement eu à forces égales, les émanations physiques de M. de Salvatori sont infiniment plus fortes que les miennes, et causent une action différente dans ses résultats. C'est cette différence individuelle d'un magnétiseur relativement à un autre, qu'il serait éminemment utile de pouvoir apprécier pour l'avancement de la science, mais que probablement on ne parviendra jamais qu'à observer, sans jamais en dévoiler les causes.

Je ne doute pas au reste, que ma malade ne guérisse tout à fait sous la main et l'empire d'un magnétiseur si expérimenté que M. de Salvatori, et qui possède de plus toutes les qualités d'un médecin très-distingué.

Quel bonheur pour le magnétisme! quel bonheur pour les êtres souffrans qui y ont recours, si le temps et les occupations des médecins leur permettaient de se livrer eux-mêmes à la pratique du magnétisme!

DE LOWENHIELM.

Stockholm, 21 juillet 1818.

TRAITEMENT

D'ETIENNE KOROBOFF,

POUR UN RHUMATISME CHRONIQUE, ACCOMPAGNÉ DE SYMPTÔMES DE PARALYSIE.

Le nommé Etienne Koroboff, laquais à mon service, est âgé de soixante ans.

Chargé au mois de novembre dernier de conduire des chevaux à Pétersbourg; et s'étant arrêté au village de Nicolosky, à cinquante wertes de Torjok, il fut subitement atteint pendant la nuit d'une violente douleur dans les reins, et le jour suivant, cette douleur descendit dans la jambe gauche, sous le genou et dans le gras de jambe; il ressentait des tiraillemens et comme une sorte de contraction, tandis que la partie extérieure de cette jambe avait perdu toute sensibilité. Il remarqua en même temps de l'engourdissement dans les doigts.

Le malade a eu beaucoup de peine à conti-

nuer son voyage. Il se présenta le 5 décembre chez mon fils, qui lui fit donner les soins qu'exigeait son état. Les onguens spiritueux employés à Pétersbourg calmèrent un peu les douleurs, sans ranimer toutefois les parties paralysées. Des frictions faites avec du poivre dans un bain de vapeurs ne produisirent pas plus d'effet.

Le 25 décembre, Koroboff revint au château que j'habite.

Pendant les premiers jours donnés au repos, il ne fit usage d'aucun remède. Les douleurs augmentèrent au point de le priver entièrement du sommeil. Alors une vieille femme de ma maison se chargea de sa cure par un moyen populaire, réputé sympathique, dans lequel on reconnaîtra sans peine un procédé du magnétisme, si on prête quelqu'attention à la suite de ce rapport.

La croyance aux maléfices est encore au nombre des superstitions les plus répandues parmi notre peuple, et la vieille ayant entendu le rapport du malade sur l'accident qui lui était survenu en route, ne douta point que le maître de l'auberge où Koroboff s'était arrêté n'eût jeté un sort sur lui. Nos modernes sibyles ont des prières différentes pour les maléfices,

selon les maladies qu'elles en croient la suite. Voici celle dont la vieille P. fit d'abord usage le 31 décembre, en puisant de l'eau dans un vase :

« Seigneur Jésus-Christ ! sainte mère de « Dieu ! protectrice des affligés ! je vous im- « plore en faveur de votre esclave Koroboff. « Daignez le secourir et le délivrer! Il y a dans « l'Océan une pierre nommée *latir*, et sous « cette pierre un brochet aux dents de fer. « Archange Michel ! etc. (autres saints) chasse « les souffrances avec ta canne d'or ! L'eau « reine arrosait et emportait les rives escar- « pées, comme elle entraîne le sable. Baigne « et emporte de même les maux de la tête fou- « gueuse et du cœur ardent ! Au nom du Père, « du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

Après la prière prononcée à voix basse, elle dit trois fois : « *Souffle* et *crache* » ; ensuite lave la tête du malade avec l'eau bénite ou magnétisée (comme on voudra), et en jette sur les épaules et sur le cœur.

Cette opération étant terminée, la vieille demande à Koroboff s'il se sent soulagé. — Tout au contraire, dit-il, mes souffrances augmentent. — Ah! répond la vieille, je vois bien que ce n'est pas le maléfice que je sup-

posais, mais *un regard malveillant :* il faut faire autre chose. A ces mots, elle prit un os de mouton, et magnétisa, sans s'en douter, la partie souffrante avec cet os par un mouvement circulaire *à grands courans*, ou, selon elle, d'après le cours du soleil. Elle prononçait en même temps à demi-voix les paroles suivantes :

« Mal joyeux et mal ennuyeux! souffrant et « défigurant, desséchant et disloquant ! c'est « assez tourmenter un tel (le nom du malade). « Il y a dans l'Océan un lit en bois, un duvet « en plumes. Amuse-toi là. Abandonne, dé- « livre un tel. »

(Elle souffle sur le malade, crache trois fois, et ajoute :)

« Au nom du Père, du Fils, etc. *Amen.* »

Cette fois, le malade interrogé de nouveau par la vieille, répondit qu'il était soulagé.

Ce singulier traitement fut continué les 1^er^, 2 et 3 janvier, avec les mêmes cérémonies. Les fortes douleurs furent dissipées. La vieille eut l'honneur de procurer quelque repos au malade. Son sommeil n'était pas profond, il était souvent interrompu ; mais enfin, il dormait un peu. Les Esculapes de la capitale n'avaient pas su lui procurer ce soulagement.

Il pouvait, en soutenant sa jambe des mains, la changer de place ; mais l'insensibilité et les symptômes de paralyste restaient au même point, et la vieille n'était pas parvenue à les chasser au fond de l'Océan.

Du 4 au 12, il n'y a eu aucun changement sensible dans son état. Il ne se levait que pour aller à la selle, et traînait la jambe avec beaucoup de peine, en s'appuyant à quelques meubles.

Le 13 janvier, le docteur B*** ordonna l'usage d'un liniment de camphre, esprit de savon, esprit de sel ammoniac et thérébentine ; mais il ne produisit aucun effet.

Le 14, on posa sous son lit une bouteille magnétisée. Frissons pendant la nuit et à son réveil.

Le 15 au matin, il trouve sa jambe en transpiration, et se sent soulagé.

Le 16, de même.

Le 17, plus de frissons, moins de douleur dans la jambe, meilleur sommeil. En se réveillant, il se sent très-soulagé et peut remuer la jambe malade, même s'appuyer dessus.

Du 18 au 26, la bouteille magnétisée n'a plus excité de transpiration ; cependant le mieux s'est soutenu, tandis que l'insensibilité de la jambe est restée au même point.

Le 27, Koroboff s'est placé à mon baquet pour la première fois. L'effet a été très-sensible. C'était comme des fourmis qui couraient sous la peau ; une forte chaleur dans la jambe, et ensuite par tout le corps. Dans la soirée du même jour, j'ai considérablement renforcé l'action en touchant le conducteur ; et ayant ensuite magnétisé la jambe paralysée, j'ai eu le bonheur d'y ramener un peu de sensibilité. La douleur interne est descendue.

Le 28 au matin, Koroboff est resté près de deux heures au baquet. Il a ressenti une douce chaleur, et la douleur a encore diminué. Le soir, j'ai renforcé l'action du baquet avec les mêmes résultats que la veille.

Le 29, le malade a été retenu dans sa chambre par une diarrbée. Il n'a pas pu en indiquer la cause, n'ayant rien changé à son régime ordinaire. Comme il se plaignait encore de tranchées, on lui conseilla de diriger les conducteurs du baquet contre le bas-ventre. Il s'en est très-bien trouvé. Le soir du même jour, j'ai assisté au baquet, et il y a eu redoublement d'action comme le 27.

Le 30, mêmes effets que le 28.

Du 31 janvier au 8 février, il a fréquenté régulièrement le baquet, et son entier réta-

blissement lui a permis de reprendre son service la semaine suivante. Il ne sentait plus qu'un peu de pesanteur dans la jambe gauche, et ce dernier symptôme s'est dissipé peu de jours après.

Le comte PANIN.

Le $\frac{\text{26 avril}}{\text{3 mai}}$ 1818.

En faisant passer cette notice à M. Deleuze, vice-président de la Société, M. le comte Panin l'autorise à la faire insérer dans notre Bibliothèque, si comme lui, il la juge une preuve irrécusable que le magnétisme se pratique depuis long-temps en Russie, sous le déguisement des pratiques les plus superstitieuses; et dans l'espoir que la Société trouvera quelqu'intérêt à la recherche des usages populaires relatifs à la médecine d'attouchement, il se propose de revenir sur cet sujet dans sa correspondance avec elle.

La Société du Magnétisme, séante à Paris, reconnaissante envers M. le comte Panin des communications qu'avec tant d'obligeance il veut bien lui faire de tous les effets de magné-

tisme animal qui, provoqués par lui ou venant à sa connaissance en Russie, lui paraîtraient devoir répandre quelques lumières nouvelles sur la découverte si récente encore de cette grande manifestation de la nature, s'empresse de lui en adresser ses remercîmens sincères, par l'organe de son président et de son secrétaire.

Nul doute pour tous les membres de notre Société que le Magnétisme animal, par la raison seule qu'il est inhérent à l'existence de tous les corps organisés, ne se soit, à toutes les époques des temps antérieurs, passivement et involontairement manifesté; et les savantes recherches insérées chaque mois dans notre Bibliothèque sémi-périodique, sur les manifestations de ce magnétisme chez les peuples anciens, ne peuvent plus laisser d'incertitude à cet égard.

On lit dans l'histoire des Voyages qui ont été faits en Sibérie, et notamment dans ceux de l'abbé Chappe et du professeur Pallas, le récit de quantité de faits involontairement manifestés de magnétisme, semblables à celui dont M. le comte Panin nous a fait part. La croyance aux magiciens, aux devins et aux sor-

ciers, disent ces deux célèbres savans, est en grande vogue dans cette vaste contrée, et s'y entretient dans toute son exaltation, en raison de l'ignorance des sciences physiques et naturelles dans laquelle les peuples qui l'habitent sont toujours demeurés; et, comme il est partout des hommes qui, plus fins, plus adroits que leurs contemporains, savent à leur profit tirer parti de leurs erreurs ou de leur crédulité, il s'en trouve beaucoup en Sibérie. Pour en imposer à la multitude, ils se revêtent, dit-on, de costumes bizarres, et plus ou moins effrayans, et c'est à eux que de toutes parts on a recours en cas de maladies, ou lorsqu'il s'agit de découvrir des choses cachées. Or, bien certainement, si ces grossiers personnages n'eussent jamais dit que des absurdités, leur crédit ne se serait pas si long-temps soutenu.

La découverte d'un magnétisme dans l'homme devant répandre un jour de grandes lumières sur toutes les croyances et sur toutes les superstitions antiques et populaires, c'est avec beaucoup d'impatience que nous attendons de M. le comte Panin les recherches que doit l'engager à faire sur un

sujet aussi intéressant, son amour des sciences et de l'humanité.

Le marquis DE PUYSÉGUR, *président.*

Le baron D'HÉNIN DE CUVILLERS, *secrét.*

Voici une historiette qui vient fort à propos à l'appui de celle dont M. le comte Panin a bien voulu nous faire part.

Un berger nommé Cyprien, habitant du village de Bertignol, situé sur les confins de la Champagne et de la Bourgogne, arrondissement de Bar-sur-Aube, ayant été mordu d'un loup enragé, se décida sur le champ à aller en pélerinage à Saint-Hubert, auquel la croyance et la dévotion populaires en France attribuent le pouvoir de guérir de la rage. Les prêtres qui desservent la chapelle où ce saint est invoqué, imposent, dit-on, les mains sur les malades en récitant et leur faisant réciter des prières analogues aux vœux dont ils désirent ardemment le salutaire résultat. Que cette foi en Dieu, par l'intercession d'un saint (car ce n'est jamais autrement que, dans la religion catholique, les saints sont invoqués), que cette foi

aveugle, dis-je, d'un paysan champenois ait été en lui l'effet de ses préjugés ou de sa superstition, c'est ce dont je conviendrai d'autant plus facilement que cet homme était fort ignorant. Mais je dirai seulement que tous ceux qui n'ayant pas de bons yeux ont pu s'acheter des lunettes à l'aide desquelles ils voient et distinguent aujourd'hui les objets tout autrement ou beaucoup plus clairement qu'ils ne les auraient vus ou distingués sans cet utile secours, ont toujours mauvaise grâce à se moquer des personnes qui n'ont pas encore pu se les procurer. Tant il y a enfin que notre ignorant berger qui, six semaines après son pélerinage à Saint-Hubert, s'était trouvé préservé du mal dont il était menacé, n'en était devenu que plus croyant et plus fervent aux mérites de son saint protecteur.

Cependant la nouvelle de ce *miracle* (car c'en était un aux yeux de Cyprien) ayant fait d'autant plus de bruit dans son canton, que de tous les malheureux que le même loup avait mordus, il était le seul qui n'eût point été attaqué de la rage, chacun de toutes parts accourut pour le voir: de même qu'à la cour des rois, on voit tous ceux qui désirent en obtenir des grâces ou des bienfaits, s'empresser au-

tour de leurs ministres les plus favorisés, on voulait être connu ou remarqué d'un homme dout on espérait au besoin employer la médiation auprès du graud saint qui l'avait si éminemment protégé.

Si notre berger eût été d'un caractère orgueilleux ou intéressé, nul doute qu'il n'eût pu retirer à son profit beaucoup de fruits de sa vogue passagère. Mais si, d'une part, Cyprien était trop humble pour s'imaginer pouvoir opérer par lui-même aucun effet salutaire; d'autre part, il était trop confiant et était pénétré de trop de vénération et de reconnaissauce envers son nouveau patron, pour vouloir, à son insu et clandestinement, promettre sa protection à quiconque ne partagerait pas à l'avance tous les sentimens qu'il lui portait.Cette manière de sentir et de penser de Cyprien n'était pas en lui, comme on peut bieu en juger, le résultat de ses lumières acquises, ni de ses raisonnemens; c'était tout bonnement celui d'une obéissance passive à son instinct moral (si je puis m'exprimer ainsi), dont aucune fausse maxime ni aucun système erroné n'avaient pas encore eu lui combattu ni contrarié l'influence.

Ne voulant pas empiéter sur les droits de

son maître, et désirant néanmoins que sa puissance fût reconnue et révérée, voici le parti très-sage que prit notre bonnête et scrupuleux Cyprien à l'égard de toutes les bonnes gens comme lui, qui, après avoir été mordues par des loups ou par des chiens enragés, venaient implorer sa protection. — Ce n'est pas moi, leur disait-il, qui peux vous guérir ; c'est au grand Saint-Hubert seul que Dieu en a donné le pouvoir ; je vais cependant vous toucher la tête, ainsi qu'on me l'a fait dans la chapelle où j'ai été l'invoquer. Je dirai, en vous imposant les mains, les mêmes prières que l'on m'a fait dire, et vous les répéterez avec moi ; mais je vous préviens que, si dans le cours de six semaines après votre accident, vous n'allez pas à Saint-Hubert, ce que vous aurez fait, et tout ce que vous aurez dit ici ne vous servira de rien ; en un mot, je ne vous donne qu'*un répit* (c'était le mot dont il se servait en touchant les malades). Je ne vous donne qu'*un répit* de six semaines, pendant lequel temps, si vous nourrissez en vous la volonté d'aller à Saint-Hubert, et si vous l'effectuez, soyez tranquille, vous vous porterez bien ; mais si passé ce terme vous n'y êtes pas allé, la rage vous prendra.

Pendant nombre d'années, le berger Cyprien, que dans sa vieillesse on appelait, en patois de son pays, le *père Saint-Plien*, a exercé à Bertignol son humble ministère, sans que jamais il lui soit venu dans l'idée que ce qu'il disait ou faisait aux malades pût avoir la moindre efficacité. Sa réputation a été tellement célèbre et répandue dans les environs, que beaucoup de ses contemporains, s'il en existe encore, se ressouviendront bien certainement de lui. Lorsque quelqu'un, à plus de dix lieues à la ronde, avait été mordu par un chien, on l'envoyait aussitôt demander un *répit* au père *Saint-Plien*, et bien rarement ce répit manquait son effet.

C. P.

FAITS

CURIEUX ET RARES DE SOMNAMBULISME.

Les effets du magnétisme animal sont si variés, et ses phénomènes si inexplicables par les lois jusqu'ici reconnues de la physique et de la physiologie, qu'il m'a toujours paru être de la prudence des provocateurs et des stimulateurs de ces phénomènes, de ne pas les exposer, en les publiant sans ordre et sans choix, à la risée de l'ignorance, ou aux sarcasmes de l'incrédulité.

Lorsque je publiai, en 1784 et 1785, des Mémoires pour servir à l'établissement du Magnétisme animal, ce fut en conséqence de ces réflexions que je me bornai à n'insérer dans ces Mémoires que des effets d'aimant animal, et des guérisons de maladies par suite de l'influence et de l'action de cet aimant. Ces deux phénomènes étaient déjà si étonnans

alors, ils me surprenaient tant moi-même, que je ne pouvais me flatter que, sur ma parole seule, beaucoup de personnes voulussent bien y ajouter foi. Ce ne fut donc qu'à l'accent de vérité répandu dans ces Mémoires, lequel me disculpait au moins de l'intention de vouloir fasciner l'esprit de mes lecteurs, que je dois attribuer l'estime et le cas qu'en firent dans le temps le petit nombre de ceux auxquels je les avais adressés.

Il est une observation que j'ai faite il y a bien long-temps, et que sans doute ont faite depuis avec moi tous les lecteurs de notre Bibliothèque du Magnétisme ; c'est l'indifférence, disons plus, l'espèce de mépris dont les savans de toutes les classes ont toujours cherché à accabler ceux de leurs confrères qui sont venus leur rapporter les découvertes qu'ils avaient faites hors des limites de leur domaine coutumier. Nous ne connaissons, nous ne voulons point reconnaître d'influence ou vertu magnétique dans le règne animal, dirent au physicien Mesmer tous les physiciens de son temps ; donc votre aimant ou magnétisme animal n'est qu'une chimère indigne de notre attention.

La nature, lui dirent tous les médecins ses

collègues, n'a certainement point de secrets que nous ne connaissions, ni de moyens curatifs nouveaux à nous dévoiler; donc vos guérisons par le moyen d'un agent qui nous est inconnu, ne peuvent être que des résultats mensongers d'ignorance, de charlatanisme ou d'imaginations déréglées.

Mais ce furent sur-tout les physiologistes, ces savans qui jusqu'alors n'avaient recherché que dans la nature morte à s'expliquer le mystère ineffable de la vie, qui se montrèrent le plus vaniteusement scandalisés à l'annonce d'un agent d'acte et de mouvement volontaires, que dans leurs organiques et anatomiques travaux ils n'avaient jamais aperçu ni même pu soupçonner. Il semblait, en un mot, à tous ces savans, que si jamais la découverte d'un aimant animal venait à être constatée, tous les bancs des écoles de science et toutes les chaires académiques du monde en seraient renversés.

Ce que furent à l'égard de Mesmer presque tous les savans et les lettrés de son temps, tels, nous ne pouvons nous le dissimuler, sont encore la plupart de ceux de nos jours à l'égard des magnétiseurs actuels et de quiconque adopte successivement leur croyance et partage leurs opinions. Semblables à des hommes

qu'on aurait condamnés à ne vivre qu'avec des sourds ou des aveugles, lesquels, forts de la sagacité de leur esprit et du développement de leur intelligence, croiraient de bonne foi pouvoir démoutrer très-logiquement la non existence des sens dont la nature les aurait privés ; chacun de nous se trouve dans le monde, et même au milieu de ses amis les plus intimes, avec des sourds et des aveugles aux vérités magnétiques animales. Nous ne saurions donc, par égard ou par ménagement pour l'infirmité morale, si je puis m'exprimer ainsi, de la plupart de nos contemporains, mettre trop de réserve dans le récit que nous leur faisons de nos faits magnétiques, et trop de prudence, lorsque nous les publions, dans nos diverses manières de les concevoir et de les interpréter.

Plus j'observe et pratique le magnétisme animal, et plus je le considère comme un cèdre à sa naissance, et qui, faible encore, a besoin d'être cultivé long-temps par des mains généreuses, charitablement actives et désintéressées. Que le désir de voir s'étendre ses rameaux ne nous fasse donc point en retarder la croissance en voulant trop en hâter le développement. Comme le nombre des croyans au magnétisme augmente cependant très-sen-

siblement, ainsi que nos correspondances journalières nous le prouvent, je pense que nous pouvons divulguer aujourd'hui sans danger, beaucoup de faits que nous aurions cru prudent de taire il y a quelques années. Tels sont, par exemple, ces aperçus lumineux des somnambules hors de la sphère de leur organique activité; ces transports au loin de leur sens intérieur, et ces voyages spontanés, si je puis m'expliquer ainsi, qu'ils font souvent d'eux-mêmes, ou qu'ils peuvent entreprendre, lorsque leur magnétiseur sait en développer en eux la faculté par une bonne et impartiale volonté.

Les mots croyez et veuillez, écrivait le somnambule magnétique Vielet (*voyez* du *Magnétisme considéré*, etc. 1807), *ne suffisent pas; il faut de plus le caractère impartial et l'humanité.*

Ces mots *caractère impartial et humanité* sont remarquables en ce qu'ils portent la pensée bien loin des affections communes. Les magnétiseurs et les amis du magnétisme ne peuvent trop les méditer.

Voici, au sujet de ce Vielet, l'un de mes premiers maîtres en magnétisme, une petite anecdote de sa vie somnambulique, qui vient

fort à propos à l'appui de la maxime que j'ai citée de lui.

Cet homme qui, malade depuis long-temps, avait fait quantité de remèdes ordonnés par la médecine ordinaire, et dont il n'avait retiré aucu fruit, était venu, en 1784, au traitement que j'avais alors établi à Busancy. Il y devint bientôt somnambule; et, dans cet état, il s'ordonnait tout ce qui lui était utile et nécessaire (son mal était au pilore); il pressentait de plus toutes les crises et tous les paroxismes qu'il devait avoir, et tous s'effectuaient à la minute, ainsi qu'il l'annonçait à l'avance.

Un jour que Vielet m'avait dit qu'il aurait de longues et violentes convulsions le mercredi d'ensuite, pendant lesquelles il me faudrait le faire étendre par terre, et, dans cette position, lui appuyer fortement mon pied sur la région de son mal; que, de plus, il m'avait ajouté que ces convulsions deviendraient totalement infructueuses pour sa guérison future, si je n'étais pas dans ce moment avec lui pour l'aider à les supporter et le magnétiser; le jour même de cette annonce, dis-je, Vielet me fait part, dans son état naturel, d'une lettre qu'il vient de recevoir de son

village d'Epiés, près de Château-Thierry, dans laquelle on lui mande de s'en revenir au plus vîte chez lui pour y souscrire un acte essentiel à ses intérêts... Je ne puis, dis-je à Vielet, consentir à ce que vous me quittiez dans ce moment-ci ; votre santé en souffrirait trop ; et sans lui donner à connaitre la crise violente qu'il devait éprouver, je me bornai à lui défendre expressément de s'éloigner de moi.

Lorsque, dans le courant de la journée, ce pauvre homme eut été remis en crise magnétique, je lui reparlai de son projet de voyage ; il me confirma la nécessité dans laquelle il était de le faire ; et, sur ce que je lui rappelai sa prévision pour le mercredi, il me répondit qu'en effet sa guérison dépendait de cette crise ; mais que, d'un autre côté, il ne pouvait manquer à ses engagemens. Nous nous trouvions donc tous les deux fort embarrassés; et sans la certitude que j'avais dès lors acquise de l'exact accomplissement (pour eux-mêmes) des présensations des somnambules, j'eusse probablement cédé à ses instances ; mais c'est ce que je ne pus ni ne devais faire. Je lui dis donc qu'il devait faire le sacrifice de ses intérêts pécuniaires à sa santé ; et comme

il balançait à y consentir, je lui manifestai impérieusement ma volouté ; puis posant ma main sur sa tête, je la lui imprimai magnéti-quement.

Vielet, remis dans son état naturel, ne me reparla plus de son voyage à Château-Thierry ; seulement il fut triste et préoccupé toute la journée, mais sans en savoir la cause, et sans m'en demander la raison.

Le lendemain, c'était un samedi, je ne m'occupais plus que de la santé de Vielet, quand, après un quart d'heure de silence dans l'état magnétique, lui-même prit la parole, et me dit : « L'affaire que j'ai à traiter avec l'homme de mon pays, monsieur, est pour lui-même si intéressante, qu'il voudra la termi-ner mardi. — Et comment cela lui sera-t-il possible ? lui demandai-je. — Je le vois partir d'Epiés dans la nuit du lundi, me dit-il, et arriver à Busancy mardi, à sept heures pré-cises du matin. Et sur ce que je témoignai quelques doutes... — Monsieur, vous pouvez croire ce que je vous dis ; ma signature est plus essentielle encore aux intérêts de cet homme qu'aux miens ; quand donc il ne me verra pas lundi au pays, il prendra aussitôt la résolution de venir me trouver à Busancy, et

il y sera, je vous le répète, mardi, à sept heures du matin. Quand Vielet fut remis dans son état naturel, j'allai conter aux différentes personnes qui étaient alors chez moi ce qu'il venait de m'annoncer, et malgré le désir que nous avions tous que sa prédiction s'accomplît, nous n'y ajoutions aucune foi.

Cependant le mardi arrive; je me lève de bonne heure, et, pour dissiper tous mes doutes ou pour me les confirmer, j'attends avec impatience hors du château l'accomplissement ou non de l'évènement annoncé. Sept heures sonnent, et point de voyageur! A sept heures et demie, personne ne paraît encore; je remonte alors dans ma chambre, et me dis à moi-même que tout cela n'est qu'un rêve auquel je ne dois plus penser. Mais une demi-heure après, car huit heures allaient sonner, et comme j'étais à mon bureau, un de mes gens vient me dire qu'un homme entrant dans la cuisine, a demandé à parler à Vielet. Je descends au plus vîte, et vais le trouver. — Monsieur, me dit cet homme, avant même que je ne lui eusse adressé la parole, je viens ici pour une signature qu'il faut absolument que M. Vielet me donne aujourd'hui. J'aurais été ici dès sept heures, si deux hommes

de mon pays, que j'ai rencontrés à Hartennes (bourg sur la grande route de Château-Thierry à Soissons), ne m'eussent point arrêté et forcé de déjeuner avec eux. Je craignais bien, je vous assure, d'après la lettre que j'avais écrite à M. Vielet, de ne plus le trouver ici, etc. Oh! je l'avoue, ma joie égala ma surprise; car, quoiqu'il y eût une heure de mécompte dans l'accomplissement de la prévision de Vielet et que ce manque d'exactitude m'eût fort déplu, c'était une chose vraiment digne d'être remarquée que cette espèce de reproche que cet homme se faisait à lui-même de n'être pas arrivé à sept heures juste du matin, ainsi qu'il se l'était promis, comme s'il eût senti que cette heure d'attente m'avait fort contrarié.

Ce fut, comme on le pense bien, avec empressement et grand plaisir que j'allai moi-même conduire cet homme à la chambre de Vielet, lequel, encore dans son lit, et bien loin de s'attendre à une semblable visite, en fut encore plus surpris et plus content que moi; après être resté un moment avec eux pour jouir de leur mutuelle satisfaction, je les laissai ensemble.

Je sus dans la journée que l'affaire en ques-

tion s'était fort heureusement terminée ; et le lendemain, la crise annoncée par Vielet eut son plein accomplissement (*voyez* dans mes *Mémoires* de 1784, l'histoire intéressante du long traitement et de la cure radicale de ce brave homme).

J'ai dit dans un de mes ouvrages, en 1809, à l'occasion de tous les sarcasmes que divers collaborateurs de feuilles périodiques, et notamment M. Salgues, avaient lancés contre le somnambulisme et contre moi, que, *lorsque je ne craindrais plus d'en dire trop, j'en dirais bien davantage.* Le moment me semble venu de tenir ma promesse : et lorsque des savans en Allemagne ont hasardé de publier des faits de clairvoyance somnambulique absolument étrangers à ceux de visions curatives et instinctives proprement dites, que nous avions fait connaître en France, j'ai dû penser que la prévision de Vielet que je viens de rapporter, laquelle s'est accomplie en 1784, ainsi qu'à cinq ou six jours d'avance, il l'avait précisée, ne paraîtrait à nos lecteurs pas plus étonnante que toutes celles que les médecins et les philosophes KLUGE, WIENHOLD, HUFLAND, ECHENMAYER, GMELIN et autres ont publiées dans divers journaux allemands, et

dont nous avons donné quelques extraits dans la dernière année de notre Bibliothèque (1).

Quoique j'eusse eu la connaissance depuis bien long-temps, et que souvent même j'eusse provoqué de semblables faits, je crois cependant que sans l'exemple donné en Allemagne, je n'en eusse probablement pas encore publié de semblables; car avant de raconter à nos savans académiciens de France des effets aussi extraordinaires de l'*aimant animal*, il me semble qu'il aurait fallu m'assurer qu'ils ne rejettent et ne nient plus l'existence de leur cause, et je les crois loin encore d'en être arrivés là. Quelqu'incurable que me semble leur aveuglement, voici un second fait de voyage somnambulique que je livre à la merci de leur incrédulité.

C'est le magnétiseur qui parle.

En 1807, un de mes camarades d'enfance, âgé alors de seize ans et demi, fut attaqué d'une maladie de nerfs si violente, qu'au collége où il était alors, on l'avait prise pour épilepsie, et fait dire à ses parens de le reprendre. Ce jeune homme venait souvent me

(1) *Voyez* t. III, p. 44, la traduction de l'ouvrage d'Echenmayer, professeur à Tubingue.

voir, chez un instituteur particulier où j'étais alors. J'avais un an de plus que lui. Etant un jour arrivé chez moi, très-souffrant, l'idée me vint de le toucher. (J'avais entendu beaucoup parler du magnétisme chez mes parens, où il était même pratiqué, de sorte que je croyais à ses phénomènes, comme à ceux de l'électricité, et comme on croit, dans l'enfance, sans y avoir réfléchi, à tout ce qu'on a vu se passer sous ses yeux.) Au bout de six à sept minutes, il s'endormit du sommeil magnétique, et ce fut lui-même qui m'en avertit, en me disant : — Je dors. Il n'est pas inutile d'observer que ce jeune homme n'avait jamais entendu parler du magnétisme ni du somnambulisme. Je commençai par lui demander s'il y avait des moyens de guérison pour lui, et s'il les connaissait. — Oui, me répondit-il ausitôt, il y en a; je les vois; les bains de mer sont ceux qui me feront le plus de bien; mais, ajouta-t-il, toujours de lui-même, mes parens ne le croiront pas; ils s'opposeront à ce que j'aille les prendre; et sur ma seconde question, comment alors il faudrait qu'il fît, il s'approcha de mon bureau, et écrivit très-rapidement, et toujours avec les yeux fermés, le traitement qu'il lui fallait suivre pour

suppléer à celui qu'il avait d'abord indiqué.

Sans lui témoigner ma crainte que sa dernière ordonnance ne fût pas aussi salutaire que celle qu'il avait faite dans le premier moment, je le laissai néanmoins continuer d'écrire sans le distraire. Tout à coup il s'interrompt, pose sa plume, et s'adressant à moi comme si je lui eusse parlé : — Ne sois pas inquiet, me dit-il ; ce que je m'ordonne maintenant ne sera pas, il est vrai, d'un effet aussi prompt que les bains de mer, mais ce sera tout aussi sûr. Après qu'il m'eut indiqué pour le jour suivant l'heure à laquelle il fallait le remettre en crise, je l'éveillai, et à l'exemple de ce que j'avais vu faire à mes parens, je le laissai partir sans l'instruire de rien de ce qui lui était arrivé. Le lendemain, aussitôt qu'il fut endormi, il me dit vivement, et sans que je lui eusse adressé la parole : Je t'assure, mon cher ami, que tu as tort de regretter les bains de mer ; le magnétisme me fait tant de bien, qu'avec ce que j'ai dit hier, je guérirai tout aussi vîte que si j'en eusse pris. En effet, comme il le voyait très-bien, j'étais un peu tourmenté par l'idée qu'il souffrirait plus longtemps, en ne prenant pas le premier moyen qu'il s'était prescrit comme le plus efficace.

Etonné de la perfection et de l'extrême lucidité de mon jeune somnambule, et pour en profiter, je le touchai fortement avec l'intention de lui faire voir un jeune homme, mon ami intime, qui était alors à Genève, et pour lui en faciliter le moyen, je lui donnai à tenir une lettre que j'en avais reçue... Après une minute au plus de silence, il s'écria : Je le vois ! il est dans sa chambre (il m'en fit la description, me dit les meubles, les deux fenêtres et le jardin sur lequel elles donnaient etc. etc.) ; il est assis..., il écrit...; c'est à toi qu'il écrit. Je dois remarquer encore qu'il n'avait vu mon ami qu'une seule fois, et qu'il ne connaissait pas son écriture. Je notai le jour et l'heure de sa vision, et la lettre en question m'arriva à point nommé. J'écrivis en réponse à mon ami, aussi croyant que moi au magnétisme, la description de son appartement; elle se trouva parfaitement exacte.

Je continuai à toucher tous les jours ce jeune camarade. Lorsque je l'avais interrogé sur sa santé, je m'amusais à lui demander tout ce qui me passait par la tête, et je m'en servais comme d'un joujou avec toute l'inconsidération de mon âge ; quelquefois cela l'impatientait au point de frapper du pied et de se

révolter ; mais je l'avais bientôt fait rentrer dans son devoir d'obéissance, et il finissait toujours par satisfaire et me répondre à tout ce que je lui avais demandé.

Ce jeune étudiant, qui se destinait à servir dans le corps du génie, travaillait pour entrer à l'Ecole polytechnique. Un jour il me vint à l'idée de lui demander s'il ferait un bon examen, si l'examinateur serait content, et enfin s'il serait bientôt reçu ; il me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'il resterait longtemps à l'Ecole. — J'y passerai un an, me répondit-il, pas davantage. Puis, suivant l'impulsion que mes questions lui avaient donnée, il ajouta avec l'accent de l'étonnement : Oh! oh! ce n'est pas dans le génie que j'entrerai, ce sera dans l'artillerie!... Je ferai la guerre en Italie ; il fit une assez longue pose, branlant la tête, puis en portant vivement la main à sa jambe : Aïe ! aïe ! s'écria-t-il, cela me fait diablement mal. — *Hebier* (c'était son nom), cherche, et dis-moi ce que tu as. — C'est une balle que je recevrai à la jambe ; mais ce ne sera rien. Cette scène se passait, comme nous l'avons déjà dit, en l'année 1807 ; depuis lors ce jeune homme a été fait effectivement officier d'artillerie ; il a fait la guerre

en Italie, et y a été légèrement blessé à la jambe par un coup de feu, en 1814.

Le jeune homme, cet ami de mon enfance, dont j'ai parlé plus haut, quitta Genève, et revint en Touraine, dans la terre qu'il habite ordinairement, et où la chasse est son divertissement favori. Un jour que j'avais dit à mon ami somnambule de me donner des nouvelles de cet ami, il me répondit : Je le vois, ton ami, il part pour la chasse. La fantaisie alors me prit de savoir tous les détails de cette chasse à mesure qu'elle s'exécutait ; il continue aussitôt à la suivre, et me dit : Le voilà qui entre dans un champ, il arrive près d'une maison située au milieu d'un petit bois : je reconnus très-bien cet endroit à la description détaillée qu'il m'en faisait... Voilà son chien en arrêt... ; il vient de tuer une perdrix... ; il sort du champ... Ah ! un lièvre qui part. Oh ! comme il est drôle, ce lièvre, il a une fière peur... ; il l'a manqué... il siffle son chien... Il me rendit compte, enfin, de tout ce qu'il voyait se passer; je l'écrivais à mesure, et tout se trouva parfaitement réel, ainsi que je l'ai vérifié par la réponse de mon ami.

Ce jeune homme, dans l'état de somnambulisme, était d'une mobilité étonnante à

toutes les impulsions de ma pensée ; rarement je lui parlais pour lui faire part de ma volonté; il la sentait ausssitôt qne je l'avais formée , et y obéissait au même instant. L'aiguille aimantée d'ane boussole n'est pas plus susceptible à l'influence du fer qu'on en approche, qu'il ne l'était à celle de mon *aimant animal.* S'il s'agissait d'un mouvement a faire, je ne l'aurais pas exécuté plus promptement que lui. Enfin, j'ai fait sur ce somnambule, je puis le dire, toutes les expériences de magnétisme dont j'avais entendu parler, et ce qui m'étonne aujourd'hui , c'est qu'aucune d'elles n'a nui à la marche de sa guérison. Ce jeune homme s'est très-bien porté depuis. Lorsque je l'ai revu quelques années après, il m'a fort assuré n'avoir jamais rien éprouvé de semblable à ses anciens maux. Il est à présent un homme remarquablement robuste, et officier d'artillerie distingué.

Ma... de Mo...,

officier dans la Garde royale.

EXTRAIT

D'UN OUVRAGE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

PAR M. BALDOWIN,

Ci-devant consul d'Angleterre à Alexandrie.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. LE Cte Ls LE PELLETIER D'AUNAY.

(Deuxième extrait.)

Le magnétisme a été considéré par Paracelse et ses sectateurs comme étant l'âme de l'univers, l'esprit qui l'anime, l'action unique de la médecine ; il a été de même reconnu par Van-Helmont, et par tous les alchimistes du dix-septième siècle, et après avoir été perdu pendant long-temps, il a été retrouvé et de nouveau découvert par Mesmer en 1779.

Le magnétisme pratiqué par Mesmer avait acquis une telle réputation, ou plutôt une telle vogue en 1784, que le gouvernement français d'alors ne sachant trop ce qu'il devait en penser d'après les progrès qu'il lui voyait

faire en France, nomma un comité composé de savans, physiciens, médecins et autres, parmi lesquels était Franklin, à l'effet d'examiner le magnétisme, d'en observer les effets, et de lui faire un rapport à ce sujet. Après examen fait, le comité déclara à l'unanimité qu'il existait une puisance étonnante dans le magnétisme, et que rien n'était plus merveilleux que ses effets.

Si le rapport se fût borné à cette décision, Mesmer n'en eût pas dû exiger davantage, car du moment que le magnétisme eût été reconnu une étonnante puissance, la conséquence de cette reconnaissance eût été d'en rechercher la source, le principe, et d'en examiner avec calme et sans prévention, les merveilleux effets.

Notre magnétisme en effet n'est point une science; c'est un fait dont l'expérience seule a fait la découverte, et dont l'expérience seule entretient la certitude de sa réalité. Nous ne l'avons point tiré des anciens, ni formé d'après aucune hypothèse : nous ne le connaissons et ne l'apercevons que par ses effets, et c'est ce qui nous autorise à reconnaître et à avouer l'existence en nous d'un principe inconnu ayant la puissance de le produire.

Le magnétisme, dans l'état actuel de l'esprit humain, peut, ce me semble, être ainsi défini :

La faculté dans quelques hommes d'exercer sur d'autres personnes d'un certain caractère et d'une cetaine susceptibilité, le pouvoir de les faire entrer dans un état apparent de sommeil ou de léthargie des sens.

Dans cet état apparent de sommeil ou de léthargie, le malade répondra a toutes les questions innocentes qu'on pourra lui faire, et d'une manière plus spéciale encore, si elles tendent au bien-être général ou à celui de son magnétiseur et de lui-même, pourvu, toutefois, que ce ne soit ni ne puisse être nuisible à d'autres. A ces questions, dis-je, il répondra avec une perspicacité, une précision étonnante et une certitude parfaite des effets et des évènemens qu'il annoncera.

L'art de magnétiser est très-simple, et la manière la plus simple, les procédés les plus simples seront toujours les meilleurs pour bien magnétiser. Placez-vous de manière à n'être interrompu par aucun bruit, ni distrait par des conversations étrangères. Prenez, si vous le pouvez, le temps de la nuit, comme plus propre au repos. Le but qu'on se propose

doit être vertueux. Tout le monde n'a pas également le don de magnétiser ni la vertu de produire des effets magnétiques (1).

Tout candidat en magnétisme, lorsqu'il voudra magnétiser, doit d'abord remplir tous ces préliminaires : ensuite il y a plusieurs manières de procéder ; le but principal, comme étant celui où se trouvent les meilleurs résultats, est de chercher à mettre le malade dans l'état apparent de sommeil, de léthargie ou de catalepsie dont j'ai parlé plus haut. Or, cet état ne s'oblient pas toujours. Quinze minutes sont plus que suffisantes pour une épreuve : si, dans ce temps douné, le malade n'a pas éprouvé un penchant au sommeil, on doit présumer qu'il y a quelqu'incompétence de la part de l'un des deux ou de tous deux à la fois; on doit alors essayer sur un autre malade et avoir l'esprit dégagé de tout système et de tous préjugés. Lorsque le malade sera endormi, et qu'il pourra répondre à toutes les questions, le magnétiseur alors aura tout fait;

---

(1) L'auteur n'entend sûrement parler que de la faculté de rendre somnambule ; car tout être quelconque peut, en magnétisant, produire des effets de magnétisme plus ou moins forts, plus ou moins salutaires et plus ou moins apparens.

il ne lui restera plus qu'à se soumettre, et qu'à suivre exactement et scrupuleusement même tout ce qui aura été ordonné par le somnambule, autrement il s'exposerait à de fâcheux résultats.

Que notre novice se persuade bien qu'il n'agit que sous une autorité dont il n'est seulement que le mécanique instrument; qu'il n'est que l'organe dont cette autorité se sert et dont elle lui a confié l'usage pour n'en point abuser; que c'est elle, en un mot, qui lui a donné le moyen de produire des effets; qu'il se répète bien que la source de ce bienfait est en lui, mais qu'il est une toute-puissance qui veille sans cesse à ce que rien n'en dénature ni n'en altère le cours.

Notre novice procédera ensuite suivant les instructions qu'il aura reçues soit par des magnétiseurs expérimentés, soit par la lecture des ouvrages dans lesquels on les trouve détaillées, en se convainquant bien qu'il ne doit rien y ajouter; que sortir de l'ordre c'est errer, et que l'erreur produit le mal.

Au moment de la découverte du magnétisme par Mesmer, et lorsqu'elle était encore à son berceau, chacun croyant et voulant être magnétiseur, était avide de jouir de son pou-

voir, était curieux de produire des effets semblables à ceux qu'il voyait produire à d'autres, mais appliquant souvent mal à propos sa faculté magnétique et ne sachant pas la diriger, il produisait souvent beaucoup plus de mal que de bien ; ce furent les effets incohérens de ces premiers magnétiseurs qui éveillèrent et durent éveiller l'attention du Gouvernement français, et qui le déterminèrent, ainsi que je l'ai dit plus haut, à en faire rechercher la cause par des hommes à l'autorité scientifique desquels il pût s'en rapporter.

Voici le rapport de ces commissaires ; nous le considérerons d'après quelques extraits que nous en avons faits, et nous joindrons notre commentaire à chacun des articles que nous en citerons.

1° Rien n'est plus étonnant que les con-« vulsions qu'on voit se manifester autour du « baquet, etc. »

Le comité, par cet aveu, témoigne donc reconnaître l'existence de faits ; rien n'est en effet plus surprenant que les effets du magnétisme ; quant aux effets (*convulsions*), ils proviennent d'une fausse manière d'opérer.

2° « Le comité a dû considérer ces convul-« sions avec beaucoup d'attention, autrement

« il n'aurait pu s'en faire une juste idée. »

De ce que le comité a considéré avec attention les convulsions comme un effet de magnétisme, il s'ensuit donc que si ces convulsions dont il s'est fait, n'importe quelle idée, ne se manifestent plus aujourd'hui, c'est que l'expérience, une meilleure pratique, et l'observation, ont donné aux magnétiseurs le moyen de les éviter.

(*La suite au prochain numéro.*)



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le 5e volume.

*Sur les faits qui semblent prouver une communication des somnambules avec les êtres spirituels, et sur les conséquences qu'on peut tirer de ces faits (extrait d'une lettre de M. ***, à M.* Deleuze), 1

Réponse de M. Deleuze, 13

Sur quelques effets du magnétisme observés à Berlin, par M. Pierre Théophile Brosse, *docteur en médecine de Riga,* 64

Sur l'état du magnétisme en Allemagne, et sur le traitement prétendu électrique de M. Soherr, à Vienne, par M. Ferdinand Muck, *docteur en médecine et en chirurgie de Rothenbourg, sur le Tauber, en Bavière,* 77

Traitement magnétique d'une hémiplégie, 88

Variétés, 92

Extrait du Moniteur du 22 *octobre* 1818. *Programme adressé par un ordre du cabinet à l'académie de Berlin, pour ouvrir, par sa publication, un cours relatif au magnétisme animal,* 93

Élémens du Magnétisme animal, ou *Exposition succincte des procédés, des phénomènes et de l'emploi du Magnétisme, par M.* de Lausanne, 95

Analyse de l'ouvrage intitulé : *Bersuch einer darstellung des animalischen Magnetismus*, etc. (Du Magnétisme animal, comme moyen curatif. *Par M.* Kluge, *professeur d'accouchement à l'École de médecine et de chirurgie à Berlin; imprimé à Vienne, en* 1815, 511 *pages.*) *Suivie de quelques réflexions, par M. le comte* de Redern, 97

Est-il utile de rechercher les causes du Magnétisme? 144

Recherches historiques sur le Magnétisme animal chez les anciens, etc. (Suite de la 1re partie. — Des Sibylles. § VI.) *Des Pythies. — Des Oracles. — Des prédictions plus modernes,* 161

Extrait d'une lettre de madame la comtesse de Coudenhove, *à M. le marquis* de Puységur, 193

Lettre au président de la Société du Magnétisme animal, sur la faculté de parler différentes langues inconnues, que l'on suppose aux crisiaques, 210

Au même. *Sur la pénétration visuelle à travers les corps opaques, par les cataleptiques et les somnambules magnétiques,* 218

Récit du traitement de mademoiselle de S***, *commencé à Stockholm en juin* 1816, *par M. le comte* de Lœvenhielm, 228

Récit d'une cure qui a duré trois semaines, dans lesquelles un intervalle de huit jours, par M. le comte de Lœvenhielm, 241

*Traitement d'*Étienne Koroboff, *pour un rhumatisme chronique, accompagné de symptômes de paralysie, par M. le comte* Panin, 247

Faits curieux et rares de somnambulisme, par M. le marquis de Puységur, 261

Du Magnétisme animal, par M. Baldowin, *ancien consul général d'Angleterre à Alexandrie en Egypte, etc.* (2e extrait.) *Traduit de l'anglais par M. le comte* Louis le Pelletier-d'Aunay, 279

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.